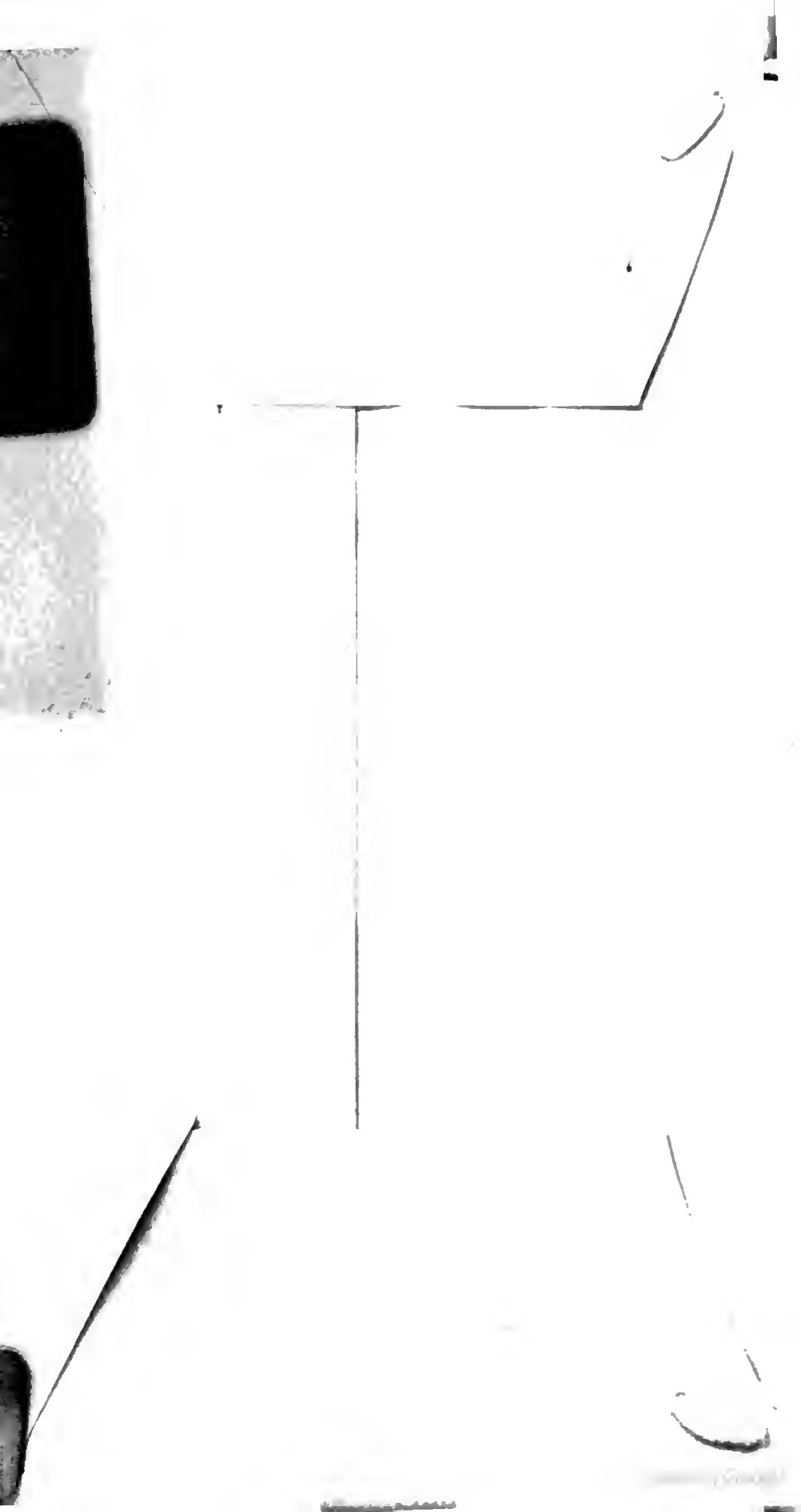
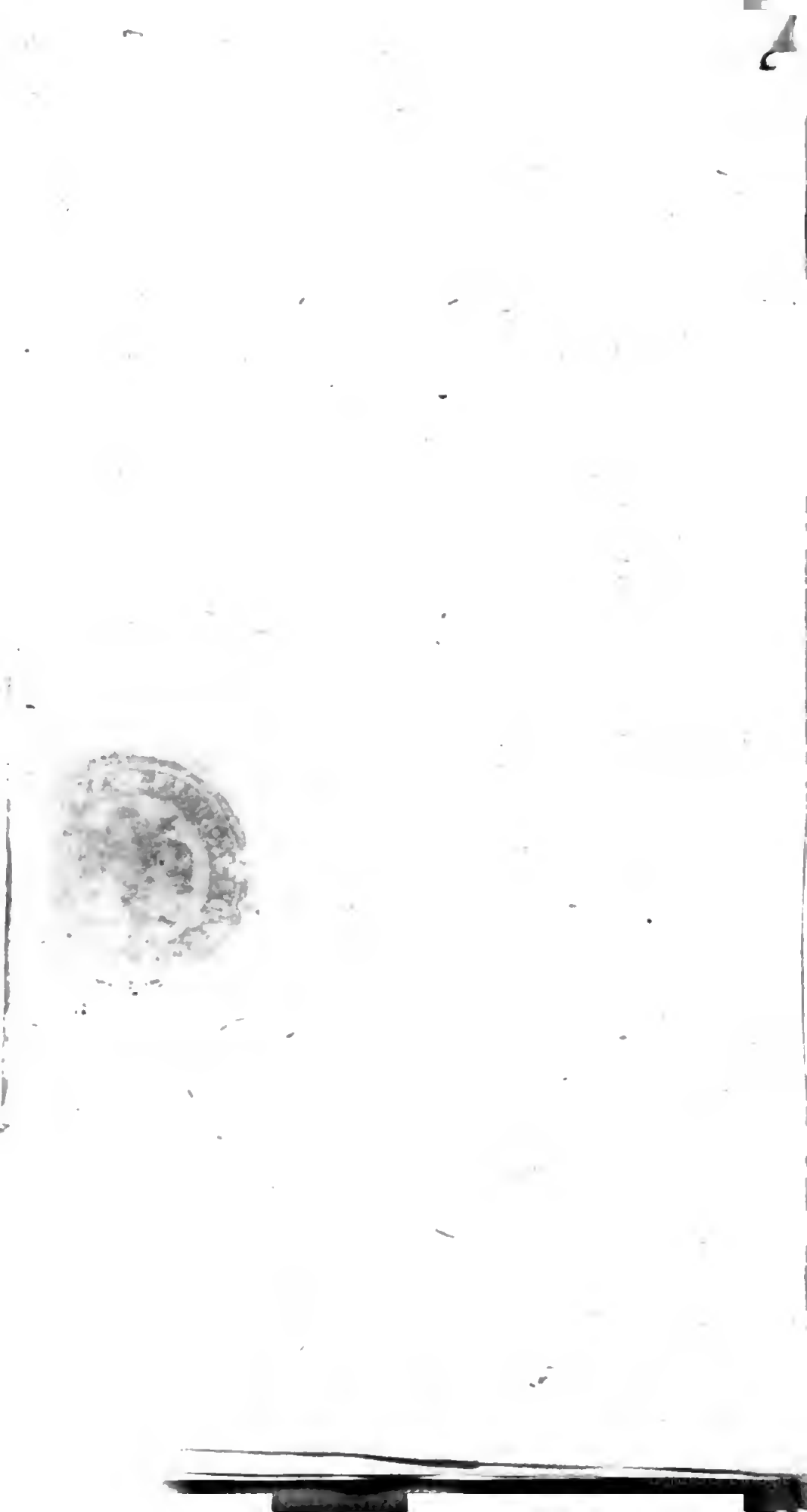


376



# RECREATIONS LITTERAIRES,

*ou*

## RECUEIL DE POESIES ET DE LETTRES.

AVEC L'HISTOIRE DE

## ZAMET BARCAIS.

*Par Monsieur de L****

A PARIS,

Chez CHARLES HUART, ruë S. Jacques, au bon Pasteur.

M. DCC. XXIII.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

A MONSIEUR

MONSIEUR

# DUREY

D'HARNONCOUR,

Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, Receveur General des Finances.

MONSIEUR,

*Je ne doute point que je ne bleſſe votre modeſtie, en prenant la liberté de vous dedier cet ouvrage; mais il eſt des fautes pardonnables,*

*parce qu'elles ſont glorieuſes à ceux qui les commettent, & je m'applaudis de faire connoître votre merite à bien des gens de Lettres dont il pourroit être encore ignoré.*

*Si je parois trahir en cette occaſion & les devoirs de la reconnoiſſance, & l'amitié dont vous m'honorez ; ſi j'oublie même volontairement les défenſes que vous m'avez faites ; j'en appelle à la pureté des motifs qui me font agir & à la Juſtice même, dont vous faites la plus ſûre regle de votre conduite, je n'ai pû reſiſter au deſir de vous rendre celle que vous meritez, comme vous rendez aux autres celle qui leur eſt dûë.*

*Mais, Monſieur, je ne pouvois ſans doute prévenir plus avantageuſement le public en faveur de mon Livre, qu'en paroiſſant d'abord ſuivre des ſentimens d'eſtime & d'amitié plûtôt que des vûës d'interêt & de politique. S'il eſt vrai*

*qu'un Auteur ſe dépeint ordinairement dans ſes ouvrages, je me hâte de me faire connoître dès l'entrée de celui-ci, & d'étaler le cas ſingulier que je fais de votre merite, comme le plus beau jour auquel je puiſſe me montrer.*

*Moins occupé de votre gloire, qu'attentif à me faire honneur à moi-même, je ſerai trop heureux ſi je donne lieu de penſer à mes Lecteurs, que je ſçai priſer ce qui eſt digne de l'être. Ainſi je me flatte que dans le cours de mon ouvrage, ils me feront grace des défauts de l'Eſprit en faveur des vertus du cœur; qu'ils me paſſeront le mauvais choix de mes expreſſions, quand ils ſe rappelleront la délicateſſe de mes ſentimens, & que me ſuppoſant quelque merite, ils croiront peut-être voir en moi tout celui que j'aurai reconnu en Vous.*

*Ie laiſſe à d'autres les titres faſtueux dont ils ſe ſont gloire d'orner*

*la tête de leurs ouvrages. Nourri dans l'étude des Belles Lettres, & accoutumé à n'aimer rien tant que l'eſprit, & à regarder la plûpart des autres biens comme étrangers à l'homme, je ſuis ravi, Monſieur, de pouvoir montrer aux yeux de tout le monde les riches & précieux talens que je connois depuis long-temps en vous, & que vous ne laiſſez entrevoir, pour ainſi dire, qu'à regret & à vos amis veritables.*

*Ils admirent avec raiſon comment avec la ſechereſſe de la Phyſique, dont vous faites votre principale étude, vous ſçavez allier l'enjouëment & les graces de la Poëſie. On diroit en effet que les Muſes elles-mêmes prennent plaiſir à concerter avec Vous, lorſqu'après vos pènibles & curieuſes recherches de tout ce qu'il y a de plus caché dans la nature, vous vous faites un doux amuſement de vous entretenir avec elles.*

*Prévenu des juſtes ſentimens d'Horace*, un de vos Heros & votre plus cher modelle, qui n'eſtimoit rien tant que les feüilles ſacrées dont on couronnoit un heureux genie, & qui regardoit les gens de Lettres comme des hommes élevez au-deſſus des cieux, vous ne ceſſez de les honorer de votre eſtime, vous leur ouvrez votre maiſon comme un azile contre l'ignorance & le mépris du ſiecle.*

*C'eſt là que, ſans y penſer, vous développant tout entier à leurs yeux, vous les ſurprenez toûjours agreablement, tantôt en leur faiſant ſentir des penſées fauſſes dans des ouvrages de Litterature qui leur paroiſſoient admirables; tantôt par l'adreſſe avec laquelle vous vous plaiſez à exciter entre eux des differends, que vous ne manquez jamais d'appaiſer à la ſatisfaction des deux partis, l'un ſe*

* Horat. l. 1. Ode 1. in fine.

*trouvant trop glorieux de votre ſuffrage qui eſt toûjours celui de la verité, & l'autre des gracieux éloges que vous lui donnez d'avoir du moins ingenieuſement défendu ſa cauſe ; ce qui parmi les gens d'eſprit vaut preſque autant que la gloire même du triomphe.*

*C'eſt là enfin que les hommes de Lettres ſemblent ſe reconcilier avec la fortune & ceſſent d'invectiver contre elle, en l'y voyant moins honorée que la ſageſſe & la vertu.*

*Que ne puis-je relever ici cette inclination bien-faiſante qui vous porte à ménager toutes les occaſions de faire plaiſir, & qui vous fait toûjours regreter celles qui vous échappent ; cette complaiſance officieuſe qui vous intereſſe ſi vivement au ſort des malheureux, enſorte qu'on peut dire avec verité, que vous ne ſentez jamais ſi bien votre bonheur, que lorſque vous pouvez faire celui des autres.*

*Elevé par une auſtere ſageſſe au-deſſus des craintes & des complaiſances humaines, vous ne reconnoiſſez d'autre interêt que celui de la verité & de la juſtice; vous vous roidiſſez contre la coutume pour maintenir la raiſon. Sincere dans vos paroles, deſintereſſé dans vos devoirs, toûjours uniforme dans votre conduite, vous tâchez de vous rendre en effet ce que la plûpart des hommes ne ſont qu'en apparence; tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes, pour ainſi dire, que de la façon de votre cœur. Sa bonne foy cautionne toutes vos démarches.*

*Mais prétens je ici, Monſieur, faire votre éloge? je ne finirois point. Il me doit ſuffire en prenant la liberté de vous dédier ces Recreations Litteraires, de vous donner un temoignage public de ma veneration & de mon eſtime, comme un tribut que je vous dois depuis long-temps. Je me flatte que*

*vous le recevrez avec bonté. C'eſt un preſent du cœur. Tout ce qui part d'une ſource ſi pure ne peut manquer de plaire, étant une preuve du ſincere attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,*

*MONSIEUR,*

*Votre très-humble & très-obeïſſant ſerviteur, L****

# PREFACE.

ON ne m'accuſera point d'avoir donné un titre pompeux à cet Ouvrage. Je l'ai intitulé Recreations Litteraires; & n'ai prétendu par là marquer autre choſe, ſinon que c'étoient les agreables amuſemens d'un homme de Lettres, qui fatigué quelquefois d'une étude ſerieuſe, avoit pris plaiſir à ſe détourner ſur des matieres enjoüées en écrivant à ſes amis.

Tout ce que je donne ici n'eſt pourtant point abſolument dans ce goût. Je me ſuis ſouvenu de ce que dit

Horace *, qu'un Auteur doit s'attacher ou à inſtruire ou à plaire, & que pour mieux réuſſir encore, il doit mêler les deux enſemble & inſtruire en divertiſſant. Car parmi les hommes, dit-il, les vieillards auſteres veulent une morale utile, & la plûpart des autres, ennemis du ſerieux, ne demandent que du plaiſant. C'eſt ainſi, continuë-t-il, qu'un ouvrage où l'on a tâché de ſatisfaire les uns & les autres, enrichit les Libraires, paſſe au-delà des mers & procure à ſon Auteur une eſpece d'immortalité.

* *Horat. de Art. Poët. verſ.* 341. *& ſeq.*

J'ai ſuivi autant qu'il m'a été poſſible les regles de ce grand Maître, & l'on trouvera tout à la fois dans ce Livre du ſolide pour ceux qui aiment à s'inſtruire, & de l'agreable ſimplement pour ceux qui ne liſent que dans la vûë de ſe recréer.

Il m'eſt encore important d'employer ici ce que le même Horace ajoûte à ce precepte. * Il y a, dit-il, certains défauts auſquels nous ſouhaittons cependant que l'on faſſe grace; car enfin une corde d'un inſtrument n'obéit pas toûjours à la main qui la touche, &

* *Ibid. verſ.* 347. *& ſeq.*

la fléche, malgré l'attention ou l'adreſſe du tireur, ne donne pas toûjours dans le but. Mais quand un ouvrage eſt plus beau qu'il n'eſt défectueux, on lui doit paſſer quelques taches legeres, qui viennent ou d'une negligence pardonnable, ou de la foibleſſe même de la nature.

Je demande au Public quelque indulgence & avec d'autant plus de raiſon, que ce que je lui donne ici n'eſt que pour preſſentir ſon goût. S'il eſt tel que j'oſe m'en flatter, je pourrai donner une ſuite à cet ouvrage. Outre grand nombre de pie-

ces de Proſe & de Poëſie, j'ai toutes les Lettres que Zamet, dont j'ai décrit les avantures page 311 écrivoit à Mirza dans le temps qu'elle étoit au Serrail de Conſtantinople, & toutes les réponſes de Mirza. Comme il ne fut jamais d'amour plus vif & plus enflammé que celui de ces deux Amants, on ne vit peut-être auſſi jamais des Lettres plus tendres que les leurs. Je pourrai auſſi continuer leur Hiſtoire. Les nouvelles que j'en ai reçûës tout recemment dans le cours de cette impreſſion, me paroiſſent encore plus intereſſantes que tout ce que j'en ai dit juſqu'ici.

## *AVERTISSEMENT.*

IL eſt bon que le Lecteur, pour être plus au fait de la plûpart des Lettres & des pieces de Poëſie contenuës dans cet Ouvrage, ſe donne la peine avant de les lire d'en voir le ſujet ou l'Argument dans la Table ſuivante.

TABLE

# TABLE
## DES POËSIES
### ET DES LETTRES.

L'*Hymen parfait. Ode à Monsieur & Madame de...* p. 1

*Eglogue sur la nomination de M. l'Archevêque de.... à l'Archevêché de....* p. 8

*Lettre à Madame de S. P... du* 20 *Août* 1720. en lui envoyant la copie d'une Harangue qu'elle avoit oüi prononcer à l'Auteur, 18

*Lettre à M. l'Abbé de T.... Docteur de Sorbonne & Chanoine de.... du* 21 *Août* 1720. L'Auteur lui envoye le premier Discours qu'il avoit prononcé dans l'Academie de.... où son em-

ploi de Professeur en Histoire Ecclesiastique l'obligeoit d'en donner un toutes les semaines, & par occasion il se justifie de son penchant pour la Poësie Françoise, p. 21

*Discours sur l'Histoire Ecclesiastique prononcé dans l'Academie de ....* 35

*Épître à Mademoiselle A ..., sous le nom d'Iris, mariée depuis peu à M. J.... D.... qu'on designe ici sous le nom de Damon.* L'Auteur se plaint à elle de ce que son époux ne paroît plus depuis ses nôces aux Assemblées de l'Academie de .... 45

*Lettre à M. d'A.... du 23 Août* 1720, sur un personnage qui se donnoit pour Noble, & qui ne l'étoit pas, 56

*Lettre à Monsieur de V.... du 5 Septembre* 1720, il le prie de le venir aider à un ouvrage de Litterature qu'il travailloit avec

quelques autres perſonnes, & qu'on imprimoit actuellement, 63
*Lettre à Madame de C.... du 7 Septembre* 1720, ſur les differentes ſectes qui partagent l'Egliſe, 67
*Lettre à Monſieur de G.... du 15 Septembre* 1720, ſur un Prédicateur qui l'avoit invité à le venir entendre & à qui la memoire avoit manqué, 74
*Epître à Madame de.... qui étoit aux Eaux*, 82
*Lettre ſur le menſonge, en forme de Diſſertation à M. de P.... du 20 Septembre* 1720, 92
*Lettre à Monſeigneur le Cardinal de....: du 6 Octobre* 1720. Il lui marque qu'il auroit quelque deſſein de travailler à l'Hiſtoire de ſon Egliſe, 119
*Réponſe de Monſeigneur le Cardinal de.... du 20 Octobre* 1720, 123
*Lettre à Monſieur de.... du 7*

*Octobre* 1720. Il témoigne ne ſe rendre qu'avec peine à ſa demande, & ne lui envoyer qu'à regret quelques Vers ſatyriques ſur un homme d'Egliſe qui ne ſe piquoit pas autrement de faire trop d'honneur à ſon miniſtere, 125

*Lettre à Monſieur l'Abbé de L.... du 18 Octobre* 1720, ſur l'envie qui attaque ordinairement les gens d'eſprit, 137

*Epître à Monſieur de M....* Il le regarde comme ſon Maître en Poëſie, & lui fait des reproches de ce qu'il eſt trop longtemps à la Campagne, 148

*Lettre à Madame la Marquiſe de.... du 28 Octobre* 1720. Il lui conſeille de laiſſer ſuivre à Mademoiſelle ſa fille le goût qu'elle paroît avoir pour les Belles Lettres, & tâche de la détromper de l'idée commune, que l'érudition gâte ordinairement le cœur

des perſonnes du ſexe, 154
*Lettres à Monſieur l'Abbé du P.... du 3 Novembre* 1720, où il fait l'éloge d'un Evêque qui ſe diſtinguoit par ſon zele à ſecourir les malades dans le temps de la contagion, 168
*Lettre à Monſieur l'Abbé de.... du 21 Novembre* 1720, ſur la ſolitude, & quelle doit être celle des gens de Lettres, 178
*Lettre à Monſieur l'Abbé de L... du 25 Novembre* 1720. Il lui parle de ſes tendres inclinations & de ce qui ſe paſſe ordinairement dans l'abſence, 186
*Lettre à Monſieur J.... D.... du 29 Novembre* 1720. Il lui apprend qu'il eſt à la Campagne dans un deſert affreux, 190
*Lettre au même du 8 Decembre* 1720. Il lui envoye la deſcription de ſa ſolitude, 193
*Lettre à Monſieur le Comte de G.... du 8 Janvier* 1721, ſur

la mediocrité de fortune des gens de Lettres, 223
*Lettre à Monſieur le Marquis de.... du* 10 *Ianvier* 1721, en lui envoyant deux Rondeaux qu'il avoit faits pour un certain perſonnage, qui l'avoit prié de lui donner des Vers qu'il pût préſenter au commencement de l'année à Monſieur de.... 234
*Piece en Vers Marotiques à Fillette Chienne de Madame de....* 243
*Lettre à Madame la Baronne de.... du* 12 *Ianvier* 1721. Il s'excuſe de ce qu'il ne peut faire les Vers qu'il lui a demandez pour Madame l'Intendante de... 257
*Lettre à Monſieur le Comte de G.... du* 20 *Ianvier* 1721. Il fait la critique d'une Ode ſur laquelle M. le Comte de G.... deſiroit ſçavoir ſon ſentiment, 270
*Lettre à Monſieur I... D....*

*du 26 Ianvier* 1721, qui ne recevant aucune de ſes Lettres, lui avoit mandé qu'il le croyoit mort. L'Auteur lui écrit des Champs Eliſées, 280

*Lettre à Monſieur le Comte de G... du 28 Ianvier* 1721. Il s'excuſe de ce qu'il a critiqué l'Ode de Monſieur de .... 292

*Lettre à Monſieur le Marquis de S.... du 1 Février* 1721. Il applaudit à ſes amours, & lui parle de l'empire que la tendreſſe prend tôt ou tard ſur tous les cœurs, 298

*Lettre à Madame la Marquiſe de T... du 3 Février* 1721, pour la prier de ne point refuſer à un homme d'eſprit le commerce de Lettres qu'il deſiroit d'avoir avec elle, 302

*Lettre à la même du 8 Février* 1721. Il lui apprend les nouvelles inclinations de Monſieur le Comte de.... 306

*Lettre à Monſieur de G.... du 14 Février 1721.* Il lui raconte ſon entrevûë avec Zamet Barcaïs, 311
*Hiſtoire de Zamet Barcaïs*, 334

Fin de la Table.

RECREATIONS

# RECREATIONS LITTERAIRES.

## L'HYMEN PARFAIT.

### *ODE*

A * MONSIEUR ET MADAME de . . . .

DE quelle ardeur, de quelle yvreſſe
Reſſens-je les nouveaux tranſports ?
Seroit-ce le Dieu du Permeſſe
Qui vient me dicter ſes accords ?
C'eſt lui, qui daignant me ſourire,
Raſſûre déja ſur ſa Lyre

* *Monſieur de . . . . Lieutenant General des Armées du Roy.*

Mes doigts timides & tremblans.
Nous celebrons d'intelligence
Un tendre amour, dont la conſtance
Doit épuiſer nos plus doux chants.

D'un ſi noble projet charmée,
Elance-toi donc dans les airs,
Vole, bruyante Renommée,
Vien prendre part à nos Concerts.
Que du Couchant juſqu'à l'Aurore,
Par tes ſoins nul mortel n'ignore
L'Hymen, dont j'admire les nœuds.
Recüeille ici ſes traits ſinceres;
Fai, que s'il condamne nos peres,
Il inſtruiſe au moins nos neveux.

Mais que prétens-je, témeraire?
Où me conduit ma folle ardeur?
Des Heros à qui je veux plaire
Je trahis l'auſtere pudeur....
Non, non, fuyez, vaine penſée;
Cette même vertu bleſſée
Embellira leurs plus beaux traits;

Et quand je pourrois de leur gloire
Etouffer, comme eux, la memoire :
Je la devrois à leurs bienfaits.

Quelle vive & rare tendreſſe
Enflame, anime nos Epoux !
Leurs plaiſirs renaiſſent ſans ceſſe
Toûjours plus charmans & plus doux.
C'eſt autant le devoir auſtere,
Que l'amour conſtant & ſincere,
Qui s'empreſſe à combler leurs vœux.
Devoir, que par tout on neglige,
Tu ne peux faire un tel prodige,
Qu'en des cœurs vraiment vertueux.

L'éclat d'une puiſſance extrême
N'irrita jamais vos ſouhaits.
Vous vous ſuffiſez à vous-même ;
Modelles des Hymens parfaits.
Chacun de vous dans ſa tendreſſe
Trouve ſon unique richeſſe,
Ses delices, ſon plus grand bien.
Les Dieux envient ce partage ;

Mais que vous faut-il davantage ?
Sinon, qu'ils ne vous ôtent rien.

Qu'on vante du tendre Perſée
Le vif & genereux amour,
Et de la fille de Cephée
Le juſte & ſincere retour.
Un nœud plus ſacré, plus durable,
Que tous ceux qu'expoſe la Fable,
Brille, étonne, exiſte en effet.
Libre d'inventer & de feindre,
L'erreur même ne peut atteindre
A former un ſi beau portrait.

Mais qui vois-je ici paroître !
Aimable Epouſe, à vos apas
Je ne ſçaurois vous méconnoître ;
Les amours naiſſent ſous vos pas.
Ces tendres enfans de Cythere
Pour vous abandonnent leur mere :
Vous poſſedez tous ſes attraits ;
Et mille fois encor plus qu'elle,
Digne d'une gloire immortelle,

La vertu rehauſſe vos traits.

Que n'oſai-je dans mes ſaillies
D'Appelle emprunter le pinceau,
Et des vertus les plus choiſies
Former ici votre Tableau ?
Déja la pudeur, la ſageſſe,
L'humanité, la politeſſe
Viennent m'offrir des traits divers.
Mais de votre ame genereuſe
Où prendrai-je une idée heureuſe ?
Il n'en eſt point dans l'Univers.

Je voi déja couler vos larmes ;
La guerre, au front audacieux,
Vient donc en dépit de vos charmes
Ravir votre Epoux à vos yeux.
Il part. Tel autrefois Achille
Quittant les delices d'une iſle
Courut ſignaler ſa valeur.
Juſtes Dieux ! l'Epouſe attendrie
Le prête à ſa chere Patrie,
Rendez-le au plûtôt à ſon cœur.

Où ſuis-je ? quelle affreuſe image
S'offre à mes timides regards ?
Quel bruit ! quelle horreur ! quel carnage !
La mort vole de toutes parts.
Sur des aîles de feu portée,
Je la voi ſanglante, irritée,
Qui moiſſonne tout ſur ſes pas.
C'eſt . . . . qui la guide,
Son courage ferme, intrepide,
Fait l'heureux ſort de nos combats.

Dérobez-vous à votre gloire,
Revenez enfin, tendre Epoux ;
Que du prix de votre victoire
Les plus grands Heros ſoient jaloux.
Une Epouſe exempte d'allarmes
Vous offre un repos plein de charmes ;
Hâtez-vous, reſſerrez vos nœuds.
Ah ! que vos plaiſirs ſont aimables ;
Si les Dieux n'en ont de ſemblables,
Les Dieux mêmes ſont malheureux.

Noble penchant d'une belle ame,
Et le premier Dieu de mon cœur;
Toi, qui peut ſeul exempt de blâme
Faire gloire de ton ardeur:
Tendre & juſte reconnoiſſance,
Tu viens de rompre le ſilence;
Reconnoi tes heureux talens.
Eh! pourquoi ſi long-temps te taire?
Tu n'as eu qu'à parler pour plaire;
Rien n'eſt plus doux que tes accens.

# EGLOGUE

*Sur la Nomination de M. l'Archeque D.... à l'Archevêché de ....*

DAPHNIS, LICIDAS, DAPHNIS.

CEssez de folâtrer au milieu de ces plaines,
Zéphirs, pour un moment retenez vos haleines.
Nayades, prêtez-vous au recit de mes maux,
Coulez plus doucement dans vos étroits canaux.
Et vous, chers Habitans de nos sombres bocages,
Oyseaux, changez en cris vos plus tendres ramages,
Et mêlant votre voix à mes triſtes accens,

Déplorez avec moi l'excez de mes tourmens.

LICIDAS.

Quelle eſt donc la douleur, & quelles ſont les craintes,
Qui t'obligent, Daphnis, à pouſſer tant de plaintes ?
Quel étrange accident a troublé tes plaiſirs ?
Ne vis-tu point tantôt, au gré de tes deſirs,
Sous tes épis nombreux les faucilles laſſées
Reparer tout d'un coup tes diſgraces paſſées ?
Et tes vignes déja ſur ces côteaux voiſins
Ne ployent-elles pas ſous le poids des raiſins ?
Dans le doute où je ſuis apprens à ma tendreſſe,
D'où te vient en ce jour la douleur qui te preſſe.

DAPNIS.

Ces arbres, ces jardins, les rives de ces eaux,
Ces lieux déja changez, ces vallons, ces Hameaux,
Et bien-tôt tes brebis de mille maux atteintes
T'apprendront, Licidas, le ſujet de mes plaintes.
Hé! quoi, ne ſçais-tu point qu'on enleve à nos yeux
L'objet le plus cheri des hommes & des Dieux?
Le gracieux M.... l'amour de nos bocages,
Va recevoir ailleurs des vœux & des hommages.
Berger, ſi ce départ ne peut toucher nos cœurs,
Pour quel autre ſujet répandrons-nous des pleurs?

## LICIDAS.

Quand ſur l'aîle des vents, au milieu
de ces plaines
Courut le bruit fatal, qui fait toutes
nos peines,
Je tremblai, je fremis, languiſſant
& ſans voix,
Je tombai preſque mort au milieu de
ce bois.
Ce fleuve m'eſt témoin, qu'en ma
douleur profonde
De mes pleurs je groſſis le courant de
ſon onde;
Ces prez, dont la beauté faiſoit tous
mes plaiſirs,
Furent preſque ſechez du feu de mes
ſoupirs.
Mais, Daphnis, quelle erreur! &
quelle indifference!
Une gloire, qui fait la gloire de la
France,
Ne voudroit-elle ainſi que des pleurs
de nos yeux?

Serions-nous devenus ſes premiers envieux ?

DAPHNIS.

Souvent d'un vain plaiſir ma douleur amuſée
Du mal que je prévois détourne ma penſée.
Trop ſouvent mon eſprit & mon cœur combattus
Admirent du Prelat la gloire & les vertus.
Falloit-il donc ainſi, pour comble d'infortune,
Voir mêler à mes maux une joye importune ?
Mais enfin, Licidas, veux-tu dans mes chagrins
M'ôter le doux plaiſir d'inſulter les deſtins ?
Si les cieux ſont touchez des vœux d'un miſerable,
Qu'ils te montrent les maux, que leur ire implacable

Reſerve deſormais à ces triſtes cli-
mats :
Ces cruels Aquilons heriſſez de fri-
mats,
Ces mortelles chaleurs, que ce bois
ſolitaire
N'apprehenda jamais ſous ſon Dieu
tutelaire.
En vain les cieux s'armoient pour pu-
nir nos forfaits,
Un ſoupir de M.... ſuſpendoit leurs
effets.
Mais déja la fureur qui les meut & les
preſſe,
Raſſemble mille maux dans leur main
vengereſſe.
Nos avares guerets, malgré les fers
tranchans,
Refuſeront l'épi, qui doit dorer nos
champs.
On ne parlera plus dans ces triſtes bo-
cages
De recueillir des fruits, de preſſer des
laitages.

Nous ſerons obligez pour paître nos troupeaux,
De les mener errans de côteaux en côteaux,
Et des Loups affamez les morſures avides
Meurtriront tous les jours nos geniſſes timides.
Qu'ai-je dit ? & quels maux oſai-je ici tracer ?
Mais comment puis-je, helas ! m'empêcher d'y penſer ;
Ah ! ce n'eſt point en vain qu'en l'ennui qui me preſſe
On voit mon front chargé d'une pâle triſteſſe.
Je compterois plûtôt les gouttes des torrens,
Les épis qu'on a vû recueillir en ces champs,
Les vertus du Dieu Pan, les bienfaits de Pomone,
Les lauriers de Louis dans le champ de Bellone,

Que les divers malheurs, que le Ciel en courroux
Dès maintenant s'apprête à répandre sur nous.
Mais peut-être, Berger, crois-tu digne d'envie
De n'avoir plus à craindre aucun mal en la vie;
Il eſt vrai, je l'avouë; après un tel malheur
Je n'en vois plus qui puiſſe épouvanter mon cœur.

LICIDAS.

Eh! bien; Berger ingrat, goûte à loiſir les charmes,
Que ton cœur aveuglé trouve à verſer des larmes.
Pour moi, j'aime bien mieux, quels que ſoient nos malheurs,
Voir répandre en M.... les plus brillans honneurs.
Quand deſormais l'Aurore abandonnant Cephale

Viendra verſant des pleurs & le viſage pâle
Luire preſqu'à regret ſur ces prochains côteaux,
Pour lui je veux toûjours enfler mes chalumeaux;
Et quand le Dieu du Jour quittant nos champs arides,
Aura caché ſes feux ſous les plaines humides,
On m'entendra ſans ceſſe avec le même éclat
Faire dire aux échos les vertus du Prelat.

DAPHNIS.

Prens en main, ſi tu veux, la Trompette Heroïque.
Le ſeul choix de Louis vaut un Panegyrique.
Et moi dès aujourd'hui, briſant mes chalumeaux
Je ne veux déſormais que déplorer mes maux.

Les

Les Nayades cent fois dans leurs roſeaux cachées,
Sentant par mes regrets leurs douleurs augmentées,
Tâcheront d'étouffer mes plus tendres tranſports
Par le bruit enroüé de leurs humides bords.
Toutefois les malheurs qui menacent nos têtes
Peuvent bien interrompre & nos jeux & nos fêtes;
Mais ils ne pourront point en ce triſte ſéjour
Me forcer d'oublier l'objet de mon amour.

# LETTRE
## A Madame de S. P....

*Du 10 Août 1710.*

JE vous avouë, Madame, qu'il m'en coûte étrangement de vous envoyer le Discours que vous avez si long-temps desiré. Vous l'avez estimé jusques ici. Soûtenu, si vous voulez, des agrémens de la déclamation, il vous saisit d'abord; mais à present qu'il va paroître sous vos yeux dépoüillé de tous ces dehors imposans, & réduit, pour ainsi dire, à sa juste valeur; à present que vous aurez le loisir de le trouver mauvais, que deviendra la gracieuse idée que vous en aviez conçûë? que deviendra ma petite réputation? Vous voyez à quoi je m'expose

& quel grand ſacrifice je vous fais aujourd'hui. Vous me direz, qu'il eſt fort mal-honnête de faire tant valoir ſa generoſité. Il eſt vrai, Madame, que ce n'eſt qu'avec peine que je vous fais ce preſent ; mais cette peine ne vient auſſi que de ce qu'il ne vaut rien, & que je l'eſtime également indigne & de vous & de moi. Je croi que ces ſentimens-là ſont permis.

Il m'en coûteroit bien davantage de vous l'envoyer ce Diſcours, ſi je pouvois m'imaginer que vous fuſſiez capable de le produire au jour, en le confiant à d'autres mains. C'eſt la tendreſſe, qui me l'arrache uniquement pour vous. Il eſt permis à vous ſeule de le manier & de l'approfondir, de vous en mocquer & d'en rire ; mais je n'ai pas aſſez de vertu pour ſoûtenir les mépris des autres. Ce ne ſera

que trop pour moi de votre critique, ſi vous voulez en uſer dans la rigueur ; mais n'en parlons plus. Je vai dès ce moment oublier de vous l'avoir envoyé, pour m'épargner la honte de vous avoir donné ſi peu de choſe. J'ai l'honneur d'être, &c.

# LETTRE

## A M. l'Abbé de T.... Docteur de Sorbonne & Chanoine de....

*Du 21 Août. 1720.*

QU'on eſt heureux, Monſieur, d'être loüé par d'auſſi bonnes plumes, que celles des excellens Connoiſſeurs ! C'eſt de quoi immortaliſer un homme, n'eût-il rien fait en ſa vie digne de l'immortalité. Avec ce paſſeport on va bien loin dans le temps à venir. La poſterité ne manque point de ſaiſir de pareils éloges. Celui que Monſieur Huet fait de M. de.... lui aſſure une gloire d'autant plus grande, que dans la ſuite on conviendra de la juſtice qu'il lui rend. Auſſi M. de.... en a été charmé, Je ne crains pas de vous le dire. Ce

ſeroit une fauſſe modeſtie dans un homme digne de louange, d'en refuſer de ſi bien apprêtées & de ſi bonne part. M. Huet peut être comparé à Pindare, dont Horace a dit: que les louanges qu'il donnoit, étoient plus glorieuſes & plus durables que mille ſtatuës :

. . . . . *Centum potiore ſignis*
*Munere donat.*

Votre extrait, Monſieur, nous a fait d'autant plus de plaiſir, que nous ne ſçavions même pas qu'on eût imprimé la Vie de M. d'Avranches. Les nouveaux fruits du Parnaſſe ne débarquent chez nous que fort tard ; & d'ailleurs les occupations que vous nous connoiſſez, ne peuvent nous permettre de ſuivre en cela notre goût.

Je vous envoye ce que vous ſouhaitez, le commencement du premier Diſcours que j'ai eu

l'honneur de prononcer dans notre Academie. C'eſt ſi peu de choſe . que j'ai preſque honte d'en charger l'honnête-homme qui doit vous l'apporter ; & encore plus de crainte de l'expoſer au grand jour de votre critique ; mais il eſt bon, Monſieur, que parmi tant de beaux ouvrages que vous liſez tous les jours, vous en ayez quelquefois qui vous ſervent à les trouver plus beaux. Je n'oſe relire ce Diſcours, de crainte d'être entierement découragé de vous l'envoyer ; je devrois pourtant y jetter les yeux ; c'en eſt une copie, où il me ſemble avoir vû autrefois des fautes groſſieres d'ortographe ; mais c'eſt un Ecrivain de profeſſion qui l'a faite. Ces ſortes de gens ſoufflettent hardiment nos meilleurs Dictionnaires, & le moyen auſſi de les empêcher de défigurer ce qu'ils n'entendent point ?

Vous trouverez encore dans ce même paquet la Lettre du P. ..... à M. .... C'eſt une piece qui ne me paroît gueres digne d'être conſervée. Le ſot perſonnage que fait un homme qui déplace ſon eſprit ! Le P. .... devoit comprendre, qu'il n'avoit point le ſtile leger des Lettres, & moins encore celui de Voiture, dont il paroît qu'il a voulu imiter la gayeté & le badinage. Mais vous penſerez ſans doute, Monſieur, qu'il ne m'appartient pas de critiquer les ouvrages d'autrui, & que je me déplace étrangement moi-même ; d'autant mieux que le Diſcours que je vous envoye en même-temps pourroit bien joüer un mauvais tour à ma critique, en faiſant paroître la Lettre du P. .... plus belle que je ne la donne. Mais il en arrivera ce qu'il pourra ; le moyen d'effacer ce que je viens d'écrire ?

d'écrire ? Je corrigerai mon ſentiment, & je n'aurai point honte de me dédire, s'il le faut, pour ſoûmettre mes lumieres aux vôtres.

Je ne ſçai pas trop bien encore ſi vous aimez la Poëſie Françoiſe. Si cela eſt, je pourrois vous en envoyer quelquefois de ma façon. J'ai toûjours crû que le délaſſement des gens de Lettres ne devoit être qu'un changement d'occupations ; ainſi lorſque mon imagination ſe refroidit ſur des matieres ſeches & dures, j'ai recours à la Poëſie pour l'animer & l'échauffer de nouveau, ou plûtôt je fais des Vers uniquement pour ne point travailler & pour ne rien faire. Vous ſçavez, Monſieur, ce que Pline le jeune écrivoit autrefois à un de ſes amis, nommé Ariſton, pour juſtifier ſa paſſion pour la Poëſie. J'ai envie de vous le faire

parler ici avec toutes les délicateſſes que M. de Saci lui a prêtées dans notre langue. Je m'amuſe quelquefois, diſoit ce beau genie écrivant à ſon ami, „ je m'amuſe à faire des Vers „ badins, je fais des Comedies, „ je prends plaiſir au Theatre, „ je ne ſuis point fâché de rire & „ de badiner; & tout cela parce „ que je ſuis homme. Ceux qui „ ignorent que les plus ſçavans „ & les plus ſages perſonnages „ ont écrit de ces bagatelles, me „ font honneur quand ils ſont „ ſurpris de m'y voir donner „ quelques heures. Mais j'oſe „ me flatter, que ceux qui con„ noiſſent mes garants & mes „ guides me pardonneront aiſé„ ment, ſi je hazarde à m'éga„ rer ſur les pas de tant d'hom„ mes illuſtres, qu'il n'eſt pas „ moins glorieux de ſuivre dans „ leurs amuſemens, que dans

leurs occupations. Aurois-je « honte, continuë-t-il, de ſui- « vre Jules Ceſar, Auguſte, « Nerva, Titus? &c. «

Nerva ſur tout, dont Pline s'autoriſe en cet endroit, nous eſt donné par la plûpart des anciens Auteurs pour un bon Poëte. Martial entr'autres, dit de cet Empereur, qu'il n'eſt pas moins « eſtimable par l'élegance & la « pureté de ſes Vers, que par « la douceur de ſon naturel; « mais que pouvant boire à longs « traits dans la Fontaine du Permeſſe, il ſe contente d'y boire « de temps en temps, & ſeulement par occaſion; qu'il ne recherche que la Couronne du « Parnaſſe la plus modeſte, craignant de s'attirer une trop « brillante reputation, & que « ceux qui ont lû les Vers de Neron, ne peuvent ignorer qu'il « appelloit Nerva un ſecond Tibulle. «

Voilà encore Neron qui paroit ſur la Scene ; mais apparemment Pline ne voulut point dans ſa Lettre à Ariſton le citer pour un des exemples qu'il ſe piquoit de ſuivre. Et en effet je ne ſçai par quel ſentiment naturel on craint tout des méchans hommes, juſques à ces étincelles de vertu qui ont brillé quelquefois en eux. Les vices qui les ont dominez ont décredité leurs plus belles actions ; il ſemble que s'ils avoient été les ſeuls à donner des modeles de quelque bien, l'eſpece, ſi je puis parler ainſi, s'en ſeroit perduë dans le monde. Neron fut cependant un des Empereurs Romains qui cultiva le plus la Poëſie. Il nous reſte encore quatre de ſes Vers dans Perſe.

*Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis :*
*Et raptum vitulo caput ablatura ſuperbo*

*Baſſaris, & Lyncem mœnas flexura corymbis,*
*Evion ingeminat; reparabilis aſſonat Echo.*

Ils ne ſont point beaux, à la verité, & il paroît même que Perſe ne les rapporte que pour s'en moquer; mais on ne laiſſe pas d'y entrevoir quelques ſemences d'érudition, & d'y ſentir une eſpece de chaleur Poëtique, qui montrent que c'eſt l'ouvrage d'un eſprit lâche & diſſipé à qui il ne manquoit qu'un peu d'application aux regles de l'Art, pour achever d'embellir la nature. Je ne vous rapporte point ces quatre Vers que vous avez ſçû avant moi; mais en voici que vous n'avez ſans doute jamais vûs, puiſque vous ne liſez les anciens Auteurs que dans la langue qui leur étoit propre.

M. l'Abbé de Marolles a rendu en François ces Vers de Neron;

Mais je ne ſçai, s'il n'a point abuſé du droit qu'il avoit de ne les pas trop eſtimer, & s'il n'a point tâché malicieuſement de leur donner dans ſa Traduction tant ſoit peu plus de ridicule qu'ils n'ont effectivement dans l'original: la voici. Vous en allez juger vous même.

*Ils ont rempli l'airain de ſons Mi-*
*malloniques:*
*La fureur les émeut dans les plai-*
*nes Attiques.*
*Le Baſſaride court ſe troublant le*
*cerveau,*
*Pour arracher la tête à quelque il-*
*luſtre Veau.*
*De vigne & de lierre elle enchaîne*
*les onces,*
*Elle appelle Evion, & de loin les*
*réponſes*
*Que rend la Nymphe Echo, des*
*rochers & des bois*

*Viennent à ſon oreille en redoublant la voix.*

Ne penſez-vous pas, Monſieur, tout comme moi; pour l'honneur de M. de Marolles, qu'il a eu effectivement deſſein d'enlaidir Neron, en l'habillant un peu groteſquement à la Françoiſe.

Voilà cependant, pour revenir à notre ſujet, un Nerva, un Neron même, l'un malgré ſes grandes occupations, & l'autre malgré ſes diſſipations continuelles, qui n'ont pas laiſſé de ſe faire un agreable amuſement de la Poëſie. Mais à la verité l'exemple qui m'anime le plus, c'eſt celui de Pline. Quoiqu'infiniment éloigné d'un auſſi grand homme, je le trouve encore plus à ma portée.

Au reſte, je vous avertis une fois pour toutes, que je m'émancipe quelquefois dans mes rimes,

& que ſans être amoureux, ni avoir envie de l'être, je hazarde des termes qui feroient croire que je le ſuis. Je fais plus ; ne m'aviſant d'aller ſur la montagne aux deux côteaux, que pour y changer d'air & pour m'y diſtraire, je laiſſe alors couler de ma plume des expreſſions, qui ne laiſſent pas, malgré l'enveloppe que je leur donne, de paroître gaillardes, & de porter le caractere de la liberté dont je joüis en ces moments, & que j'ai acquiſe par les travaux d'une étude ſerieuſe. Mais vous ſçavez que j'ai quelque droit de m'appliquer ce qu'a ſi joliment dit d'après Martial un de nos Poëtes:

*Quelquefois la folie a d'innocens appas.*
*Dans l'agreable feu d'une yvreſſe badine,*
*Peut-être que ma Muſe eſt un peu libertine ;*

*Mais ma conduite ne l'eſt pas.*

Après tout, c'eſt ſur les matieres d'amour que je me donne carriere ; & mille perſonnes de merite ont ſouvent pris plaiſir à les traiter. Elles ſont auſſi la ſeule ſource des beaux Vers ; elles ſeules mettent, pour ainſi dire, en mouvement ces precieuſes gouttes de ſang qui roulent dans les veines d'un Poëte. Le genie le plus heureux, l'eſprit le plus vif s'endort ſur toutes les autres. Je me ſouviens de ce que diſoit là-deſſus Properce : que ce n'étoit ni Apollon, ni les Muſes qui l'inſpiroient, qu'il ne devoit qu'à ſa Maîtreſſe la vivacité de ſes penſées, & la délicateſſe de ſes expreſſions.

*Non hoc Calliope, non hoc mihi dictat Apollo ;*

*Ingenium nobis ipſa puella facit ;*

Attendez-vous donc, Monſieur, à quelques-uns de mes Ouvrages Poëtiques, & à des Ouvrages quelquefois un peu libres & dévergondez, s'il eſt pourtant vrai que vous aimiez la Poëſie Françoiſe, ce que vous aurez la bonté de me marquer. Mais il eſt temps d'en venir au Diſcours que vous ſouhaitez. Le voici.

# DISCOURS

*Sur l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, prononcé dans l'Academie de . . . .*

MESSIEURS,

S'il eſt vrai, comme perſonne ne paroît en douter dans ce ſiecle, que l'étude de l'Hiſtoire en general eſt une des plus agreables & des plus utiles, quelle idée avantageuſe ne devons-nous point concevoir de l'Hiſtoire particuliere de l'Egliſe ? quels fruits précieux n'en doit-on point attendre ? quels charmes n'y doit-on pas rencontrer ?

Vous le ſçavez, Meſſieurs, dans le cours des autres Hiſtoires, quelque intereſſantes qu'el-

les ſoient d'ailleurs, il ſe preſente ſouvent des choſes capables de rallentir l'ardeur d'un eſprit appliqué. Quelquefois on y cherche en vain cette douce & ſolide nourriture qu'on croyoit avoir droit d'en attendre ; & tout cela vient uniquement du peu de certitude qu'on y trouve. Leurs commencemens ſoûtenus d'une obſcure & incertaine tradition, beaucoup de faits avancez legerement & ſans preuves, ou conſacrez par un reſpect aveugle pour un Auteur ſouvent ignorant, ou prévenu, tombent & diſparoiſſent, pour ainſi dire, au moindre effort d'une critique ſûre & éclairée.

Il n'en eſt pas ainſi de l'Hiſtoire de l'Egliſe. Ses fondemens ſont inébranlables, l'origine en eſt certaine, l'Eſprit divin en a lui-même dicté les faits principaux, & nous pouvons dire de

la plûpart des choſes qu'elle enſeigne, ce que nous diſons tous les jours de l'Egliſe elle-même, que les portes de l'abîme, l'erreur & le menſonge ne prévaudront jamais contre elle. Point de vuide, point d'interruption dans un ſi grand nombre d'années. On y voit une heureuſe ſucceſſion de doctrine, des écrits publiez d'âge en âge, & tranſmis de main en main, des leçons de Diſcipline & de bonnes mœurs que les enfans ont reçû de leurs peres, & que dans la ſuite ils ont eu ſoin eux-mêmes de donner à leurs enfans. Que dirai-je davantage ? une foule de Martyrs ont ſcellé de leur ſang ces veritez auguſtes, une infinité de miracles ont achevé d'y donner tout leur jour.

Ce n'eſt pas, Meſſieurs, & à Dieu ne plaiſe, que j'aye ici deſſein de ſoûtenir que tout ſoit éga-

lement certain dans l'Hiſtoire de l'Egliſe. Pluſieurs Ecrivains ou trompeurs, ou trompez, ou trop fins, ou trop groſſiers, qui ne ſçavoient pas exprimer ce qu'ils devoient dire, ou qui diſoient au hazard tout ce qu'ils ſe ſentoient capables de bien exprimer, ont ſouvent donné dans le faux & chargé leurs écrits d'évenemens ridicules: ſemblables en quelque ſorte à ces habitans de la Paleſtine, qui comblerent les puits que les domeſtiques d'Abraham avoient creuſé; ils ont fait, ce ſemble, tous leurs efforts pour boucher la ſource de la verité, & la tarir ſous un amas monſtrueux d'imaginations frivoles.

Un eſprit judicieux qui veut connoître abſolument toute la dignité, tout le ſolide de la Religion qu'il profeſſe, doit la démêler du milieu des erreurs qui l'enveloppent.

Car, Meſſieurs, loin d'ici ces hommes ſottement ſcrupuleux, qui ayant peu de genie, craignent encore d'en avoir trop ; qui manquent de lumiere, & negligent de ſe ſervir de celle qu'ils ont ; qui n'ont garde d'attaquer le frivole dans la ridicule apprehenſion d'ébranler le ſolide ; qui enſevelis dans une profonde ignorance, ne connoiſſent point leur Religion, & penetrez d'un faux reſpect ne la veulent même pas connoître ; qui aiment mieux y être attachez par coûtume, que par raiſon, par d'aveugles & preſque involontaires préjugez, que par une connoiſſance acquiſe & certaine ; qui n'oſent rien approfondir, s'imaginent qu'il leur eſt utile de ſe tromper, comme ſi la Religion à force d'être examinée pouvoit perdre de ſa verité, comme ſi elle avoit autre choſe à craindre

que de n'être pas assez connuë.

Persuadez que nous sommes, Messieurs, que ce seroit manquer de respect pour la verité, que de la laisser tristement associée au mensonge, que ce seroit porter en quelque sorte faux témoignage contre Dieu même, que de lui attribuer des évenemens, dont il ne seroit point l'Auteur, nous sommes disposez à mettre dès aujourd'hui en usage le conseil du Prophete: *State super vias & videte, & interrogate de semitis antiquis quæ sit via bona.* Tenez-vous sur les chemins, considerez & demandez quels sont les anciens sentiers pour connoître la bonne voye.

C'est l'utile & glorieux projet qu'a formé M. De .... devant qui j'ai l'honneur de parler. Non content d'avoir toute sa vie cultivé avec soin les Belles Lettres,

& d'avoir ſçû par un rare, mais heureux aſſemblage mêler les graces & les délicateſſes de l'éloquence avec la ſcience épineuſe de la plus profonde & la plus ſolide érudition, il a bien voulu, comme entraîner après ſoi tous ceux qu'un noble penchant pourroit animer à le ſuivre, & laiſſer à ſa patrie comme une ſucceſſion précieuſe, & l'exemple & les moyens de parvenir un jour à la même gloire.

Mais qu'allois-je faire, Meſſieurs? heureuſement pour moi, convaincus que vous êtes de tout ce que je pourrois vous dire de ſes brillantes qualitez, je puis me diſpenſer ici d'un éloge que ſa modeſtie me défend d'entreprendre, & où je ne pourrois même réuſſir; car enfin rempli des ſentimens les plus avantageux, je ſens bien que mon cœur trahiroit en quelque ſorte

mon esprit, & que trop penetré de ce que j'aurois à dire, je n'en ferois que moins propre à bien exprimer ce que je dirois.

Je crains seulement & avec raison, que le choix qu'il a daigné faire de moi pour avoir l'honneur de vous entretenir dans nos Conferences Academiques, ne justifie pas assez son bon goût. Mais ce qui pourroit ici lui faire tort, devient pour moi une source de gloire; & j'oserai le dire; je me sens si honoré d'un tel choix, que quelque attachement que j'aye d'ailleurs pour tous ses interêts, je serois bien fâché, s'il n'avoit eu la bonté de se tromper de la sorte.

J'employerai cependant tous mes efforts pour répondre à l'idée avantageuse qu'il a daigné concevoir de moi. Jusques ici je ne m'étois que legerement attaché à l'Histoire Ecclesiastique,

je n'avois, pour ainſi dire, que côtoyé cette mer immenſe ; au premier flot je regagnois vîtement le rivage ; mais aujourd'hui glorieux de ſon choix, aidé de ſes lumieres, ſoûtenu de ſes conſeils, je ne craindrai pas d'aller plus avant, & animé par ſes exemples, j'ai même lieu d'eſperer que le plus penible travail ne pourra ralentir mon courage.

Ce n'eſt pas, Meſſieurs, que vous deviez attendre de moi dans les Diſcours que j'aurai l'honneur de vous faire, ni des jeux d'eſprit, ni des réflexions ingenieuſes, ni des tranſitions affectées, ni rien qui ſente la fineſſe & l'ornement. Perſuadé que ce qui ne ſeroit que de moi, ne pourroit jamais vous ſatisfaire, je ne m'étudierai qu'à préparer la matiere de l'Hiſtoire, plûtôt que l'Hiſtoire même. Expliquer des termes obſcurs, lever les contra-

dictions, concilier les diverſitez, examiner les preuves des choſes; voilà à quoi je vais donner toute mon attention, & Dieu veüille qu'en cela même je puiſſe avoir le bonheur de contenter une ſi ſçavante Aſſemblée.

Je n'ajoûte point ici, Monſieur, la Diſſertation critique qui accompagnoit ce Diſcours. Ce n'eſt point ce que vous ſouhaitez de moi; & d'ailleurs c'en eſt aſſez pour aujourd'hui. Je crains de vous avoir ennuyé; mais je m'imagine que vous m'avez lû à repriſes, & que vous vous êtes ainſi ſauvé de l'embuſcade que je vous ai tenduë ſans deſſein. J'ai l'honneur d'être, &c.

# EPITRE

*A Mademoiſelle A.... ſous le nom d'Iris, mariée depuis peu à M. ?.... D... qu'on deſigne ici ſous le nom de Damon.*

ARdent deſir m'incite le courage
Du bon Marot d'eſſayer le langage.
J'entends par tout que maints gentils eſprits
Ces vieux accens ne metttent à dépris :
Témoin ſeront *du Cerceau, la Fontaine,*
Puiſſans bûveurs des eaux de l'Hypocréne.
Or par ainſi *Marotiſer* me faut ;
De Vers guindez à preſent ne me chaut ;
Je laiſſe là mes patins à grands'aîles ;
*Marotiſeurs* plaiſent toûjours aux Belles.

A Belle auſſi m'adreſſer je prétens.
Bon. Elle rit; ſes yeux vifs & friands,
Ses yeux remplis d'amoureuſe fallace
Jà ſur mes Vers ſe tournent avec grace.
Auſſi, dit-on. jamais beauté ne fut
Des dons du Ciel qui plus riche parut;
Corſage beau, ſur tout face amiable,
Une démarche à tous yeux agreable,
Vives couleurs, que je croi Cynthia
En ſe levant mille fois envia.
Tant eſt enfin, que la gente aſſaſſine
Tient de Damon le froid cœur en ſaiſine;
Oüi; le froid cœur; Amour, qui toûjours point,
Ores n'avoit qu'effleuré ſon pourpoint.
Bien aujourd'hui, notre homme en a dans l'aîle;
Il lui falloit une telle pucelle,
Qui pût en lui faire le même effet,
Que fit jadis Neſſus le laid muguet
Dans un Heros rempli de vaillantiſe,

Quand mit le feu jusques dans sa chemise.

Mais c'est assez. Un mal encor recent
Par trop parler deviendroit trop cuisant.
Suffit que si le stile Marotique
A Belles plaît, malgré son air antique,
Par cent raisons la Belle s'y plaira,
Et volontiers mes dits écoutera.

Or donc voici ce que j'avois à dire.
Point ne prétens vos doux plaisirs détruire;
Belle, ne veux blâmer mal à propos
Ce qu'avez fait; tendresses qu'Atropos
Doit respecter long-temps, ne lui déplaise.
Joüissez-en seulement à votre aise.
Mais à present qu'on n'entend plus Pipeaux
Comme ils ont fait chanter airs nuptiaux,

Que Meneſtrels ne ſonnent plus aubades,
Que Baladins ne jettent plus gambades,
Que le bon vin de l'illuſtre Amilton
Propre à ravir & memoire & raiſon
N'anime plus vos fatiguantes danſes ;
Que maintenant vous payez vos offenſes
Par maux de cœur que perſonne ne plaint,
Que ce n'eſt plus déja le même train ;
Pourquoi Damon votre amour, votre vie,
S'éloigne-t-il de notre Academie ?
Plus à preſent il doit venir chez nous,
Dès-lors qu'il eſt jugé digne de vous.
Qui de vertus auroit ſomme petite,
En ce ſeul choix montreroit du merite ;
Mais lui qui peut briller dans nos combats,
Helas ! pourquoi n'y porte-t-il ſes pas ?

Bien

Bien vous le dis, trop aimable Bergere,
Du même jour qu'en l'iſle de Cythere,
Vous & Damon, par trop bons Pelerins,
Avez couru, battu tous les chemins :
De vieux grimauds de la troupe ſçavante
Ont dit, Damon jamais plus ne nous hante.
Oui, belle Iris, depuis que voyagez
En ce païs, nous ſommes affligez ;
Tres affligez ; mais non point par envie ;
Car dans le fonds avons l'ame ravie
De vos amours. Certes qu'ainſi ne ſoit;
Nous déclarons que nul mortel ne doit
En concevoir un ſeul grain de triſteſſe.
C'eſt trait heureux de prudence & ſageſſe
Qu'a fait le Ciel ; oui vraiment, trait heureux
De vous unir de la ſorte tous deux ;

Il a bien ſçû magnifier ſa gloire ;
Et jeune encor, en ai bonne memoire.
Bien l'ai-je vû tancer deux mille fois
D'avoir uni des cœurs ſans aucun choix.
Si cependant, trop charmante *expucelle*,
Etant ſi gaye, & ſi vive & ſi belle,
Des ſentimens jaloux, quoiqu'inſenſez,
Peut-être bien nous conviendroient aſſez ;
Mais loin de nous une telle manie,
loin ces deſirs, & cette ſotte envie.
Nous autres fils du modeſte Apollon,
Chez lui n'avons appris qu'une chanſon :

*Vive l'eſprit dégagé d'amourette,*
*Vive Apollon, & vive ſa Muſette,*
*Vivent cent fois les neuf pucelles ſœurs,*
*Vivent d'amour les glorieux vainqueurs.*

Mais ce qui ſeul au fond nous deſeſpere,

C'eſt que depuis votre humeur voyageie,
Charmante Iris, c'eſt ma foi fait de nous,
Le cher Damon ne penſe plus qu'à vous.
Au temps jadis dans notre Academie
De par les Dieux, n'étoit une momie;
Mais à preſent diſtrait, triſte & réveur,
Sans ceſſe il va ſongeant à ſon bonheur.
Croit-il toûjours que ſon ame charmée
Ouvre une porte à gros verroux fermée,
Que côtoyant vos novices appas
Avecque vous il prend quelques ébats?
Ah! ſi telle eſt la loi du mariage,
De vrai ce doit être un dur eſclavage.
Fi, cent fois ſi de tous gens mariez...

Je m'apperçois, Belle, que vous riez;

C'eſt donc en vain que le chaſte Parnaſſe,
Humble & ſoumis vient vous demander grace,
Vient repeter l'eſprit de votre Epoux.
Eſt-ce donc là ce qu'il vous faut à vous?

Mais dès long-temps, Iris, ne vous déplaiſe,
Nous l'avons eu; c'eſt encor une Theſe
Que contre vous fort bien je ſoutiendrois,
Et qu'encor mieux, s'il faut je prouverois
Ah! croyez-moi, de votre Renommée
Ici déja juſqu'aux cieux ſublimée,
Il faut qu'Amour par un vaillant effort
Anime encore s'il peut le noble eſſort.

Ça donc, Iris, la preſente reçûë,
Mais de bon cœur, ſans avoir l'ame émuë
D'aucun regret, ordonnez à l'Epoux

De ſe donner comme autrefois à nous.

Je ne ſçai, Madame, ce que vous penſerez de ces méchans Vers. Il me ſemble que ce n'eſt pas trop bien ſoûtenir notre gloire, après nous être donnez pour gens d'eſprit. Nous ne vous dirons point que celui qui les a faits, n'y a mis que quelques heures de temps ; car vous ne manqueriez pas de dire : que n'y en mettoit-il davantage. Mais nous vous prions de conſiderer que depuis tantôt deux ans il n'a fait ſa Cour aux Muſes, & qu'il a fallu que ce fût vous, Madame, pour lui faire reprendre parmi ſes fatigantes occupations un Métier qu'il avoit déja entierement oublié. Bon Dieu ! que n'êtes-vous point capable de faire ſur le cœur de M. J.... D... dès-lors que vous faites rimer un homme qui avoit juré de ne le

faire de ſa vie. Voilà les ſermens des Poëtes juſtement ſemblables à ceux des amoureux. Cependant, Madame, pour ne point vous retenir plus long-temps à la lecture d'une proſe qui ne vaut pas mieux que la Poëſie, qui vous a ſans doute ennuyé, je prends la liberté de vous prier de nouveau que M. J.... D... ne nous abandonne pas tout-à-fait. Il vous aime; vous aimez les gens de Lettres: cela nous ſuffit; nous eſperons quelque amandement en lui. Et certes, notre Academie compoſée de tout ce qu'il y a dans cette Ville de gens diſtinguez, ſeroit trés-ſcandaliſée de n'y plus voir un homme qui en a été juſqu'ici un des plus dignes ornemens. On ne manqueroit point de s'en prendre à vous, Madame; & il ne faudroit que cela pour détruire la bonne opinion que vos Let-

tres, qu'on a admirées, ont fait concevoir de vôtre bel eſprit. J'oſe dire que je m'intereſſe à tout ce qui vous regarde par rapport à votre propre merite, & à celui de M. J.... D.... avec qui j'ai toûjours été uni d'une amitié des plus ſinceres. Soûtenez votre honneur, Madame, ſoûtenez-le ſien, & faites-moi celui de croire qu'on ne peut être avec plus de reſpect, &c.

SSSSSSSSSSSSSSSSSSSS:

# LETTRE

## A Monſieur d'A.....

*Du 23 Août 1720.*

QUoi ! M. cet important de Cour que j'ai vû mille fois tout ſaignant du tranchant de votre langue chez M. le Marquis de .... & qu'il vous plaît aujourd'hui de déſigner ſous le nom de *Damon*, n'a point encore deſerté votre Ville ? Quoi ! après tous les affronts dont on lui couvre tous les jours la face, il ſe produit auſſi effrontément qu'à l'ordinaire ? En verité votre M. *Damon* n'y ſonge pas, & j'excuſe volontiers tous ceux qui ſe font un jeu de le martyriſer dans les Compagnies.

L'avanture qui nous a développé ſa Genealogie, me paroît trés-plaiſante. J'aurois ſouhaité

de voir comment le Grand Seigneur joüant ſerieuſement la Comedie en habit Dramatique, put ſoûtenir la vûë d'un frere Epicier. Les reconnoiſſances ſont aujourd'hui à la mode dans nos Pieces de Theâtre ; mais je doute fort que celle-ci, quoique très-naturellement amenée, ait eu le bonheur de lui plaire. Vous me dites, que pour ſe ſoûtenir après un ſi fâcheux contre-tems, Monſieur *Damon* ſe retranche ſur la bâtardiſe de ſa mere. C'eſt prendre ſon parti en galant homme.

*Il prétend donc qu'un noble ait*
*fait ſa mere ;*
*Mais ſans avoir au fonds aucun*
*droit de la faire.*
*Il eſt vrai ; ces Meſſieurs alors*
*comme aujourd'hui*
*Galopoient librement ſur les terres*
*d'autrui.*

Il eſt pourtant le ſeul, ſi je ne me trompe, qui ſe ſoit fait un merite de deſcendre diagonalement d'un Gentilhomme. Après cela je ne ſuis plus ſurpris de ſon intrepidité à affronter les mépris, puiſque de gayeté de cœur il ſe cherche à lui-même des ſujets de honte.

*Mais à ſon compte il faut, que l'ayeule peu ſage*
*Laiſſât mettre aiſément ſes apas au pillage,*
*Et du temps menagere, elle eut beaucoup à cœur*
*Les tendres paſſions payables au porteur.*

Apparemment cette bonne grand-maman étoit une femme qui aimoit à être de bonne compagnie, & en qui on ne peut blâmer aujourd'hui que ſa trop grande politeſſe qui lui faiſoit

craindre d'éconduire brutalement un honnête homme. Cependant

*Le coup avanturé d'un noble langoureux*
*Annoblit-il le fruit de ſes infâmes feux ?*

C'eſt à vous, Monſieur, qui avez pris à tâche de remettre ce perſonnage où la nature l'avoit d'abord placé, & qui, pour ainſi dire, vous étudiez à le *renaſſer*, c'eſt à vous à lui faire vivement ſentir, qu'on n'a point d'obligation à tous ces gens, qui n'ayant rien à voir dans une famille, y viennent broüiller la ſuite des generations ; & que bien loin de lui ſçavoir bon gré, il doit être très piqué contre ce Gentilhomme qui a oſé donner à la ſienne une entorſe qui l'a fait gauchir.

*Une mere infuſée au détour d'une ruë,*
*Qui toûjours a langui dans l'ordure inconnuë;*
*Une mere, en un mot, frappée au coin fâcheux,*
*Devroit rendre* Damon *étrangement honteux.*

Mais je ſuis bien ſot de m'amuſer à coudre ici des rimes pour un Heros de pareille étoffe. N'importe; la Poëſie a le don de couper dans le vif, & c'eſt juſtement ce qu'il faut à notre homme.

Il ſeroit temps pour ſuivre votre Lettre, de vous dire quelque choſe ſur l'effronterie avec laquelle il s'arroge la qualité de bel eſprit.

Mais je lui pardonnerois volontiers de faire l'habile en des choſes qu'il n'apprit jamais, ſi

moins entêté d'une prétenduë Nobleſſe, il ſe donnoit tout naturellement pour ce que doit être dans le monde un homme de ſa ſorte. La Nobleſſe, ſi vous voulez, à la conſiderer en Philoſophe, eſt une chimere ; mais cette chimere par ſucceſſion de temps eſt devenuë réalité. Les bornes ſont plantées entre les familles, comme entre les heritages ; & comme il n'eſt point permis de porter la faux dans ceux-ci pour ſe les rendre propres, il eſt également défendu de ſe revêtir d'une gloire ou d'un nom de famille que l'on n'a pas. Cette diſtinction fait en partie le bel ordre de l'Univers, & c'eſt le confondre que de ne pas demeurer tranquille, où la Providence nous a mis. Cependant tout ſe dérange aujourd'hui ; & Monſieur *Damon*, puiſque *Damon* y a, n'eſt pas le ſeul qui cherche

à s'élever au-deſſus de ce qu'il eſt. C'eſt neanmoins une eſpece d'avantage de trouver de ces ſortes de gens ſur ſa route. L'on peut dire qu'ils ſont de quelque uſage dans le commerce de la vie ; ils animent toutes les converſations où ils paroiſſent ; ils en ſont la Fable & le joüet. Je ne ſuis point en peine, Monſieur, de ſçavoir ſi vous tirez parti de notre faux Noble ; puiſqu'il a eu le malheur de tomber ſous votre coupe, ne vous faites pas faute d'en badiner. Les railleries & les mépris ſont le revenu de la folie, il y auroit de l'injuſtice à l'en priver. Mais voici dans cette Lettre un contraſte aſſez ſingulier ; du burleſque & de la morale. Je finis, Monſieur ; car à preſent je ne ſçaurois plus qu'y mettre. J'ai l'honneur d'être, &c.

# LETTRE
## A Monſieur de V....

*Du 5 Septembre 1720.*

VOus nous promettez, Monſieur, de venir dès demain nous prêter du ſecours. Vous ne ſçauriez en verité mieux faire. Nos Imprimeurs nous tiennent impitoyablement l'épée dans les reins, & veulent de la copie à quelque prix que ce ſoit. Ne vous paroît-il pas, tout comme à moi, que ces Meſſieurs les Hollandois deviennent depuis quelque temps de fiers perſonnages. Je m'imagine qu'ils nous en veulent de les avoir gourmez tout cet hiver. Mais que ne nous laiſſent-ils à preſent dans notre campagne joüir un peu de la belle ſaiſon ? Croyent-ils que les pen-

ſées ſoient rangées chez nous dans des caſſetins comme leurs Caracteres, & qu'il n'y ait qu'à étendre le bras & avoir de bons yeux pour les ſaiſir & les ajuſter l'une à l'autre ? Notre Métier, ne leur déplaiſe, eſt un peu moins mecanique que le leur, quoique dans le fonds mille fois plus triſte ; car enfin malgré la vanité qui nous eſt ordinaire à tous tant que nous ſommes, il faut convenir que nous reſſemblons à ces riches laides qui ont toûjours lieu de croire qu'on les a épouſées, *non propter opus, ſed propter opes.* Meſſieurs les Libraires cherchent avec nous leurs interêts, & rien autre.

Au reſte, Monſieur, cette ſemonce de nos Libraires donne un beau champ à notre vieux pere Apollon pour nous quereller ſans ceſſe. Je ne l'ai jamais vû ſi heriſſon. Attendez-vous à avoir dès

dès demain votre mail'e à partir avec lui. Mais vous rirez auſſi de voir comme il s'évertuë ; il va, il vient, , il ſe promene, il parle, il rêve, les penſées le ſuffoquent. Par malheur il ne peut point écrire, & pour avancer la beſogne je me ſuis engagé d'écrire ſous lui, ou pour parler moins naturellement, car j'aime fort la metaphore, quand il enfante, je lui ſers d'accoucheur. Mais, bon Dieu, quelles douleurs ne ſouffre-t il pas ? Excuſons neanmoins ſa venerable vieilleſſe ; il falloit que Jupiter fût jeune quand Minerve ſortit de ſon front ; .... Voilà encore de nouvelles trauchées qui ſaiſiſſent mon homme. J'ai envie de le laiſſer un peu à lui-même, & durant ces momens de loiſir de vous rimer ici quelque mauvaiſe proſe.

De notre Attelier hiſtorique,
Où nous ne goûtons nul repos,

Venez partager les travaux ;
Mais prenez quelque ſpecifique.
Le nouveau mal contagieux,
Triſte effet de l'ire des Dieux,
Ne met, je croi, pas plus en peine
Que celui qu'on ſouffre à **Fontaine*.
Il faut que je vous trace en Vers
Le remede dont je me ſers.
Je prends de bonne patience
Trente-deux grains bien trébuchans....
Mais on commence à battre aux champs,
On dicte avecque vehemence ;
Je ne puis achever, on m'ôte tout loiſir.
Certaine expreſſion frippée,
Qu'on a pourtant bien eu de la peine à ſaiſir,
Vient d'être priſe à la pipée.

Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

* *Maiſon de Campagne.*

SSSSSSSSSSSSSSSSSSS

# LETTRE

## A Madame de C.....

*Du 7 Septembre* 1720.

VOus êtes en verité, Madame, une étrange perſonne. Parce que j'ai été quelque temps ſans vous donner de mes nouvelles, de gayeté de cœur vous m'avez crû mort. N'eſt-il pas cruel de tuer les gens pour ſi peu de choſe? Mais vous n'êtes pas pardonnable; me connoiſſant, comme vous faites, vous deviez du moins penſer, que hors de ce monde même je n'aurois pas laiſſé de vous donner des marques de ſouvenir. Une amitié que votre ſageſſe a pris tant de ſoin d'épurer, eſt-elle ſujette à perir? c'eſt à faire à ces affections groſſieres qui tiennent

plus de la matiere que de l'eſprit ; elles tombent avec le corps ; mais celle-ci auſſi dégagée que l'ame où elle ſe nourrit & s'entretient, ne peut manquer de paſſer avec elle au-delà du tombeau.

C'eſt apparemment, Madame, pour ſpiritualiſer davantage cette même amitié, que vous ne m'entretenez aujourd'hui que de choſes de Religion ; mais qui croiroit que vos Lettres ſoient marquées au coin de la plus ſublime pieté, & qu'à vingt-cinq ans vous ne parliez d'autre langage à un homme qui pourroit ſans doute vous répondre beaucoup plus pertinemment ſur toute autre matiere que ſur celle-ci. Avoüez que voilà bien de quoi dérouter les médiſans. Je ne veux pourtant pas demeurer en reſte avec vous ; & puiſque vous le ſouhaitez, je vais vous dire mon ſentiment ſur ce qui fait preſque

tout le ſujet de votre Lettre.

Vous êtes ſurpriſe, Madame, des differentes ſectes qui partagent l'Egliſe. J'en ſuis auſſi étonné que vous, & je n'ai jamais pû comprendre comment il étoit poſſible que dans une Loi pleine de lumiere & de verité, nous reſſentiſſions ce que les Payens n'ont jamais éprouvé dans les plus ſombres tenebres de l'erreur. Comment, me ſuis-je dit mille fois, une Religion émanée de Dieu même eſt-elle plus ſujette à la contradiction des eſprits, que celle qui n'avoit pris ſa ſource que dans la pure imagination des hommes? Mais autrefois un vain caprice mettoit de la Foi où il ne falloit preſque que de la raiſon, & aujourd'hui notre orgueil veut ſe ſervir de la raiſon où il ne faut abſolument que de la Foi. A meſure que Dieu nous a dévoilé ſes myſteres, nous nous ſommes flat-

tez de les approfondir. Cependant la même puiſſance qui a éclairé nos eſprits n'en a point étendu les bornes ; on diroit au contraire qu'elle a pris plaiſir à les reſſerrer, & que pour augmenter l'aveugle ſoumiſſion aux veritez revelées, elle a diminué la force de notre entendement à proportion des connoiſſances qu'elle nous a données. Nous ſommes en effet d'autant plus aveugles, que nous marchons dans un plus grand jour. Une trop vive lumiere nous ébloüit ; mais il doit nous ſuffire d'en profiter, & il nous importe peu de la connoître. Que n'imitons-nous la plûpart des hommes qui joüiſſent de la clarté du ſoleil, ſans ſonger aux ſecrets reſſorts qui font rouler ſur eux cet immenſe tourbillon de matiere ? L'Artiſan groſſier le voit chaque jour diſſiper peu a peu les ombres de

la nuit, & il ne penſe qu'au travail qui l'attend dès la veille. Il reprend du mouvément avec toute la nature. Il va, il vient, il agit, il ſuit le jour qui l'éclaire & le ſuit ſans reflexion. Dès qu'il l'apperçoit qui ſe précipite & s'éteint, il diſparoît & ſe retire. Il ſe couche avec le Soleil, il ſe leve avec cet Aſtre, ſans ſe ſoucier d'être inſtruit de ſon cours. Il n'eſt au monde que pour faire uſage de ſes yeux, & il s'en ſert. Il ne connoît & ne veut rien connoître au-delà de l'utile clarté qui le frappe. Et par exemple, eſt-il neceſſaire que nous ſçachions ce que c'eſt que la grace qui ſert à nous conduire ? Ceux même qui ſe creuſent l'eſprit pour la réduire en ſiſtême, qu'ont-ils affaire de la définir ? Il a eſté un temps où les hommes ſe faiſoient honneur de leur ignorance, & s'aveugloient vo-

lontairement ſur les veritez de l'Evangile, pour faire davantage éclater leur ſoumiſſion : ce temps ne reviendra-t-il jamais ?

*Que de la foi de nos peres*
*J'aime la ſimplicité ;*
*Ils cherchoient la verité,*
*Et nous voulons des chimeres.*
*Humbles, ſans tant diſcourir,*
*Ils n'aimoient qu'à concourir*
*Aux doux effets de la grace.*
*Nous en voulons diſputer ;*
*Tel en ce point ſe ſurpaſſe,*
*Qui n'en ſçait point profiter.*

Pour moi, Madame, j'eſtime infiniment tout homme qui élevé dans la vraye Religion, & une fois perſuadé de la verité de les Myſteres, n'y fait nul uſage de ſon eſprit, qui connoiſſant l'immenſe diſproportion qu'il y a entre ſes lumieres & les connoiſ-

ſances

ſances de Dieu, ſe contente d'être inſtruit de ce qu'exige de lui cet Etre ſuprême, ſans vouloir approfondir ni ce qu'il fait, ni ce qu'il penſe. Par tout ailleurs autant d'application & de ſagacité, de force & d'élevation de genie qu'on voudra, ici tout au contraire repos, pour ainſi dire, & inaction, découragement & méfiance de ſoi-même, foibleſſe & aveuglement volontaire de la raiſon.

N'avez-vous point oüi dire que la peſte eſt à Marſeille, & qu'on craint qu'il ne lui prenne envie de venir faire un tour dans ce païs ? quel étrange fleau ſeroit celui-là ? Il ſemble qu'il eſt permis d'avoir quelque regret à la vie quand on meurt de ce mal ; cela n'eſt ni beau, ni honnête. Ce qui me raſſure, c'eſt qu'elle a déja bien des gens aux écoutes, nous verrons un peu ce qu'elle

chantera. J'ai l'honneur d'être, &c.

# LETTRE
## A Monsieur de G....

*Du 15 Septembre 1720.*

VOus connoissez, Monsieur, un certain Abbé. C'est celui que vous avez vû quelquefois chez la Comtesse de.... Vous y êtes, si je ne me trompe. Mais attendez. Pour ne point vous y méprendre, c'est

*Un nez en manche de rasoir,*
*Une bouche taillée en guise d'entonnoir,*
*Un visage barroc, une mine blafarde;*
*C'est je ne sçai quel air de crieur de moutarde,*

*Ou de quelque Chinois échappé d'un écran ;*
*C'eſt.... bon ; vous y voilà, vous tenez le* Quidan.

Si vous ne l'aviez pas ſaiſi à cette deſcription, je vous aurois dit encore, que c'eſt ce même homme qui commençant toûjours chez la Comteſſe par debiter ſententieuſement cinq ou ſix bons mots préparez dès la veille, ne manquoit point pour égayer le cercle de ſe rabattre ſur la beauté des Dames qui le compoſoient, mais qui ſur tout, prêt à donner la pomme à l'enchantereſſe de la Maiſon paroiſſoit aſſez joliment épris,

*Du chatoüilleux éclat de ſes pudiques roſes ;*

Eh bien, Monſieur, ce même perſonnage, ſans que je lui euſſe rien fait, s'eſt aviſé de me venir

relancer jusques dans ces lieux solitaires, pour m'inviter à un sermon qu'il devoit prononcer dans une petite Ville à deux lieuës de mon hermitage. Je fus assez bon pour lui promettre de m'y trouver, & assez sot pour quitter ce jour là mes études, & lui sacrifier une paire d'oreilles que j'étois bien sûr qu'il ne contenteroit pas.

*Je suis ainsi facile :*
dit un Personnage dans une des Comedies de Moliere.

*& si de Mascarille*
*Madame la nature avoit fait une*
*fille,*
*Je vous laisse à penser ce que c'auroit été.*

Voilà mon portrait au naturel. Je vais donc, j'arrive, j'entre dans l'Eglise, & j'y trouve des Dames & des Messieurs de ma

connoiſſance que je ne m'attendois ſûrement pas d'y voir. Je jugeai que mon homme s'étoit donné la peine de les aller ramaſſer, & ce jugement n'étoit point temeraire ; mais comme ils avoient fait un plus grand voyage que moi, pour s'acheminer vers ce Diſcours oratoire, leur exemple me conſola un peu de ma foibleſſe. Il fut bien-tôt reſolu entre nous de nous placer directement ſous les rayons viſuels de l'Orateur, pour ne pas perdre auprès de lui le merite de notre courſe. Mais il avoit prévenu notre deſſein ; car nous avions à peine achevé d'opiner, qu'un venerable Marguiller vint nous offrir de ſa part juſtement les mêmes places ſur leſquelles nous allions déja par un nouvel Arreſt jetter un dévolu. Notre Demoſthene ſe fit long-temps attendre ; il ne manqua point

de ſe donner cet air de Prédicateur, qui depuis quelque temps devient aſſez à la mode. Enfin,

*Le temps vient où vêtu d'un faſtueux ſurplis,*
*Balayant le pavé d'une Aumuſſe à longs plis,*
*Il paroît.... mais bien-tôt rengainant ſon audace,*
*Il voudroit à quelqu'autre abandonner ſa place.*
*Il ſe trouble, il begaye; interdit, deferré,*
*Il ne peut rappeller ſon eſprit égaré.*

Vous euſſiez dit, Monſieur, à le voir en cet état, qu'il demandoit la charité à ſon auditoire, comme s'il l'eût prié de lui fournir ce qu'il avoit à dire.

*Avec un mot qui fuit vainement*
*il conteſte ;*
*Déja ſa foible voix ſe refuſe à ſon*
*geſte ;*
*Il parle de la main, on l'écoute*
*des yeux.*
*Il revient toutefois, & d'un air*
*furieux*
*Il gourmande à ſon tour ſa memoi-*
*re labile ;*
*Mais ce nouvel effort lui devient*
*inutile ;*
*Il ſe perd derechef & roulant hors*
*des gonds,*
*Tremblant, il ne va plus que par*
*ſauts & par bonds.*
*Enfin de chute en chute étonnant*
*l'Auditoire,*
*Il ſe caſſe le nez au ſouhait de la*
*gloire.*

Voilà, Monſieur, une tirade de Vers à quoi vous ne vous attendiez pas, ni moi non plus. Mais je n'ai pas le don de m'arrêter quand je ſuis une fois en train. C'eſt à faire à l'Abbé dont nous parlons ; vous voyez qu'il n'y réuſſit pas mal quand il s'en mêle. Je ne ſçai ce qu'il devint après ce brillant Diſcours, & en verité de tous tant que nous étions de perſonnages invitez, aucun n'oſa ſe preſenter encore à lui ; nous avions été, je penſe, à ſes yeux autant de têtes de Meduſe ; nous aurions achevé de le petrifier. Mais s'il oſe à l'ordinaire ſe montrer chez la Comteſſe, nous avons en main de quoi l'empêcher de nous étourdir de ſon éloquence étudiée ; s'il s'aviſe jamais devant moi de tenir aux Dames ſes Diſcours emmiellez, je lui parlerai de ſon ſermon, & m'addreſſant à Made-

moiſelle de.... Je lui dirai de ne point ſe fier à un homme, qui ayant promis à grand nombre d'honnêtes gens trois points d'un Diſcours, leur a manqué vilainement de parole, & cela, ce qui eſt affreux, à la face même des Autels. Au reſte je m'imagine que cette avanture va devenir dès demain chez la Comteſſe l'Evangile du jour. Je ſouhaite quelle vous divertiſſe. Je ſuis avec une tres-parfaite conſideration, Monſieur, &c.

# EPITRE

## *A Madame de.... qui étoit aux Eaux.*

SCavez vous bien, ma belle Dame,
Quel projet contre vous l'on trame ?
J'en pleure, helas ! de vos beaux jours
On travaille à finir le cours.
J'en ai l'avis, je vous le donne ;
Il eſt aux eaux une perſonne,
C'eſt juſtement un Medecin :
Homme nourri dans un baſſin
Et dans l'ordure des latrines,
Homme dont les mains aſſaſſines
De la mort diſpenſent les traits,
Qui veut vous mander *ad Patres.*
Il eſt d'une humeur plus mutine,
Que le mari de Proſerpine
Dont il paroît être l'agent.

Or ſus le danger eſt urgent,

Fuyez ſi bien tout Eſculape ;
Que jamais nul d'eux ne vous hape.
Celui-ci de votre beauté
S'eſt fort plaint à la faculté.
Depuis quelque temps ſes malades
Lui font, dit il, mille incartades ;
Ils ſont inceſſamment chez vous ;
Il n'eſt plus Maître de leur poux.
Quoiqu'il défende, ou qu'il ordonne,
Qu'il peſte, qu'il jure, qu'il tonne,
Ils ſe moquent de ce qu'il dit.
Dans leur chambre, ni dans leur lit
Ils ne font plus de reſidence.
Vont-ils, vont-ils point à l'aiſance ?
Il n'en ſçait rien ; mais s'ils y vont
Il ne voit plus ce qu'ils y font.
Si grand enfin eſt le deſordre,
Qu'ils ne font rien que par votre ordre,
Et que ſans attendre le ſien
Ils ſe portent déja tous bien.

Telles ſont à peu près ſes plaintes.
Vû donc, dit-il, vû les atteintes,
Qu'une telle temerité

Porte aux droits de la Faculté ;
Et même aux donneurs de cliſteres,
Nous devons, mes très chers Confreres,
Mettre la Belle *à remotis* :
Fallût-il le faire gratis.
Si vous voulez dans cette affaire
Choiſiſſez-moi pour Commiſſaire ;
Mais croyez-moi ; mon ſentiment
Doit paſſer unanimement.
Or donc procedons de main miſe
Contre la Belle, & ſans remiſe
Mandons-lui de notre tripot
Un très-expeditif ſuppôt,
Qui poſſedant ſon Catechiſme
Puiſſe étourdir d'un Aphoriſme
Et ſoufflerter d'un terme Grec
Ceux qui voudront ouvrir le bec,
Qui ſache d'une égratignure
Faire une mortelle bleſſure,
Subſtituer pour un écu
Au mal de dents la rage au cul ;
Une dangereuſe verole

A la plus petite rougeole,
Et précipiter d'un ſignal,
Comme on dit, de fievre en chaud mal,
Encore un coup à ce je m'offre
Et la Belle je vous encoffre
Dans la biere en moins de deux jours,
Si vous empruntez mon ſecours.

Sa Lettre luë en pleine Ecole ;
Voilà du moins qui me conſole,
Dit le Doyen ; & ce Docteur
Paroît être un vrai Zelateur ;
Non pas ces Medecins d'eau douce ;
Qui ne ſachant porter en trouſſe
Notre aſſocié le trépas
Ne font point autrement de cas
Des affronts qu'on fait à la Robe.
Satisfaits que nul ne les daube,
Et qu'en chaque ſocieté
Ils puiſſent porter la ſanté,
Sans qu'ils trouvent rien ſur leur route
Qui les chagrine & les déroute,
Ils ſe montrent peu ſoucieux
Des brocards ignominieux

Que chaque jour mille viperes
Oſent lancer ſur leurs Confreres.
Mais chut ; il y faudra pourvoir
Ces gens excedent leur pouvoir.

Or donc voici qu'une poulette
Sur nos droits ſacrez empiette.
La Belle, hola ; nous aurons bruit.
Par mon bonnet. . . . mais il eſt nuit.
Docteurs, mon eſpoir, ma lieſſe,
Que dès demain chacun s'empreſſe
A ſe trouver en cet endroit,
Où nous verrons de faire droit
Sur un fait de telle importance ;
Mais de grace ayez ſouvenance
Qu'il eſt bon que la Faculté
Mette bas toute humanité.
Tel eſt l'eſprit de la fourrure :
Elle a le droit en cas d'injure
De tuer l'homme impunément
Sur l'un & ſur l'autre élement
Peu d'Ecrivains ont ſçû le taire,
Et du Malade Imaginaire
Conſultez bien l'Acte dernier

Vous y verrez ce droit meurtrier
Fondé ſur un ſi long uſage
Qu'il a pris naiſſance, je gage,
Avec ce monde, & qu'il vivra
Tant que ce monde durera.
Cela dit; d'une reverence
Il gratieuſe l'aſſiſtance.
Il eſt bien loin, & de la main
Il leur dit encore: *A demain.*

Madame, or ſus, voilà l'Aurore
Qui ce maudit jour fit éclore.
Votre affaire eſt ſur le Bureau;
Mais avec un grief tout nouveau.

Voyez, dit l'un, où nous en ſommes
Je m'imaginois que les hommes
Seuls lui faiſoient toûjours la Cour;
Les Dames y vont à leur tour.
Hé bien, Meſſieurs, que vous en ſemble?
Si les deux ſexes joints enſemble
Se font un plaiſir de la voir,
Qu'attendez-vous pour y pourvoir?

Le mal peut-il devenir pire ?
Ah ! je ſoûtiens que notre Empire
Dans peu de temps eſt aux abois,
Si nous en faiſons à deux fois.

Monſieur Purgon, vous parlez juſte,
S'écria d'une voix robuſte
Le celebre Diaphorus ;
De nous flatter c'eſt un abus.
Il faut ſans doute qu'au remede
Nous en venions ſans intermede,
Et le plûtôt ſera le mieux ;
Mais pourtant deux aimables yeux,
Deux ſi beaux yeux, c'eſt bien dommage
Que d'un froid & ſombre nuage
On les veüille à jamais couvrir ;
Las ! ils ne ſont que de s'ouvrir.
S'ils débauchent tous nos malades,
Il faudroit, mes chers camarades,
Leur dépêcher un Directeur,
Bien vieux s'entend : un Senateur ;
Déja ſentant la moiſiſſure :
De ces fronts à large fronçure ;

Mais

Mais gens, dont la diſtinction
Pût faire une diverſion.
Voilà, Meſſieurs, à quoi j'opine
Pour l'honneur de la Medecine.

Ma foi, Monſieur Diaphorus,
Ce n'eſt que poudre d'oribus,
Que votre prétendu remede
Contre le mal qui nous obſede;
Dit le Docteur tant pis, tant mieux.
Vous connoiſſez par trop les yeux
De celle qui nous perſecute;
Or voyez donc, que la diſpute
Ne peut ſe terminer par là.
Je veux avec vous que cela
Faſſe évanoüir de chez elle
L'eſcadron de la gent femelle;
Les hommes n'en ſeront pas moins
Exacts à lui rendre leurs ſoins.
Quant à vos graves Emiſſaires,
Fuſſent-ils encor plus Corſaires,
Moins traitables, plus tenebreux,
Elle en fera des doucereux.
Penſez-vous bien, que leur conquête

Lui coûte plus qu'un air de tête ?
Déja votre homme d'*oremus*
Ne chante que *gaudeamus*,
Il saute, il danse, il trepudie,
Votre Senateur versifie ;
Chacun se donne du bon temps ;
Voilà, parbleu, de belles gents.
Or il vaudroit mieux, ce me semble,
Si femme il est qui lui ressemble,
La députer vîte en ces lieux,
Pour desunir les factieux.

L'ouverture n'est pas mauvaise,
A-t-on dit ; mais ne vous déplaise,
C'est encor raisonner en vain.
Où prendre cet objet divin ?
C'est courir après la chimere ;
Trouverez-vous une Commere
Dont les attraits resplendissans
Près des siens ne soient impuissans ?
Il n'en est point dans la nature.
Que faire donc ; quelle mesure
Faut-il que nous prenions ici ?

Quelle mesure ? ah ! la voici,

Dit le Doyen à l'Auditoire ;
C'eſt de lui faire ſes eaux boire,
Et tant boire, qu'au premier jour
Elle aille ailleurs tenir ſa Cour.
C'eſt là, ſans tant de Commentaires
Le moyen de ſortir d'affaires.
*Benè*, *benè*, notre Doyen,
Vous l'avez dit, c'eſt le moyen
De défaire la Medecine
De cette importune Lutine.

Voilà quel fut le reſultat
De ce fameux Conſeil d'Etat.

Si vous voulez donc que la vie
Ne nous ſoit au plûtôt ravie,
De grace ne buvez plus tant,
Madame, & revenez vous-en.

# LETTRE

## Sur le menſonge en forme de Diſſertation, à M. de P. . . .

*Du 20 Septembre 1720.*

VOus avez raiſon, Monſieur, de vous plaindre de ma trop grande diſcretion qui me fit apprehender ces jours paſſez de troubler un tête à tête où je vous croyois fort appliqué, & qui bien loin de vous intereſſer vous étoit inſupportable. Si j'avois connu le perſonnage que le hazard vous avoit mis ſur les bras, je vous aurois prêté du ſecours, & me ſerois hâté de partager avec vous le poids d'une converſation ſi incommode. Je ſçai que rien ne ſoulage tant en

ces occaſions que de s'ennuyer, pour ainſi dire, de Compagnie & de pouvoir de temps en temps & comme à la dérobée marquer ſon inquietude aux yeux d'un ami, qui y prend d'autant plus de part, qu'il éprouve une ſemblable peine. De la maniere dont vous en parlez, & du caractere dont vous êtes, je conçois aiſément que vous aviez beſoin d'un ſecond; & en verité je ne vois rien dans la vie de ſi diſgracieux, que la rencontre d'un homme, tel que celui dont vous me parlez, d'un homme couſu de contreveritez, qui non ſeulement ne dit jamais ce qu'il penſe; mais qui ne penſe jamais rien de ce qu'il dit.

Je m'imagine que s'il ne tenoit qu'à ces ſortes de gens, la ſocieté ſeroit bien-tôt détruite, que les Villes ſeroient deſertes, ou ne ſeroient tout au plus qu'une affreuſe demeure de Sauvages, qui

ne pouvant s'entendre les uns les autres, vivroient enveloppez en eux-mêmes ſans ſe frequenter ni ſe connoître. Qu'eſt ce en effet qui nous raſſemble & nous unit ? n'eſt-ce pas la parole qui eſt comme le meſſager de notre eſprit & l'interprete de nos penſées ? Mais cette même parole n'étant plus qu'un ſigne faux ou équivoque de ce qu'elle doit repreſenter, ne nous ſeroit-il pas plus avantageux d'être izolez ? Nous ſeroit-il même permis de vivre enſemble ?

Il n'eſt rien ſans doute de plus ſacré que la parole, rien qui demande plus d'exactitude & de fidelité, & qu'il faille manier avec plus d'attention & de délicateſſe. C'eſt elle qui a formé les Républiques & qui les ſoutient, qui unit les familles & qui les gouverne. Elle entretient l'ordre & la ſubordination dans le monde,

l'autorité dans les Maîtres, la dépendance dans les Sujets. C'eſt elle qui nous éleve & nous inſtruit, qui regle nos affections & nos habitudes. C'eſt par elle que les ſciences ſe communiquent & ſe perfectionnent, que la Religion même s'apprend & ſe perſuade. Elle encourage les foibles dans leurs peines, elle conſole les triſtes dans leurs afflictions, elle récompenſe par de juſtes éloges les vertus des ſages. Elle eſt le ſoutien du commerce, le lien de la ſocieté, un des plus ſurs agrémens de la vie; un bien, en un mot, que nous ne pouvons détourner de ſa deſtination, ſans déranger tous les deſſeins & toutes les Loix de la nature; nous en ſommes comptables en quelque ſorte aux Dieux & aux hommes. Il ne nous eſt point donné pour nous; ſeuls & réduits à nous-même, nous n'en aurions

que faire ; il appartient aux autres, & nous ne devons le ramener qu'à leur utilité & à leurs avantages.

De là vient auſſi que dans ces premiers ſiecles, où les paſſions n'avoient point encore eu le temps, ſi j'oſe ainſi parler, de corrompre la conſtitution naturelle du cœur des hommes, plus une Nation étoit policée, & plus on y haïſſoit le menſonge. Les Perſes s'attachoient à enſeigner trois choſes à leurs enfans. Ils leur apprenoient à tirer de l'Arc, à monter à Cheval ; mais ils vouloient qu'ils ſe formaſſent une heureuſe habitude de ne point mentir. Prêts à leur donner l'eſſor & à les laiſſer ſur leur bonne foi dans cet âge où la raiſon peut marcher toute ſeule, ils ſe méfioient encore du ſuccès de leurs ſoins, & pour les engager plus étroitement à l'obſervance du

precepte

precepte qui leur tenoit le plus au cœur, ils leur faiſoient jurer de conformer toûjours leurs paroles aux regles les plus exactes de la verité. De cette horreur de la fraude & du menſonge venoit auſſi celle qu'ils témoignoient avoir des perſonnes endettées, qui ſont tant de fois obligées d'uſer de détours captieux & de fauſſes promeſſes pour éluder ou pour retarder le payement de ce qu'elles doivent.

Quelque Barbares que les Scythes paruſſent du temps d'Alexandre à l'égard de pluſieurs autres peuples, ils avoient des principes d'équité qu'on eût dit que la ſimple nature, qui regnoit en l'âge d'or, avoit gravé tout recemment dans leurs cœurs. Ne « penſe pas, dirent leurs Députez à ce Prince, que les Scy- « thes pour faire alliance faſſent « aucun ſerment. Ils n'ont point «

„ d'autre ſerment *, que de gar-
„ der la foi ſans la jurer. C'eſt à
„ faire aux Grecs d'y apporter
„ ces précautions & ces ſolem-
„ nitez, de ſigner leurs Con-
„ trats, & d'appeller les Dieux
„ à témoin de leurs promeſſes ;
„ mais pour nous, la bonne foi
„ fait toute notre Religion. Qui
„ n'a pas honte de manquer de
„ parole aux hommes, ne fait
„ pas conſcience de tromper les
„ Dieux. N'admirez-vous pas, Monſieur, ces heroïques ſentimens ? Quels Ambaſſadeurs oſeroient aujourd'hui parler de la ſorte au nom des peuples qu'ils repréſentent, à qui l'on ne pût ſur l'heure donner des preuves de la temerité de leurs diſcours ?

Nul homme convaincu de menſonge ne pouvoit exercer la Magiſtrature parmi les Indiens, dit Philoſtrate ; & ces anciens

* *Quin.e-Curſe, traduct. de Vaugelas.*

peuples ne croyoient point que l'on fût capable de ſervir le Public, dès qu'on avoit une fois donné atteinte à la ſincerité du langage qui ſerre les nœuds qui le forment.

Quelle ne fut point la délicateſſe des premiers Romains ſur cette bonne foi qui doit regner parmi les hommes ? Au rapport de Denis d'Halicarnaſſe, leur ſimple parole leur tenoit lieu de ſerment, elle n'empruntoit de la force que d'elle-même, & n'avoit beſoin d'autre ſceau que du ſentiment interieur qui l'avoit produite. La Juſtice s'adminiſtroit parmi eux ſans contention. Les procès qu'ils avoient, toûjours plus difficiles à naître qu'à terminer, expiroient, pour parler ainſi, du jour de leur naiſſance. Le Juge du haut de ſon Tribunal choiſiſſoit indifferemment une des Parties ; il l'interrogeoit

& ne craignoit point de lui déférer la déciſion de l'affaire. Il lui étoit égal de conſulter la Loi ou le cœur d'un Romain ; ſouvent même il trouvoit dans ce cœur des ſentimens plus ſûrs & moins équivoques que la Loi-même. En un mot la réponſe de la Partie devenoit ſon Arreſt ; & ſi cette réponſe acqueroit plus d'autorité dans la bouche du Juge, elle ne pouvoit y recevoir plus de certitude & d'infaillibilité.

Tels étoient la plûpart des anciens peuples ; & il ne faut pas s'étonner ſi leur franchiſe & leur candeur qui, les lioit ſi intimement les uns aux autres, les rendoit invincibles à leurs plus forts ennemis. Ils ne furent heureux qu'autant de temps qu'ils furent ſinceres. Ils trahirent leur République, ils ſe trahirent eux-mêmes dès qu'ils trahirent la verité. Dès-lors les ſoupçons & la

défiance ébranlerent leur union ; il ne leur reſta plus pour la ſoutenir, que l'uſage des ſermens ; reſſource honteuſe, qui leur faiſant éviter la fraude par la ſeule crainte d'être impies, montroit évidemment qu'il ne tenoit pas à eux d'être infideles.

C'eſt ce qui donna lieu à Seneque de s'écrier: Plût au Ciel « qu'il ne fallût dans les Con- « trats aucune des ſûretez qu'on « y exige ! plût au Ciel que la « bonne foi en fût le ſeul garant ! « Mais ce qui ſeroit plûs honora- « ble ne ſeroit point utile, & l'on « aime mieux contraindre un « homme dans ſes promeſſes, que « de ſe remettre à lui ſeul du ſoin « de les accomplir. On appelle « des témoins de part & d'autre. « L'un veut une caution ; un au- « tre veut des gages. O témoi- « gnage honteux de la fraude & « de la malice des hommes ! On «

„ ſe fie moins à leurs paroles,
„ qu'à des ſceaux. Et à quel deſ-
„ ſein raſſemble-t-on ces perſon-
„ nes de merite ? Que veulent
„ dire ces cachets qu'elles appo-
„ ſent à nos obligations ? Neſt-
„ ce pas afin que celui qui con-
„ tracte ne puiſſe un jour deſa-
„ voüer ſes engagemens ? Mais
„ vous eſtimez ſans doute ces
„ perſonnes ; & puiſque vous les
„ employez à être comme les dé-
„ poſitaires de la verité, vous
„ n'avez garde de les croire ca-
„ pables de la corrompre. S'il s'a-
„ giſſoit neanmoins ſur le champ
„ de leur prêter quelque choſe,
„ vous uſeriez des mêmes céré-
„ monies avec elles ; vous auriez
„ encore recours à d'autres per-
„ ſonnes dont la preſence leur
„ pût ſervir de motif de fidelité.
„ Ah ! puiſque cela eſt ainſi,
„ ne vaudroit-il pas mieux, &
„ ne ſeroit-ce pas une moindre

„ honte pour l'humanité d'être
„ trompé par quelques mauvais
„ cœurs, que de ſe méfier ge-
„ neralement de tout le monde.

Seneque ne fut pas le ſeul qui déplora les dommages qu'apportoit à la ſocieté humaine le défaut de ſincerité. La plûpart des grands genies de ces temps-là, qui étoient peut-être encore plus Philoſophes & de meilleure foi que Seneque, furent touchez de voir la confiance diminuée. Ils eurent horreur des ſecours étrangers dont on eſſayoit de la ſoutenir, & autant par leurs exemples que par leurs diſcours, ils tâcherent de redonner du credit à la parole, à qui ſeule appartenoit naturellement de maintenir cette même confiance parmi les hommes.

Ainſi Pythagore défendoit à ſes Diſciples de jurer en quelque occaſion que ce pût être;

parce que, disoit-il, chacun devoit vivre dans une probité si averée, qu'on n'eût besoin de chercher ailleurs que sur sa langue les plus fidelles expressions des sentimens de son cœur.

Ainsi Xenocrate avoit acquis une si haute réputation d'homme franc & candide, que lorsqu'il rendoit témoignage devant les Juges, on le dispensoit, comme d'une céremonie inutile, de prêter le serment qu'on exigeoit de toute autre personne.

„ Comme il n'est rien de plus
„ vrai, disoit l'Orateur Romain,
„ que ce beau mot de Platon *,
„ que nous sommes nez pour no-
„ tre Patrie & pour nos amis,
„ aussi-bien que pour nous-mê-
„ mes, & que, selon la pensée
„ des Stoïciens, si les productions
„ de la terre sont pour les hom-
„ mes, les hommes eux-mêmes

* *Traduct. de Boyer.*

ſont les uns pour les autres, " nous devons tous entrer dans " les deſſeins de la nature & ſui- " vre ſa deſtination, mettant " chacun du nôtre dans le fond " de l'utilité commune par un " commerce réciproque d'offices " & de ſervices.... Or le fon- " dement de la juſtice, c'eſt la fi- " delité, qui conſiſte à être ſin- " cere dans ſes paroles. Si la foi, " dit-il ailleurs, n'eſt ſcrupuleu- " ſement gardée, nulle Répu- " blique ne ſçauroit ſubſiſter. "

Telle fut cependant la corruption des hommes. En vain quelques-uns d'entre eux voulurent ſoutenir les droits de la verité & raffermir la bonne foi chancelante; il ne reſta dans l'eſprit des peuples que l'ombre de l'ancienne horreur qu'ils avoient euë pour le menſonge. Ils ne ſe propoſerent d'autre motif de l'éviter qu'une crainte fauſſe & ridicule.

Ils crurent qu'un châtiment visible le ſuivoit toûjours de près, & qu'on ne pouvoit trahir ſa penſée ſans qu'il en parût une marque ſur quelque endroit du corps.

„ Vous êtes ſi aimable, diſoit „ Theocrite, que les louanges „ que je vous donne ne feront „ point naître des menſonges ſur „ le bout de mon nez. Et dans un autre endroit, pour empêcher une perſonne de mentir, „ il luy dit : Prenez garde de „ ne vous pas faire venir un bouton ſur le bout de la langue.

„ Croirai-je qu'il y a des Dieux? „ dit Ovide. Elle s'eſt parjurée, „ & elle ne laiſſe pas d'être auſſi „ belle qu'auparavant. Elle offenſe les Dieux, & je lui vois „ d'auſſi longs cheveux, que ſi „ elle n'avoit rien fait qui pût „ exciter leur colere.

Dans une Ode qu'Horace

adreſſe à une de ſes Maîtreſſes, il lui parle de cette ſorte : Si « une fois vous aviez porté la pei- « ne de vos faux ſermens, qu'une « ſeule de vos dents en fût gâtée, « ou un de vos ongles marqué, « je ne craindrois plus d'ajoûter « foi à vos paroles ; mais votre « perfidie même vous tourne à « bien ; elle ſemble donner un « nouvel éclat à votre beauté, & « vous rendre à plus juſte titre « l'objet de nos empreſſemens & « de nos vœux. «

Cette imagination groſſiere qui ne faiſoit impreſſion que ſur un petit nombre d'eſprits, & que les Poëtes qui l'ont fait valoir, ne laiſſoient pas ſans doute de mépriſer comme très-ridicule, ne pouvoit être que d'un foible uſage dans le monde, & d'un uſage même pernicieux, puiſque toûjours déſavoüée par l'experien e elle enhardiſſoit peu à peu le

menteur ; & il étoit bien difficile que celui-ci dégagé de la crainte du châtiment ne regardât enfin comme legitime ce que cette seule crainte lui avoit fait croire qui lui étoit défendu.

Il est sans doute avantageux, Monsieur, dans le siecle où nous vivons, que rien ne paroisse des mensonges qu'on y debite. De tous les vices que nous avons herité de nos prédeceſſeurs, la fraude & le déguisement sont peut-être ceux ausquels nous nous affectionnons davantage. Nous les avons reduits en methode, nous nous en sommes fait un Art ; & je ne doute point que les exemples que nous en laisserons à nos descendans ne soient pires que ceux que nous avons reçûs de nos ancêtres. Ainsi Horace, s'il étoit parmi nous, auroit encore raison de dire :

*Ætas parentum, pejor avis, tulit*
*Nos nequiores, mox daturos*
*Progeniem vitioſiorem.*

* Nous ſommes plus méchans « que nos peres, nos peres étoient « plus méchans que nos ayeux, « & nous laiſſerons une poſterité « plus méchante encore. «

Et en effet, Monſieur, y eut-il jamais dans le commerce moins de bonne foi qu'aujourd'hui ? le menſonge comme un mal contagieux ſe communique tous les jours de proche en proche, & n'épargne pas même les membres les plus ſains. On nomme neceſſité, la fraude & l'artifice, & il ſuffit quelquefois aux plus vertueux d'avoir été trompez, pour qu'ils ſe croyent en droit de tromper les autres. Les ſermens qu'une honteuſe neceſſité ſubſtituë à nos paroles ſont preſque deve-

* *Traduct. de Dacier.*

nus auſſi équivoques que nos paroles mêmes ; établis pour être les garants de notre foi, ils ſont ſouvent les complices de notre perfidie ; ils retenoient nos peres dans la juſtice & la verité, & peu s'en faut que nous ne les faſſions ſervir à cacher plus ſûrement nos tromperies.

Jamais pourtant on n'aima tant la verité que l'on fait aujourd'hui. Chacun la cherche avec ardeur dans le genre de ſcience auquel il s'applique. Toûs les Arts ſuent pour la trouver. Vit-on même jamais des peuples plus civiliſez que nous le ſommes ? On ſe prévient, on ſe careſſe, on s'applaudit mutuellement. Il ſemble que nous ayons été élevez ſous le même toit. Les liens de la ſocieté ſont preſque devenus auſſi forts que ceux du ſang. Les familles paroiſſent ſe confondre ; & à n'en juger que par les de-

hors, on diroit que tous enſemble nous n'en compoſons qu'une ſeule.

Nous ne laiſſons pas malgré tout cela de nous tromper tous les jours de gré à gré, & cette même verité qui dans le public ſemble nous lier ſi étroitement, & que nous cultivons avec tant de ſoin dans nos études particulieres, ne fut jamais ſi trahie qu'elle l'eſt parmi nous. Quelle eſt donc la ſource de cette étonnante diverſité de conduite ? La voici, ſi je ne me trompe. C'eſt qu'on ne fut jamais ſi vain, ni ſi glorieux qu'en ce ſiecle. Nous ne cherchons la verité & nous n'affectons de la politeſſe que par orgüeil ; mais comme l'une & l'autre reſſerrent notre eſprit, gênent nos ſentimens & nos paroles, ce même orgüeil nous fait recourir au menſonge, qui ouvrant une large carriere à nos penſées

& à nos diſcours, nous redonne auſſi-tôt la liberté que nous avions perduë. Nous voulons par un amour d'indépendance qu'il nous ſoit permis de tout penſer & de tout dire. La verité ne nous preſente qu'un petit nombre d'objets, le menſonge au contraire nous en offre autant que notre imagination en peut ſaiſir; l'une demande de nous une exacte préciſion, l'autre nous permet de donner l'eſſor à nos idées; l'une eſt heriſſée de préceptes, l'autre ne nous preſcrit d'autre regle, que celle de n'en point avoir.

Mais nous avons beau regarder la verité comme une Maîtreſſe trop auſtere, elle nous eſt encore plus naturelle que le menſonge qui nous flatte. Si nous la regardons du côté de l'eſprit, elle lui eſt ſi intimement unie, qu'elle ne fait qu'une même choſe

choſe avec lui. Qu'eſt-ce en effet que notre eſprit ? ſinon une faculté de nous-mêmes ornée de principes & de connoiſſances. Et que ſont autre choſe ces principes & ces connoiſſances, que des veritez dévelopées que nous appercevons, que nous reſſentons, que nous goûtons. Si nous la conſiderons du côté du cœur, elle ſeule l'éleve & l'anime, tandis que le menſonge l'abbat & le retrecit. Tout menteur en effet eſt un homme lâche que la crainte domine, & qui n'a pas la force de ſe mettre au-deſſus du plus vil interêt ; auſſi Montagne a dit très-joliment, que mentir c'étoit faire le brave envers Dieu, & le poltron envers les hommes.

Mais ce qui marque encore plus clairement que la verité nous eſt beaucoup plus propre que le déguiſement & la fraude, c'eſt la facilité que nous avons à par-

ler ſincerement, & la peine que nous reſſentons à maſquer nos penſées. A peine avons-nous apperçû quelques-unes de ces veritez que nous ſommes capables de connoître, qu'elles nous frappent, nous ſaiſiſſent, nous penetrent. Notre ame s'épanoüit, pour ainſi dire, & ſe dilate aux premiers rayons qu'elle en apperçoit; elle s'ouvre à toute leur lumiere. Dans cet heureux état ce n'eſt plus notre ame qui veut parler, c'eſt toûjours l'une ou l'autre de ces veritez qui cherche à paroître. Or quoi de plus aiſé que de ſuivre ſes impreſſions? Elle nous ſollicite, cette verité, elle nous prévient, elle ſe place d'elle-même ſur le bord de nos levres, & ſemble vouloir nous épargner juſqu'au choix des expreſſions. Mais s'il faut la déguiſer ou la trahir, quelle peine ne reſſentons-nous pas? Toutes nos

puiſſances ſe ſoulevent, l'émotion qui ſe fait en nous ſe remarque même ſur notre viſage. Ce n'eſt qu'avec effort que notre langue ſe dénouë, que notre voix s'affermit, & ſouvent ce même effort nous décele. Les termes nous manquent, nos idées qui n'ont point de principe aſſeuré ſe contrediſent & ſe confondent, & nous reconnoiſſons malgré nous, qu'il n'eſt rien de plus penible, que de rompre l'intelligence qu'il doit toûjours y avoir entre nos diſcours & nos penſées.

Ce rapport eſt tellement ſelon les Loix, & pour ainſi dire, dans le goût de la nature, que ceux mêmes qui ſont le plus ſujets à mentir ſont ordinairement ceux qui veulent le moins qu'on leur mente. Preſque tous les vices rapprochent ceux qui y ſont ſujets. Que deux cœurs où regnent les penchans aux mêmes

dé ordres ſe rencontrent, on les verra ſe précipiter ſans reflexion l'un dans l'autre. Il ſe fait ſur le champ entre eux une liaiſon que des années entieres d'un commerce reglé peuvent à peine former entre deux perſonnes ſages & raiſonnables. On ne ſçait encore ni la naiſſance, ni le nom même de celui qu'on cherit, & on s'ouvre à lui avec une entiere confiance. Rien ne plaît tant à un impudique ou à un ivrogne, que de ſe voir dans un autre, il vole par tout où ſon image ſe reproduit. Il n'en eſt pas de même du menteur. Il évite avec ſoin la compagnie de ſes ſemblables; on diroit qu'il eſt jaloux de leurs talens, & qu'il voudroit être tout ſeul de ſa profeſſion. Je conçois fort bien qu'il n'eſt point de vice qui ne deshonore la nature; mais j'oſe dire qu'il n'en eſt point qui lui ſoit plus oppoſé & qui la cho-

que davantage que le mençonge.

Il n'en eſt peut-être point auſſi de plus honteux. On convient preſque de tous les autres, on n'a garde d'avoüer celui-ci ; & j'en connois qui ſont parvenus à ſe le cacher à eux-mêmes, & qui un moment après qu'ils ont menti, s'imaginent avoir recité un des Articles de leur croyance. Ce qui montre plus clairement l'infamie attachée à ce vice, ce ſont les éloges qu'on donne en tous les lieux à la vertu qui lui eſt oppoſée dans le temps même qu'on la mépriſe le plus. Je n'en ſçache aucun où l'on n'exalte la bonne foi, & je n'en vois preſque point où elle ſoit religieuſement obſervée ; c'eſt une Idole qu'on encenſe d'une main & qu'on renverſe de l'autre, ou pour mieux dire, une victime que l'on ne pare que pour l'égorger.

Mais cela même nous eſt une

preuve de la fourberie de notre ſiecle. Ce ſeroit ſans doute une vraye folie d'entreprendre de le corriger, contentons nous de le plaindre. Il nous échappe à tous momens, & nous paſſons avec lui; nous n'irons pas long-temps de compagnie. Qu'il ſoit ce qu'il voudra, ſoyons ce que nous devons être. Ces cœurs doubles qui nous incommodent vont avec nous où le deſtin nous appelle & où le temps nous conduit; ainſi après une heure de leur importune & ennuyante converſation, loin de nous affliger, nous devrions nous réjoüir de ce que c'en eſt autant de paſſé. Mais, Monſieur, tout Philoſophe que vous êtes, vous voudriez bien peut être qu'il en fût de même de ce Diſcours. Je vous avouë que plus fatigué d'écrire que vous ne l'êtes encore d'avoir tant lû, j'en ai pour le moins une auſſi

grande envie que vous. Je finis donc, & ſuis très-parfaitement votre, &c.

***************

# LETTRE
## A Monſeigneur le Cardinal de....

*Du 6 Octobre* 1720.

MONSEIGNEUR,

Serois-je aſſez malheureux pour avoir encouru la diſgrace de votre Eminence ? aurois-je, ſans le ſçavoir, trouvé ſur mes pas quelque ennemi, jaloux de la part que je me flattois d'avoir en l'honneur de votre eſtime ?

J'oſai prendre la liberté, Monſeigneur, d'écrire à V. E. pour

lui témoigner la joye que j'avois de ſa promotion au Cardinalat. Ma Lettre a ſans doute eu le malheur d'être confonduë avec une infinité d'autres ; elle ne meritoit pas auſſi d'en être diſtinguée. Mais, Monſeigneur, le doute où elle me laiſſe eſt affreux, j'aurois pris la liberté de vous marquer plûtôt les peines qu'il me cauſe, ſi je n'avois craint de vous être importun. J'eſpere de cette Lettre qu'elle m'apprendra ce que je ſouhaite tant de ſçavoir, que je n'ay pas le malheur d'être entierement effacé de votre ſouvenir.

Au reſte, Monſeigneur, le goût que vous me connoiſſez pour l'Hiſtoire, m'a inſpiré de travailler à quelque ouvrage utile au public ; l'Hiſtoire de votre Egliſe & de tous les grands Hommes qui en ont occupé le Siege, ſeroit une matiere qui me plairoit beaucoup.

beaucoup. Il ne manqueroit à cela que des Memoires qu'on ne peut gueres trouver que dans les Archives de votre Egliſe, & dans quelques-unes même de votre Province. J'eſpere qu'un jour je pourrai remplir ce deſſein. Trop heureux de trouver une occaſion à pouvoir marquer à V. E. l'eſtime & la veneration que j'ai pour elle & la reconnoiſſance dont je ſuis penetré pour toutes ſes bontez. Ce ſont là mes ſentimens, Monſeigneur, & des ſentimens déſintereſſez. Cela entre aſſez dans mon caractere. Uniquement occupé de mes études, je ne penſe nullement à une fortune plus gratieuſe. Tant de vivacité d'un côté & ſi peu de l'autre font un contraſte aſſez ſingulier, je l'avouë ; mais tel

cſt le temperamment des gens de Lettres. Je ne demande que l'honneur de votre eſtime & de votre protection, n'ayant de plus grande paſſion que de vous témoigner le profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

De Votre Eminence, &c.

SSSSS.SSSSS:SSSSSSSSSS

# REPONSE

*Du 20 Octobre 1720.*

JE n'ai pas manqué de répondre, Monſieur, à toutes les Lettres de compliment que j'ai reçûës ſur ma nomination au Cardinalat. Il faut que la vôtre ne ſoit pas venuë juſqu'à moi. La part que vous avez bien voulu prendre à cette nouvelle dignité, & les ſentimens obligeans que vous me témoignez dans la Lettre que je viens de recevoir me touchent beaucoup. Je ſuis ravi d'apprendre que vous vous occupez toûjours très-utilement, & que vous vous faites ſur tout encore plus honneur par votre attachement à la ſaine doctrine. Je vous remercie de l'idée que vous avez de travailler à l'Hiſtoire de l'Egliſe de .... Je ſuis

ſur que la façon que vous y donneriez en releveroit infiniment la matiere ; mais un Chanoine de ma Cathedrale y travaille actuellement, & il a entre les mains tous les Memoires qui peuvent donner des éclairciſſemens ſur un auſſi ample ſujet ; ce qui fait qu'on aura peine à vous en communiquer. Soyez toûjours bien perſuadé, Monſieur, de tous les ſentimens d'eſtime que vous me connoiſſez pour vous.

Le Cardinal de . . . .

# LETTRE
## A Monſieur de....

*Du 7 Octobre 1720.*

SCavez-vous bien, Monſieur, que vous allez me rendre le Satyrique le plus malin qui ait paru dans le monde. Il me faut donc abſolument épouſer toutes vos querelles, & avoir toûjours le glaive à la main, ou pour attaquer vos ennemis, ou pour vous défendre. Il eſt vrai que nos interêts ſont liez de telle ſorte, que tous ceux qui vous en veulent, m'en veulent auſſi; mais ne pourrions-nous point trouver un autre moyen de repouſſer la malice de ceux qui ne reconnoiſſent pas votre merite, ou de corriger ceux qui ont le malheur de vous

déplaire ? A vous parler naturellement, j'aime assez à m'égayer dans mes écrits, & à y répandre le sel d'une raillerie agreable ; mais je n'aime point à y verser à pleines mains le fiel & l'amertume.

Le Personnage que vous me priez aujourd'hui de vous dépeindre de toutes ses couleurs merite sans contredit votre indignation & celle de tous les honnêtes gens ; mais une Satyre telle que vous me la demandez, quel effet pensez-vous qu'elle produise en lui ? Croyez-moi, Monsieur, il ira toûjours son train, & avec d'autant plus d'opiniâtreté, qu'il ne voudra point faire voir dans le monde qu'il doit son changement à l'ignominie dont on l'aura couvert. Tous les hommes sont ainsi faits, & je ne sçache point de route moins certaine pour ramener une personne égarée que de lui faire sentir trop

vivement le ridicule de celle qu'il tient. Après tout, voici comme je raiſonne là-deſſus. A quoi ſervent tous ces ouvrages dont on n'oſe s'avoüer les Auteurs ? S'ils ſont fortune parmi les connoiſſeurs, quelle douleur à celui qui les a travaillez de ne pouvoir prononcer tout naturellement dans les Compagnies ces deux mots qui viennent cent fois le jour s'offrir ſur ſes levres : *c'eſt moi.* Si au contraire ces ouvrages de tenebres ſont mauvais, quel tort fait-on à celui qu'on attaque ? n'eſt-ce pas en quelque ſorte faire ſon panegyrique, que de relever groſſierement ſes défauts ? .... Mais, Monſieur, je vous vois d'ici froncer le ſourcil. Ce commencement de Lettre vous étonne. Eh bien ; treve de morale ; je n'aime gueres plus que vous M. de .... Je vais toûjours le crayonner ſous le

nom de *Damon* ; mais je ne vous promets pas d'achever de le peindre. La honte de m'appliquer à un pareil ouvrage, me fera peut-être tout d'un coup tomber le pinceau des mains.

*Dois-je encor plus long-temps assis*
*au pied d'un hêtre*
*Faire oüir les accords de ma Muſe*
*champêtre ?*
*Que le Berger Titire à l'ombre des*
*ormeaux*
*En faveur de ſon Prince enfle ſes*
*chalumeaux,*
*Par lui des maux publics ſa Muſe*
*délivrée*
*N'éprouve point le ſort du triſte*
*Melibée.*
*Mais de quoi m'a ſervi d'aller au*
*fond des bois*
*Fatiguer les échos des accens de ma*
*voix ?*

*Un éloge flateur, une vaine Epithete,*
*Ont été tout le fruit des ſons de ma Muſette.*
*Les Grands, bien que charmez des beautez de mon Art,*
*N'ont point daigné ſur moi jetter*
*Un ſeul regard,*
*Et j'ai vû le moment, où ma Muſe affamée*
*N'avoit pour ſubſiſter qu'un peu de renommée.*
*Celebre qui voudra les Heros de ce temps;*
*Nul d'eux n'aura jamais un grain de mon encens.*
*Il faut que deſormais je heriſſe mon ſtile*
*Des traits ingenieux d'une Satyre utile,*

*Et ſuivant à la piſte Horace & Juvenal,*
*Je déclare la guerre à tout ſot animal.*
*Ne me promettant plus qu'aucune récompenſe*
*Faſſe un jour à ma Muſe ignorer l'indigence,*
*Je m'en vais immoler tout objet odieux*
*A la juſte fureur d'un Vers audacieux.*
*C'en eſt fait; & ma main qui déja me demange*
*Sent au bout de ſes doigts expirer la louange.*
*Commençons; je ne puis en ce nouveau métier*
*Que perdre mon loiſir, mon encre & mon papier.*

*Mais ſur qui tomberont les noirs*
*flots d'amertume*
*Qui ſont prêts à couler de ma mor-*
*dante plume ?*
*Damon, qui ſans talens s'ingere*
*dans l'emploi*
*De diſpenſer du Ciel la ſouveraine*
*Loi ;*
*Cet homme impetueux, qu'une ar-*
*deur témeraire*
*Erige dans l'Egliſe en Directeur*
*ſevere,*
*Qui s'ignorant lui-même, intri-*
*guant, emporté,*
*D'un zele ſpecieux couvrant ſa*
*vanité,*
*S'inſinuë en tous lieux, veut faire*
*l'homme utile ;*
*Damon, qui ſe croit né pour réfor-*
*mer la Ville,*

*Et regler au beſoin tout ce vaſte*
*Univers*
*Se va voir de ce pas gourmandé*
*dans mes Vers.*
*Aſſez & trop long-temps mon timi-*
*de ſilence*
*De ſa folle conduite a nourri l'im-*
*prudence ;*
*Il eſt bon qu'une fois, à l'aide d'un*
*bon mot*
*Ie découvre au public que Damon*
*n'eſt qu'un ſot.*

Cette toile d'attente, Monſieur, vous plaît elle? N'admirez-vous point comme j'ai d'abord pris plaiſir à me déguiſer ſous la figure d'un Ménêtrier du Parnaſſe qui va de lieu en lieu vendre ſes Chanſons au plus offrant & dont ceux mêmes qu'il louë, ſe contentant de lui dire, ſelon

Scarron, Dieu vous aſſiſte; Apollon vous ſoulage; laiſſent preſque toûjours ſans regret crier le ventre à jeun. Ma fortune eſt veritablement mediocre. Mais je puis peut-être dire, quoiqu'infiniment avec moins de raiſon que Horace : *ni l'yvoire, ni les lambris dorez ne brillent point dans ma maiſon ; mais j'ai de la fidelité & quelque peu d'eſprit ; quoique pauvre je ſuis recherché des Grands, & je n'importune point les Dieux pour en avoir davantage.*

Mais revenons, Monſieur. Penſez-vous que je doive continuer à charbonner notre Perſonnage ? Tenez, voici encore un trait qui eſt celui qui vous tient le plus au cœur ; vous l'ajuſterez comme vous pourrez à ce qui précede. Après cela, quittez-moi du reſte. Je ne ſçaurois davantage forcer mon penchant, &

des études plus ſerieuſes m'appellent ailleurs.

*Je brûle quand je vois ce Paſteur mercenaire*
*Saiſir à toutes mains les biens du Sanctuaire.*
*S'il va cent fois le jour au pied des ſaints Autels*
*Se charger des pechez des coupables mortels,*
*Il ſçaura dans ſon temps par des tributs ſerviles*
*Faire payer ſes pas & ſe les rendre utiles.*
*Avez-vous de l'argent? vous êtes à ſes yeux*
*Digne ſans contredit du premier rang des Cieux.*
*Auſſi n'aime-t-il bien que les riches devotes,*

*Et ſe montre facile à pardonner*
*leurs fautes :*
*Pourvû que dans leur bourſe, ainſi*
*que dans ſes gands,*
*Elles ſouffrent qu'il ait la main à*
*tous momens.*
*Il ſe plaît à paſſer leurs écus en*
*revûë,*
*Dans ſes empruns il a quelque*
*ſainte œuvre en vûë ;*
*Mais des pieces qu'il aime une fois*
*bien nanti,*
*De ne point rendre il prend le com-*
*mode parti.*
*Dieux ! quelle pieté, quelle vertu*
*ſincere*
*Découvrai-je en ce jour dans ce*
*Docteur ſevere ?*
*Tel eſt l'homme pourtant qu'on voit*
*impetueux,*

*Aller chez les plus Grands prendre un air faſtueux,*
*Et par des traits nouveaux de morale empirique*
*Sans honte mendier le nom d'Apoſtolique.*

En voilà plus, Monſieur, que je ne voulois vous en donner à cette ſeconde repriſe. *Turpe eſt difficiles habere nugas.*

La honte m'engourdit la main. A peine pourrai-je finir cette Lettre par les complimens ordinaires, & vour dire que j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

# LETTRE

## A Monſieur l'Abbé de L.....

*Du 18 Octobre 1720.*

QUoi, Monſieur ; toûjours des ennemis ſur les bras ! ne pourrez-vous jamais vous défaire de cette vilaine engeance ? Il faut avoüer que votre merite vous a étrangement expoſé à la contradiction des langues ; mais je n'en ſuis point ſurpris. Le moyen qu'un Prédicateur qui s'eſt fait tel malgré Dieu & les Saints, vous voye ſans dépit produire dans quinze jours un Sermon dont on parlera ſix mois, tandis qu'il ſe ronge les ongles durant ſix mois à travailler un Sermon dont on ne parle pas

deux heures, ou dont on ne parle que pour s'en mocquer. Il faut assurément avoir un grand fonds de modestie pour vous faire grace de vos talens. Mais comme on ne sçauroit vous attaquer du côté de l'esprit, on se rabat sur votre cœur. On voudroit nous persuader que ces deux facultez de vous-même qui doivent toûjours agir de concert se connoissent à peine, & que c'est uniquement la faute de celle-ci qui s'est fait une habitude de penser tout differemment de l'autre.

Vous n'êtes pas le seul, Monsieur, qu'on ait chicané de la sorte. Il n'est rien de si aisé quand on veut diffamer un honnête homme, que de lui supposer un pareil divorce, en disant que ses mœurs jurent avec ses paroles; & si l'on replique qu'il ne paroît rien en lui de cette honteuse mesintelligence: vraiment, ajoû-

te-t-on, vous le connoiſſez bien; eſt ce qu'un homme d'eſprit ne ſçait pas quand il veut dérober ſa marche & ſe donner pour tout autre qu'il n'eſt en effet ?

Ces Diſcours ſont d'autant plus d'impreſſion ſur la pluſpart de ceux qui les entendent, qu'on eſt preſque convaincu dans le monde, que la probité ne peut compâtir avec la gentilleſſe & la vivacité de l'eſprit. On s'imagine qu'un beau genie toûjours enflé de ſes idées, dédaigne les routes ordinaires, s'éleve au-deſſus des Loix, affecte l'indépendance; que voulant tout approfondir, il cherche auſſi à connoître le vice, & que l'aimant, comme c'eſt l'ordinaire, avant même qu'il le connoiſſe, il n'eſt different des autres hommes qu'en ce qu'il le façonne, il le déguiſe, il lui ôte ſa laideur naturelle, & l'habille preſque des couleurs de la vertu.

On ſe méfie de lui, on interprete ſiniſtrement toutes ſes penſées, on lui ſoupçonne des vûës raffinées, des deſſeins couverts, une ſourde malignité, un dérangement de conduite dont il eſt preſque toûjours incapable.

Je ne dis rien qu'une experience journaliere ne nous apprenne. J'ai toûjours vû que du côté de la réputation des mœurs, on gagnoit beaucoup plus à paſſer pour un eſprit peſant & groſſier, que pour un genie qui a quelque legereté & quelque délicateſſe. Et en effet, qu'un ſot s'échappe dans une Compagnie, & ſe mêle d'y aſſaiſonner l'inſipidité de ſes diſcours par des équivoques un peu hardies. Il ne ſe commet point. Ses termes fuſſent-ils plus dévergondez, on les lui paſſe. C'eſt une rencontre heureuſe, l'effort paſſager d'une imagination que le hazard éveil-

le. On ne lui fait pas ſeulement l'honneur de croire qu'il ſente ce qu'il a dit. Il le ſent neanmoins ; c'eſt une noire vapeur exhalée d'un cœur plein de corruption ; c'eſt un homme qu'on peut dire ſemblable à ces brutaux dont parle Horace, qui cherchoient indifferemment à aſſouvir leurs paſſions comme des bêtes :

*Venerem incertam rapientes, more ferarum.*

n'importe ; on ne penſe de lui autre choſe, ſinon que c'eſt un ſot qui a pû parvenir à égayer la Compagnie.

En eſt-il de même d'un homme qu'on croira avoir du genie ? Supppoſons ce qui arrive quelquefois qu'ennuyé de parler à des hommes de bon ſens, il veüille parler ſimplement à des hommes & qu'après avoir ravi leur eſprit,

il eſſaye de chatoüiller leur imagination. Il s'y prend ſans doute avec adreſſe, il épure ſes expreſſions & les rend ſi déliées, ſi ſubtiles, qu'elles s'évaporent, pour ainſi dire, & qu'on a de la peine à les ſaiſir ; la pudeur la plus auſtere n'en ſçauroit être allarmée. Il eſt vrai ; mais cet homme y entend malice ; il parle de ce qu'il aime, il s'eſt dépeint dans ſon Diſcours. On ſourit malicieuſement de ce qu'il vient de dire ; on s'imagine y avoir démêlé ſon caractere, chacun croit lire dans les plus ſombres replis de ſon cœur. Ses amis même, ceux qui le connoiſſent à fond ne ſçavent qu'en penſer, & doutent s'il n'a point changé depuis un quart d'heure. Ce ſera pourtant un homme ſolide, accoûtumé à ne ſe gouverner que par les regles éternelles du bon ſens & de la raiſon : un homme qui ne s'attachant qu'à con-

noître le vrai & l'honnête, en fera continuellement ſon étude, & pourra dire ſans ſe flatter :

*Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc ſum.*

On ne veut écouter aucun témoignage en ſa faveur. Son eſprit dépoſe contre lui, & ſur un infidelle rapport des gentilleſſes qu'il a hazardées, on ſe hâte déja de l'aller noircir dans toutes les Compagnies.

Telle eſt donc la fauſſe idée qu'on ſe forme de l'homme d'eſprit ; & c'eſt ſur cette idée que l'envieux qui cherche à le décrediter, fonde plus particuliérement le ſuccez de ſa malice. De là vient auſſi que de toutes les eſpeces de jaloux, ceux-ci ſont preſque toûjours le plus à craindre.

Qu'on porte envie à un homme élevé en dignitez ; on le hait pour l'ordinaire à credit. Il eſt même

dangereux qu'il n'écraſe tous ſes ennemis du poids de ſa puiſſance. Qu'on en veüille aux richeſſes, aux plaiſirs, à la beauté & à tous les autres biens qui peuvent exciter la cupidité des hommes. Quel mal fait-on à ceux qui les poſſedent ? leur ravit-on pour cela ces avantages ? On y gagne rarement autre choſe qu'une plus vive inquietude, plus de deſſechement & de maigreur :

*Invidus alterius macreſcit rebus opimis.*

mais l'homme d'eſprit, on l'attaque plus ſûrement, quand on vient à décrier ſa conduite. Dès-lors ce diſcernement délicat, cette heureuſe penetration, ce goût exquis qu'on eſtimoit en lui, perſonne n'en fait plus de cas. Ces biens inapreciables changent, pour ainſi dire, de nature dans l'imagination de la pluſpart

des

des hommes. Ils les regardent comme autant de maux, parce qu'il eſt conſtamment vrai, qu'il n'eſt rien de plus nuiſible à la ſocieté qu'un beau genie enté ſur un mauvais fonds. Que lui reſte-t-il donc ? un talent decredité & deſormais inutile. Il n'oſe plus s'abandonner à ces brillantes ſaillies qu'on aimoit en lui. Son genie même s'appeſantit, ſon feu s'éteint ; tout ce qu'il avoit de plus gracieux perit avec la gloire qu'on lui refuſe.

Voilà le ſort ordinaire d'un homme d'eſprit en proye à la jalouſie. Voilà quelle eſt cette haine Theologique dont parloit M. Menage : *odium Theologicum* ; & cette haine eſt toûjours implacable, non ſeulement à cauſe que plus une averſion eſt injuſte, plus elle eſt opiniâtre, ſelon la remarque de Tacite : *odii cauſæ acriores, quia iniquæ* ; mais

encore parce que c'eſt le propre de celle-ci de ne finir qu'a la mort de ceux qu'elle attaque. Ainſi le fameux Hercule qui défit l'Hydre de Lerne, & vainquit tous les monſtres qu'il trouva ſur ſa route, Hercule lui-même éprouva que l'envie ne peut être dompté que par la mort :

*Diram qui contudit Hydram*
*Notaque fatali portenta labore ſubegit,*
*Comperit invidiam ſupremo fine domari.*

Le meilleur remede, Monſieur, que je ſçache à cela ; mais qui eſt violent & même rarement infaillible, c'eſt de ſe moderer ſur la demangeaiſon de ſe faire un nom dans le monde, de retenir & de gourmander, pour ainſi dire, à toute heure ſes talens ; en un mot d'être avare de ſon

merite, & de n'en dépenſer que dans l'extrême beſoin. Voilà à quoi vous devez vous reſoudre, ſi vous n'avez déjà commencé à le faire. Peut-être adoucirez-vous par là l'humeur chagrine de ceux qui vous en veulent. Je le ſouhaite en verité, perſonne ne prenant plus de part à vos interêts, & n'étant plus parfaitement, Monſieur, votre, &c.

# EPITRE

## *A Monſieur de M....*

JA dès long-temps de votre aimable lyre
Connois les ſons par trop melodieux ;
Ja quand rimez point n'ignore, beau Sire,
Qu'on n'ouit onc Vers plus harmonieux.
Tant bien le ſçai, que voudrois pour ma gloire
Avoir perdu de ce toute memoire ;
Car avec elle en moi chetif harpeur
Ne peut durer poëtique vapeur.
Bien à preſent me ſens l'ame ſi lourde,
L'humeur ſi froide & la dextre ſi gourde,
Que c'eſt pitié. Mauvais Poëtiqueur
Pieça ne fut ſi ſot, ne ſi balourde.

Or ça pourtant malgré notre langueur
Sonnons un air. Si ma main ne s'y prête,
Le cœur le veut : faut bien ceder au cœur.
Et que me chaut d'être si bon Poëte ?
Je veux fermer ma veine à double tour,
Et ne laisser parler que mon amour ;
Mais en ce point ne serai si mazette ;
J'y suis Docteur, & sans grace, ne tour
Je dirai mieux, qu'un Docteur à cornette.

Répondez donc, Ami cher ; croyez-vous,
Qu'on puisse ci n'être pas en courroux
Du trop long-temps qu'êtes à la Campagne ?
Elle est pour vous vrai païs de Cocagne.
Cocagne ? oüi bien. C'est de quoi je me plain.

La joye illec par tout vous accompagne ;
Gaillards diſcours, bonne chere, grand train ;
Peut être auſſi gente Bergeronnette,
Qu'aller par fois careſſant en cachette.
Brief, rien ne faut en ce païs charmant,
Et c'eſt cela qui groſſit mon tourment.
S'avez pour moi quelque benevolence,
C'eſt fort bien fait ; en ſuis très-digne auſſi ;
Mais que puiſſiez avoir de moi ſouci
Dans un païs où vous faites bombance:
Certes, Ami, je ne ſçai qu'en penſer,
Et ferai bien, je croi, de ne chauſſer
En mon eſprit ſi joyeuſe croyance.

Par ainſi donc je crains que votre abſence
Longue ne ſoit. Mais Vertumne à preſent
Va ſe vêtir de ſon gros balandran.
Ja la Maîtreſſe au Dameret Cephale

S'en vient à nous le visage plus pâle,
Qu'elle n'avoit ; même on dit que par fois,
Chemin faisant, elle souffle en ses doigts.
Oyez-vous point comme froides soirées
Vont nous disant : Enfans, faites amas
De bon charbon & de grosses bourrées ?
Sçavez-vous point que les filles d'Atlas
Qui nuit & jour pleurent leur frere Hyas
Ne tarderont d'inonder de leurs larmes
Ces mêmes champs, dont aimez tant les charmes ?
Ja des Sylvains la troupe qui s'enfuit
N'y jette plus subresauts, ne gambades.
Ja délaissez des frilleuses Dryades,
Faunes honteux s'en vont à petit bruit

Au fond des bois ſe chercher un reduit.
Ja des Bergers n'oyez les chalemelles,
Ne celles-là des Bergeres pucelles,
Naïves, las! non moins que leurs agneaux.
Ja ne voyez gentilles Brebiettes,
Comme faiſoient, bondir ſur les herbettes;
Nymphes conduire au beau chant des oiſeaux
Le cours bruyant de leurs petits ruiſſeaux.
Ores auſſi l'ennuyeux Sagittaire
Va ramener en nos triſtes climats
De ſes amis la ſequelle ordinaire:
Vents orageux heriſſez de frimats.
Que ferez-vous alors dans vos retraites?
Plus ne ſçauriez y prendre vos goguettes.

Ça donc, Ami, venez; ne tardez pas;

Et par pitié tournez ici vos pas.
Quant eſt de moi, votre humble proſelythe,
Ja ne ſçai plus de qui prendre leçon;
Ne laiſſez pas votre cher nourriſſon
Comme à preſent rimer ſur ſa conduite.
Auſſi voyez de ſes Vers la façon;
Tant ſont mauvais, que ne ſçaurois mieux faire,
Que de ſortir au plûtôt de l'ouvroir.
Partant, Ami, je commence à me taire,
Et plus n'en dis. Adieu. Juſqu'au revoir.

# LETTRE

## A Madame la Marquiſe de....

*Du 28 Octobre 1720.*

IL eſt donc vrai, Madame, que vous allez bien-tôt avoir chez vous une dixiéme Muſe, & que Mademoiſelle de..... voulant tirer parti des riches talens de ſon eſprit, s'applique déja à l'orner de toutes les graces & les gentilleſſes que l'Art peut ajoûter à la nature. J'aurois crû qu'une Demoiſelle à douze ans étoit plus ſenſible, même ſans le vouloir, à certaines impreſſions du cœur, qu'à des ſentimens ſi épurez de la raiſon; mais je ſuis ravi que le cœur ne lui ait encore rien dit, ou qu'elle

n'en ait point compris le langage, & je vous conſeille de lui laiſſer ſuivre un goût, qui du moins durant quelque temps la garantira des irruptions du temperament & de la maladie populaire.

Une fille, n'en déplaiſe à votre ſexe, eſt un fruit bien délicat, & qui ne tenant à l'arbre qui l'a produit que par des filets extrêmement déliez, lui échappe ſouvent & tombe, ſi j'oſe ainſi parler, au premier ſentiment de maturité. Si la vertu peut être appellée une beauté de l'ame, comme la beauté une vertu du corps, on peut dire que dans les jeunes perſonnes, il en eſt de l'une comme de l'autre, & que l'harmonie des traits interieurs ſe dérange même plus aiſément que celle de ceux qui brillent au dehors.

* *A douze ans, aujourd'hui point*
*d'Agnés à cet âge ;*
*Fillette nuit & jour s'applique uni-*
*quement*
*A trouver les moyens d'endormir*
*finement*
*Les argus de ſon pucelage.*

Ainſi, Madame, laiſſez Mademoiſelle de..... ſe livrer tant qu'elle voudra au penchant qu'elle paroît avoir aux Sciences & aux Belles Lettres. Plus elle s'y appliquera, moins elle aura lieu de ſe craindre elle-même. Les débauches & les intemperances d'étude ſont les ſeules permiſes à tout âge, mais elles ſont infiniment utiles aux jeunes gens.

Prenez garde ſeulement que Mademoiſelle de..... n'abandonne le ſolide pour s'attacher

* *Le Roſſignol.*

uniquement au frivole. Point de Romans ſur tout. Rien ne polit davantage ; mais rien auſſi ne corrompt plus ſûrement. Le Serpent s'y trouve caché ſous les fleurs, & plus le ſtile plaît & attache, plus on y boit le poiſon à longs traits. Il n'eſt pas juſqu'aux cœurs uſez d'amour, juſqu'aux cœurs mêmes, pour ainſi dire, deſſechez & fletris par la vieilleſſe, dont ces lectures profanes ne raniment le feu déja éteint : témoin cette vieille de Rome, qui liſant les nouvelles de Bocace avoit coûtume de dire : *Plût à Dieu que ceci fût reciter ſes heures.*

D'ailleurs, Madame, il faut convenir, que dès qu'une fois on a pris goût à ces ſortes de lectures, on les continuë, aux dépens même de ſa ſanté, de l'un à l'autre ſoleil ; on confond les jours avec les nuits, & que ne les quit-

tant que lorſque le travail des yeux ne peut plus ſuffire à l'avidité inſatiable de l'eſprit, on n'a bien-tôt plus de temps, on n'a même plus de penchant à s'appliquer à des matieres plus ſerieuſes & plus utiles. Après tout, pour revenir à notre ſujet, s'il eſt vrai ce que dit l'Abbé de Ceriſy.

*Chacun doit deux tributs, ſa franchiſe & ſa vie;*
*Mais le temps de payer eſt dans la main du ſort*
*Et l'Amour a ſon heure auſſi-bien que la mort.*

Sil eſt vrai que tôt ou tard le ſang & les paſſions entraînent, je ſoutiens qu'ils font moins faire de chemin à un eſprit cultivé par les Belles Lettres, qu'à un eſprit brute & negligé. Celui-là a

des reſſources que l'autre n'a pas. L'Amour dérobe, il eſt vrai, du temps à l'étude, mais le plaiſir qu'on trouve à l'étude coupe plus d'une fois les aîles à l'Amour.

Vous craignez, Madame, l'exemple de la fameuſe Sapho. Elle fut, il eſt vrai, la femme de ſon ſiecle la plus tendre. Etant reſtée veuve encore fort jeune, elle craignit de ſe remettre ſous les liens du mariage; un amour de devoir lui parut trop inſipide; Elle lui préfera un libertinage obſcur, où la paſſion ſe ſoutient par la liberté, & ſe rallume au beſoin par l'inconſtance. Mais elle n'étoit point faite pour des amuſemens vagues & legers; peut-être même conçut-elle de la honte d'être ſouvent reduite à mendier des cœurs, & à ne les devoir qu'à ſes agaceries badines. Elle fit choix d'un jeune homme nommé Phaon. Son at-

tachement devint tous les jours plus ſerieux. Cependant, comme elle avoit, pour ainſi dire, ramaſſé pour lui toute la tendreſſe qu'elle avoit juſqu'alors partagé à une infinité d'autres, elle l'aima ſi éperdûment & d'une façon ſi violente, qu'au lieu d'être ſimplement ſon Amante, elle devint ſon Tyran. Ce jeune homme s'étant retiré en Sicile pour n'en être plus perſecuté, elle l'y ſuivit. Ce fut alors qu'au défaut de ſes charmes qui n'avoient plus de pouvoir ſur un cœur inſenſible, elle employa dans des Elegies les tours les plus nouveaux, les imaginations les plus vives, les plus belles & les plus touchantes expreſſions, toute la délicateſſe enfin & tout l'agrément que nous admirons encore aujourd'hui dans ſes Poëſies. Son eſprit ſervit parfaitement ſon cœur; mais ni l'un, ni l'autre

l'autre ne purent rappeller l'Amant égaré. Fatiguée de le pourſuivre en vain, elle prit la funeſte reſolution de finir ſes peines par la mort; elle ſe précipita dans la mer.

Voilà ſans doute, Madame, une conduite des plus pitoyables dans une femme d'eſprit. Mais à qui faut-il s'en prendre? eſt-ce aux Belles Lettres qu'elle cultivoit, ou à une ardeur de temperament, dont elle ne fut point la Maîtreſſe? Pour moi, je mets en fait, que plus éclairée qu'une autre, elle eut horreur d'elle-même, & qu'elle s'arrêta plus d'une fois ſur les bords du precipice où ſa paſſion l'entraînoit; & n'eſt-ce pas toûjours un avantage conſiderable d'avoir puiſé dans l'étude des lumieres qui rappellent au devoir, & qui ne ceſſent de nous reprocher nos foibleſſes? Ainſi, Madame, la Sapho, dont

je viens de parler, ne doit point rebuter les perſonnes de votre ſexe de donner à leur eſprit toutes les diverſes façons de culture dont elles le ſentent capable.

Mais à cet exemple n'en aurois-je point d'autres à oppoſer ? Permettez-moi, de vous en citer ici quelques-uns ; je veux une bonne fois vous guerir de tout ſcrupule, & que vous ſoyez même deſormais la premiere à ſoutenir le penchant de Mademoiſelle de..... & à battre des mains ſur la route de ſon triomphe.

N'avez-vous jamais oüi parler de Catherine des Roches & de ſa mere ? elles furent autant recommandables par leur vertu que par leur ſçavoir. Il ne paſſoit pas un homme de merite à trente lieuës de Poitiers d'où elles étoient, qui voulut ſe priver du plaiſir de les connoître & de les entretenir. La mere eut tant

d'amitié pour ſa fille, qu'elle refuſa toûjours conſtamment de ſe remarier, & la fille negligea mille partis avantageux par la ſeule crainte d'être ſéparée de ſa mere. Jamais la tendreſſe n'étendit ſi fort ſes droits dans une famille. On les eût dit unies d'un mariage d'eſprit, ou que la nature, ſi j'oſe ainſi parler, s'étoit fait un jeu d'animer deux corps de la même ame. Comme elles avoient vècu enſemble, elles moururent auſſi en même-temps. Paſquier fit un jour des Vers ſur une puce qu'il avoit vûë ſur la gorge de la fille; & cette puce devenuë bien-tôt fameuſe fut celebrée par les plus grands hommes de ce temps-là en Grec, en Latin, en François, & en Italien. Catherine des Roches leur répondit à tous d'une maniere modeſte, mais très-ingenieuſe & très-galante.

Cette union de la mere & de la fille ne vous touche-t-elle pas, Madame, & ne vous en fait-elle pas desirer une semblable? Laissez-donc faire Mademoiselle de ..... l'étude achevera de perfectionner en elle les sentimens de tendresse que la nature lui a inspirez, & dont elle a déja commencé depuis long-temps à vous donner, même par raison & avec discernement, des marques si sensibles, & si peu équivoques.

J'aurois tort d'oublier ici Mademoiselle de Scuderi. Quand elle a traité les matieres galantes, elle l'a fait avec tant d'emportement qu'on eût dit qu'elle avoit fait toutes ses preuves en amour. Cependant la passion n'a jamais enflammé en elle que la seule imagination; & quoique de ce lieu où elle regnoit en Maîtresse, il n'y ait pas grand chemin jusqu'au cœur, elle n'a osé

deſcendre plus bas. Les bornes ètoient plantées ; une auſtere vertu les avoit poſées & ſe tenoit toûjours auprès pour les défendre.

Nous pouvons dire la même choſe de Madame la Comteſſe de la Suze, & de Madame Deshoulieres, qui quoique ornées de toutes les graces du corps qui commencent ordinairement par ſéduire les belles perſonnes avant de leur gagner la prévention des hommes, ſe ſont pourtant défenduës de tous les engagemens que tant d'autres prennent ſi facilement ſur la foi du cœur ſans conſulter la raiſon. Cependant quel ſtile d'amour plus fleuri & plus leger ; quel feu, quelle paſſion, quel deſordre même dans leurs écrits ! Mais il en étoit de la tendreſſe qu'elles y ont répanduë, comme de la beauté de la plûpart des femmes, qui conſiſte

plus dans les mines & dans les façons, que dans les traits. Leur cœur, leur esprit, tout étoit fait en elles pour l'apparence de l'amour, & rien n'y étoit fait pour l'usage.

Ne croyez pas, Madame, que je n'eusse encore une infinité d'autres exemples à produire ici sur la Scene, pour vous montrer que l'érudition par elle-même ne sçauroit avoir de mauvais effets dans l'ame du sexe; & qu'au contraire elle le fortifie contre la dangereuse passion à laquelle nous autres hommes, Legislateurs intéressez, avons attaché son honneur ou son infamie. Mais c'en est assez sans doute pour vous porter à ne vous point opposer au noble penchant qui se declare en Mademoiselle de..... J'espere qu'au retour de ma Campagne nous allons elle & moi disputer sur les matieres les plus relevées.

Elle aura, je croi, le temps de prendre ſes avantages, car je ne ſuis point encore ſi prêt à quitter ce païs. Au reſte, Madame, vous auriez bien dû me faire un compliment ſur ce long ſéjour ; mais vous aviez trop de belles choſes à me dire. J'ai l'honneur d'être, &c.

# LETTRE

## *A Monſieur l'Abbé du P....*

Du 3 Novembre 1720.

*DE quel aſtre benin la ſecrette influence*
*Du P.... de ton cœur m'acquiert la confiance?*
*Par quels attraits vainqueurs, par quels charmes puiſſans*
*Ay-je pû captiver ta raiſon & tes ſens?*

Voilà, Monſieur, les ſentimens d'un cœur encore tout ſurpris de la tendre amitié dont vous le prévenez depuis quelque temps. Au reſte je prévois que je vai ſouvent emprunter dans cette Let-

tre

tre le langage des Dieux. La reconnoiſſance me livre à des tranſports qui demandent le ſtile le plus animé ; & je ne ſçai encore ſi je pourrai trouver dans les hardieſſes même de la poëſie des expreſſions qui répondent à ce que je ſens.

*Trop content, trop heureux de t'aimer & me taire,*
*Ie n'oſois concevoir le deſir de te plaire,*
*Et craignois de commettre un merite douteux*
*Au hazard d'un air froid & d'un congé honteux.*

En effet, Monſieur, votre vertu vous montroit à mes yeux ſi timide au choix de vos amis, que j'apprehendois avec raiſon de ne trouver aucune entrée dans un cœur qui n'aime que ce qu'il

eſtime. L'amitié qui dans la plûpart des hommes prévient ordinairement le merite, je la regardois en vous comme une récompenſe qu'il falloit meriter.

*Mais tu m'aimes enfin, ſenſible à mon bonheur*
*Je ne veux plus ſçavoir par quelle aimable erreur,*
*Toûjours ſage, équitable, exempt de tous caprices*
*Tu fais pourtant de moi tes plus cheres délices.*
*Peut-être m'ayant vû d'un fidele pinceau*
*De ton Prélat auguſte ébaucher le tableau,*
*Tu cheris les couleurs, dont l'éclat, la richeſſe*
*Retraçoient à tes yeux l'objet de ta tendreſſe;*

*Tu vis avec plaiſir dans un cœur inconnu*
*Les traits du même amour qui t'avoit prévenu.*

Je ne ſçache autre choſe qui ait pû m'attirer votre eſtime, & vous reſoudre à deſcendre de ſi haut pour venir à moi. Mais ſi cela eſt, Monſieur, vous n'aurez pas à vous repentir du chemin que vous avez fait, & vous vous trouverez dans peu dédommagé de toutes vos avances. Je prétens même que vous ſoyez bien-tôt en reſte avec moi.

*Pour répondre à tes feux, deſormais rien n'arrête*
*A loüer ton Prélat ma Muſe toûjours prête.*

Ce que je ne ceſſerai jamais d'admirer en lui, c'eſt cette cha-

rité immenſe qui le rend attentif à toutes les miſeres, & juſques aux moindres beſoins des peuples commis à ſes ſoins.

*Dans ces ſombres maiſons où fondent les douleurs*
*A ſes dons chaque jour il va mêler ſes pleurs.*

*Des plaiſirs du public les funeſtes Victimes,*
*Qui voulant fuir la faim ſe nourriſſent de crimes,*
*Et qui de leur honneur vendant juſqu'aux débris*
*Avec leurs corps ſeüillez, mettent leur ame à prix;*

*La veuve qui gémit ſous le joug de l'avare;*
*L'enfant abandonné d'une mere barbare,*

*Qui malgré les remords dont ſon*
*cœur eſt touché*
*Immole à ſon honneur le fruit de*
*ſon peché :*

*Tout reçoit de ſes mains le ſecours*
*neceſſaire,*
*Et trouve dans ſon ſein la fin de*
*ſa miſere.*

Mais c'eſt à preſent plus que jamais, Monſieur, que ſa charité prend l'eſſor. Et qui pourroit repreſenter ce qu'elle lui fait entreprendre dans ces jours malheureux où la mort ſemble avoir conjuré la perte de tout ſon Dioceze ? On diroit que les cieux & les enfers y ont ouvert en même-temps toutes les ſources des maux qui peuvent accabler les hommes. Les enfans, les vieillards, les ſexes differens, tout perit. Ceux qui évitent la conta-

gion, ne peuvent échaper à la famine; tout ce que l'on touche, l'air que l'on reſpire, le peu de nourriture même que l'on prend, tout eſt poiſon. La mort répanduë en tous lieux ſe fait des armes de tout, elle ſe tient ſur tous les paſſages; & trouve le ſecret d'ôter la vie par les choſes même qui doivent la ſoutenir. Quelle horreur de voir ſi ſouvent ramaſſer & entaſſer les uns ſur les autres ces corps de tout âge, de tout rang, les uns negligez dans leurs maiſons ou dans les ruës, les autres arrachez preſqu'encore vivans de leurs lits, & que la mort mene comme en triomphe dans les horreurs du ſepulcre. Je vous avouë, Monſieur, que la fermeté de notre Heros au milieu d'un ſi violent orage me paroît quelque choſe de ſi ſurprenant, que je ne puis comprendre comment un homme

mortel en peut être capable.

*Comme on voit un torrent du plus*
*haut des collines*
*Précipiter ſon cours vers les plaines*
*voiſines :*
*Tel & plus prompt encor, & plus*
*audacieux,*
*Le Prélat va verſer ſes ſecours en*
*tous lieux.*
*Le nuage balance, on diroit qu'il*
*médite*
*A fuir loin du Heros dont il craint*
*le merite ;*
*Mais des Arrêts d'un Dieu qui pu-*
*nit les forfaits,*
*Qui des hommes pourra ſuſpendre*
*les effets ?*
*N'importe, le Prélat par une ſainte*
*guerre*
*Veut des mains de Dieu même ar-*
*racher le tonnerre.*

*Agreable combat, d'où malgré ſa fureur*
*Dieu ne ſort qu'à regret le Maître & le vainqueur.*

Je n'ai pû, Monſieur, comme vous voyez, reſiſter ici au penchant de loüer votre Prélat & de m'acquitter encore par avance en mon particulier d'un devoir que la poſterité lui rendra un jour avec plus d'éclat & de gloire. Mais ce n'eſt ici même que l'ébauche d'un plus grand deſſein que je médite. Je n'ai prétendu juſqu'à preſent que meſurer mes forces, & imiter les Peintres qui s'eſſayent de capi ice ſur une toile & y laiſſent courir au hazard leur pinceau avant de le porter ſur celle où ils travaillent plus ſerieuſement à perfectionner leur ſujet.

Mais, Monſieur, quel bon-

heur pour moi ! Ce que je ſerai donc contraint de faire par les ſentimens d'un cœur ſenſible au merite, ſervira de plus en plus à m'en faire un auprès de vous ? Permettez-moi de vous dire, que vous vous contentez de trop peu, & que vous devriez mettre votre amitié à un plus haut prix. Je le voudrois de tout mon cœur. Ce me ſeroit ſans doute un moyen de vous prouver plus eſſentiellement le cas que j'en fais, & de vous convaincre qu'il n'eſt perſonne au monde qui ſoit avec un plus reſpectueux attachement, Monſieur, votre, &c.

# LETTRE

## A Monſieur l'Abbé de....

*Du 21 Novembre 1720.*

CE ne ſera plus, s'il vous plaît, Monſieur, dans les Lettres de Madame de.... que je prendrai la liberté de vous faire mes complimens. Ce ſera dans des Lettres jettées au moule exprès pour vous. Je commence donc ici, bon jour, bonne œuvre. Puiſque me voilà condamné à la Campagne, & que je ne puis de long-temps me flatter du plaiſir de vous voir; je ne ſçaurois mieux faire que de me donner de temps en temps celui de vous écrire. J'ai d'ailleurs beſoin de conſolation, & je me promets de trouver toûjours en vous de

grandes reſſources à mes chagrins ; car enfin, Monſieur, les moindres accidens fâcheux m'étonnent & me renverſent, & les grands me mettent à la mort. Je ne ſçai comment me reſoudre à l'affreuſe vûë des rochers qui m'environnent, comment faire connoiſſance avec les Ours de nos bois, & avec des hommes plus Ours que les Ours mêmes. Je ne ſçai enfin comment ſoutenir tout le triſte ſpectacle d'une ſolitude, qui reſſemble preſque à celle qui fut dans le monde, lorſqu'il n'étoit encore qu'un cahos enſeveli dans l'horreur du ſilence & des tenebres. Telle a été la diſpoſition de Monſieur de ..... C'eſt une regle de fer à laquelle il faut que je me conforme. Dans cet état je ſens qu'un ami eſt d'un grand ſecours, & un ami comme vous, Monſieur, eſt capable de répandre des douceurs ſur les

plus grandes amertumes de la vie.

Je ne doute point que ſi je pouvois perdre le ſouvenir de ce que je laiſſe derriere moi, ma ſituation n'en fût moins triſte ; mais le bonheur que je perds ſe preſente ſans ceſſe à mon eſprit, & me cauſe les peines les plus ſenſibles. Votre ami Boëce avoit raiſon de dire : que quelque mauvais traittement que nous faſſe la fortune, on ne la ſent jamais ſi cruelle que lorſquelle nous a déja éte propice, *in omni adverſitate fortunæ infæliciſſimum genus eſt i fortunii fuiſſe fælicem.* Et en effet, au premier ſentiment de douleur qui nous frappe, tout conſpire à nous rendre plus malheureux. Il n'eſt point alors juſqu'au goût des plaiſirs paſſez qui ne s'éveille, pour nous faire mieux ſentir la miſere de notre état.

Un dernier moyen de me tranquiliſer, & de me venger de mon mauvais ſort ſeroit ſans doute de le ſupporter avec fermeté. Mais, Monſieur, j'ai l'ame ſi bonne, que je croi qu'ici, tout comme ailleurs, je ſuivrai l'Evangile à la lettre, & ne ſongerai point à tirer raiſon des malices qu'on me fait ; nous irons notre train ordinaire, la fortune & moi ; elle me retiendra long-temps dans ce païs ſauvage, & ſans lui faire aucune guerre ouverte, j'enragerai ſourdement contre elle nuit & jour.

Au reſte, Monſieur, ces ſentimens ne vous ſcandaliſent-ils point ? Vraiment, je ſçai tout comme vous, que la ſolitude ſemble n'être faite que pour les gens de Lettres, & qu'elle eſt, pour ainſi dire, leur veritable élement ; qu'il n'en eſt aucun qui ne doive ordinairement dire à

ſon eſprit, qui eſt ce qu'il cherit le plus de tout lui même, ce que l'Epouſe des Cantiques diſoit jadis à ſon Bien-aimé : Venez, mon Ami, quittons le ſéjour importun des Villes, allons nous perdre dans les campagnes, où nous trouverons ſûrement un tranquile repos.

Je n'ai point oublié ces beaux mots que Ciceron, un de nos plus illuſtres Confreres, écrivoit au plus cher de ſes amis. Je vous jure, mon cher Atticus, que j'aimerois mieux un petit coin auprès de vous dans votre Maiſon des champs que tous les Royaumes où aſpire le Maître de nos Armées : *Unam tecum apricationem in Lucretino tuo ſole malim, quam iſta omnia Regna.* Je ſçai tout cela, Monſieur, on ne peut pas mieux ; mais je ſoutiens que la ſolitude des gens de Lettres ne doit être qu'une ſolitude

de paſſage, ſur tout quand elle eſt auſſi noire & auſſi dégoûtante que la mienne. J'aime ſans doute à m'occuper, & malgré tout ce que je puis dire, je ne laiſſe pas de ſentir ici les heures s'écouler trop rapidement, & le temps m'échapper auſſi vîte qu'au milieu des innnocentes diſtractions que je me donnerois à la Ville; mais enfin l'étude veut être égayée; l'eſprit dépend dans ſes operations d'une machine qui l'appeſantit, & rien ne peut lui redonner ſa legereté & ſa vîteſſe qu'une agreable diverſité d'objets riants, & le commerce enjoüé de quelques amis qui l'amuſent. Mon eſprit ſe ſent encore ici des forces qu'il y a apportées, il va encore tout comme à la Ville; mais je ne ſçai s'il ira loin. Ainſi je penſe qu'un homme de Lettres doit, ſi j'oſe ainſi parler, recevoir du grand monde l'impul-

ſion dont il a beſoin pour élever ſon genie, qu'il doit employer ce mouvement à la campagne, & la quitter dès qu'il le ſent diminuer, pour aller puiſer de nouveau dans la même ſource. Ce ſont là mes ſentimens ; mais je crains que mon impulſion finie, il ne me ſoit point permis d'aller ſur le champ à la proviſion.

Voici du moins a tout hazard ce que j'ai reſolu de faire. S'il eſt vrai que dans le déluge de maux que la contagion vient de répandre autour de nous, je doive me regarder comme dans l'Arche de Noë, je vous aſſûre que plus impatient que le bon pere, qui voyant les eaux diminuées, & que la colombe ne revenoit plus, attendit cependant un ordre exprés de Dieu pour quitter cette triſte demeure ; à la moindre apparence de ſûreté je dis adieu à mes Ours & m'en vais

vais trés-promptement prendre terre à la Ville. Je vous prie, Monſieur, d'être perſuadé que ma tendreſſe pour vous & le deſir de vous embraſſer m'engageront plus que toute autre choſe à faire force de voiles ; ſur tout ſi d'ici à ce temps-là vous voulez bien ne point m'abandonner tout-à-fait, & me conſoler quelquefois par vos Lettres. J'attens cette grace de vous, & celle de me croire, Monſieur, &c.

Q

SSSSSSSSSSSSSSSSSS

# LETTRE
## A Monſieur l'Abbé de L.....

*Du 25 Novembre 1720.*

ME voici, Monſieur, ſéparé de.... par une ligne qu'on vient de faire entre elle & moi, & qu'on ne peut même paſſer avec des Certificats de Santé. Ce qui me fâche le plus, c'eſt d'être éloigné de mes connoiſſances. J'en ai quelques-unes de tendres ; mais on peut dire de moi, car je ne veux point vous ſcandaliſer, ce qu'Horace diſoit à un de ſes amis : *Quelque empire que le tendre amour ait pris ſur votre cœur, il le brûle d'un feu qui ne peut vous faire de honte. Vos penchans ne ſçauroient manquer d'être honnêtes :*

*Quæ te cunque donat Venus*
*Non erubeſcendis adurit*
*Ignibus : ingenuoque ſemper*
*Amore peccas.*

C'eſt un malheur d'être éloigné de ce qu'on aime ; & ce malheur eſt d'autant plus grand, que de part & d'autre on ceſſe bientôt de s'aimer. Je m'imagine en effet que dans l'abſence les amitiez deviennent une eſpece de fievre intermittente. Il y a des jours que l'on aime, on ne peut pas davantage ; le cœur ramaſſe toutes ſes forces, le ſang fermente & coule dans les veines avec rapidité. Il y en a d'autres où l'on eſt froid, dégoûté, languiſſant. Ces changemens frequens qui font paſſer ſi ſubitement d'un état à un autre, fatiguent & ennuyent enfin les malades. Ils ont recours au grand febrifuge. Qua-

tre ou cinq doſes d'indifference ſont l'affaire, & adieu la maladie & ce qui l'a cauſée. Auſſi, à vous parler naturellement, je ne réponds point à mes Dames de... quelque ſpirituelles qu'elles ſoient, que ſi la Barriere qui nous ſépare, dure encore plus long-temps, je ne gueriſſe de leurs charmes.

*Triſtitiam & metus*
*Tradam protervis in mare creticum*
*Portare ventis.*

C'eſt-à-dire en bon François, qu'autant en emportera le vent. Peut-être ont-elles déja commencé à uſer du remede; je n'en jurerois pas; mais je croirois encore plus volontiers qu'elles n'en eurent jamais beſoin avec moi, & que je me ſuis ſottement aviſé d'être malade tout ſeul; voilà comme ces ruſez perſonnages ſe font un jeu de nous en donner

tout au travers du cœur, dans le temps que nous ne ſçaurions leur faire la moindre égratignure.

Vos nouvelles ſur la contagion m'ont fait plaiſir par leur exactitude. Quelque réſolution que vous preniez dans ce temps-ci, ne ſongez qu'à vous conſerver ; ce ſera me conſerver moi-même.

*Ah, te meæ ſi partem animæ rapit*
*Maturior vis, quid moror altera,*
*Nec carus æque, nec ſuperſtes*
*Integer? ille dies utramque*
*Ducet ruinam.*

Ah! ſi la Parque cruelle venoit « à m'enlever la moitié de moi- « même, que ferois-je de l'autre « moitié? ne vivant que dans une « portion qui ne pourroit m'être « auſſi chere que le tout, que tar- « derois-je de me rejoindre à « l'autre? Non, il ne ſe peut faire « que lorſque vous perdrez la «

„ vie, je ne la perde en même-
„ temps. Voilà encore Horace ; mais c'eſt mon jour des citations. Je finis pourtant de crainte d'en mettre davantage. Je ſuis, &c.

# LETTRE
## A Monſieur J.... D....

*Du 29 Novembre 1720.*

AH ! Monſieur D.... où êtes vous ? n'entendez-vous pas mes cris ? Toutes les montagnes de ce voiſinage en retentiſſent. O homme heureux ! ô demi-Dieu ! qui allez & venez tant que vous voulez dans.... je vois bien que tout occupé de ce plaiſir, rien ne vous touche ; apprenez au moins que je me meurs d'en être éloigné ; recevez ici mes derniers adieux, &

priez Dieu pour le repos de mon ame.

Mais, Monſieur, je vois d'ici que vous riez ; cela n'eſt pas honnête. Quand les gens vous parlent de leur mort, il faut être un peu ſerieux. Il eſt donc bien vrai ce que dit un certain perſonnage dans Quinte-Curſe ; *Quiconque ſe promet beaucoup de la compaſſion des ſiens, connoît mal le cœur de l'homme, & ne ſçait pas que les larmes tariſſent bien-tôt. Il eſt mal aiſé de bien aimer ceux qui nous ſont à charge. La calamité ſe plaint toûjours, & la bonne fortune eſt inſolente. C'eſt ainſi que chacun conſulte ſon propre interêt, quand il délibere de celui d'autrui. "

Voilà juſtement ce que vous faites, Monſieur, & ce que je ne ferois certainement pas, ſi

** Traduct. de Vaugelas.*

vous êtiez à ma place. Mais je ne veux point me broüiller avec vous pour une ſimple compaſſion que vous me refuſez, & qui auſſi-bien, quelque ſenſible que j'y fuſſe, ne pourroit point abſolument finir mes maux. Apprenez ſeulement, que me voici condamné à un ſéjour affreux, que la Providence dans ſa premiere intention n'avoit deſtiné qu'aux bêtes ſauvages. Je ne vous en dirai rien davantage aujourd'hui; je vous en promets au premier jour une ample deſcription. Et je ſuis, malgré votre inſolent bonheur qui vous fait mépriſer les malheureux, votre très-humble, &c.

LETTRE

# LETTRE

## *A Monſieur* ?... D....

Du 8 Decembre 1720.

*A Mon ſecours Calliope, Uranie ;*
*A moi Thalie, Euterpe, Polymnie ;*
*Dépêchez-vous, Melpomene, Erato,*
*Et vous auſſi Therſycore & Clio.*
*M'entendez-vous ? eh ! mes bonnes amies ;*
*Vous qui pour moi ne ſûtes endormies*
*En aucun temps, ne me rebutez pas ;*
*De me ſervir c'eſt juſtement le cas,*
*Adonc venez, rempliſſez ma promeſſe.*

*J'ai bien mal fait, Muſes, je le*
*confeſſe,*
*De m'engager à décrire ces lieux,*
*Où depuis peu la colere des Dieux*
*M'a bel & bien emboîté pour mes*
*crimes,*
*Mais s'il vous plaît m'inſpirer*
*quelques rimes,*
*Dans un moment, & preſque d'un*
*ſeul trait*
*Je vais donner de ces lieux le por-*
*trait.*

En verité, Monſieur, ne me voilà pas mal. Le moyen de ſatisfaire à la promeſſe que je vous fis dernierement ; je ne ſçaurois toucher le cœur des Muſes; mais ſi vous m'aimez, comme je n'en doute point, ne revelez cela à perſonne ; on ſe moqueroit de moi de me voir ainſi *vilipendé*

ſur le Parnaſſe. Quoiqu'à dire vrai, un pareil traitement ne doit point tirer à conſequence.

*Qui ne connoît l'eſprit du ſexe feminin ?*
*Quel compoſé, grands Dieux, de malice & de ruſes !*
*Même à travers leur air divin,*
*Qui ne reconnoît dans les Muſes*
*Un caractere auſſi mutin ?*

Voilà du moins de quoi perſuader à tout le monde, que pour être quelquefois mépriſé des Muſes, on n'en eſt pas pour cela digne de mépris. Il me vient pourtant ici un ſcrupule ſur ce que j'ai dit des femmes en general, il me ſemble que je dois

donner une exception à la regle.

*Je ſçai bien ce qui boût dans la tête des femmes ;*
*Mais cependant entre ces fauſſes lames,*
*Dont je parle en ce lieu, dont il eſt à foiſon,*
*Ie ne mets votre Epouſe & quelques autres Dames,*
*Non plus que l'aimable* Lizon ;
*C'eſt bien ſe mettre à la raiſon.*

Mais revenons ; je ſuis ſujet à de furieux écarts. A qui m'adreſſerai-je à preſent qui veüille m'aider à faire la deſcription de cet affreux païs ?

*Horribles Dieux de la nuit & des ombres,*

*Vous tous Eſprits follets, Farfadets*
*& Lutins ;*
*Vous Enchanteurs, Magiciens, Devins,*
*Qui vous plaiſez dans ces demeures ſombres ;*
*C'eſt vous ſeul que j'invoque ; il eſt de votre honneur*
*D'animer en ce jour ma force & mon ardeur.*

Oh ! pour le coup m'y voici ; les Divinitez du païs s'en mêlent. Mais il me ſemble, Monſieur, vous avoir déja donné une aſſez belle idée du ſéjour que je veux décrire ; je gage que cette invocation vous a fait peur. S'il me prend encore envie de rimer, ne vous attendez pourtant qu'à des Vers très irreguliers, tantôt badins, tantôt ſerieux ; ſouvenez-vous que des Lutins m'inſpirent.

*Vulcain dégringolant les*
*Cieux*
*Deſiroit ardemment, ainſi qu'on le*
*peut croire,*
*D'abreger un chemin qu'il trouvoit*
*ennuyeux.*
*Or il advint, à ce que dit*
*l'hiſtoire*
*De ces lieux,*
*Qu'un vent officieux*
*Le détournant de deſſus un*
*abîme*
*Le fit aborder ſur la cime*
*De l'un de ces monts ſour-*
*cilleux.*
*Sans doute la couchette*
*N'étoit par trop molet-*
*te;*
*Mais c'étoit tout autant pour ſes os*
*de gagné*

*Que tant de chemin épargné.*
*Ie laiſſe cependant à penſer ſi tout autre*
*En tombant ſur ces rocs n'eût dit ſa* Patenotre.
*Lui du haut de ce repoſoir*
*Découvrant maint ſombre manoir,*
*Et des gens plus noirs que des taupes :*
*Ah ! dit-il, voici mes Cyclopes,*
*Parbleu, Cyclopes tout crachez ;*
*Or ce n'eſt point pour mes pechez*
*Que j'arrive en cette demeure ;*
*I'en ſuis boiteux. A la bonne heure.*
*Tout en clopant notre Eclopé*

*Deſcend, s'adreſſe au plus hupé;*
*Et marteaux d'aller ſur l'enclume.*
*Dieu ſçait comme Vulcain s'enfume.*

*C'eſt donc ici, pour trancher court,*
*Des Cyclopes le vrai ſéjour*
*C'eſt ici la vraie officine*
*De ces monſtres, dont l'origine*
*N'avoit point été miſe encor aſſez au jour.*

Voilà, ſans doute, Monſieur, une Anecdote d'autant plus curieuſe, qu'elle a été inconnuë aux plus grands Poëtes de l'Antiquité; & vous voyez par là combien la Geographie, c'eſt-à-dire, la connoiſſance des lieux où les

choſes ſe ſont paſſées eſt neceſſaire à un Hiſtorien. Ce n'eſt pourtant pas ſans peine que j'ai débroüillé les circonſtances de ce fait ; il m'a fallu pour cela, comme vous penſez bien, devorer une infinité d'écritures ; mais dans les mêmes Archives de ce païs dont j'ai feüilleté tous les Memoires, j'ai trouvé des Manuſcrits rares qui peuvent donner beaucoup d'éclairciſſement à la Mythologie des Anciens. Ainſi, ſi vous voulez ſçavoir à preſent d'où viennent ces mêmes montagnes où Vulcain débarqua, & qui rendent ce ſéjour ſi triſte : il m'eſt aiſé de vous ſatisfaire.

*Ici les Enfans de la terre*
*Formerent le projet de détrôner les*
*Dieux ;*
*C'eſt ici qu'eſſayant d'eſcalader les*
*Cieux*

*Ils furent coup ſur coup écraſez du tonnerre.*
*De là ces monts l'un ſur l'autre entaſſez*
*Et qui témoins de leur affreux délire*
*Semblent encor nous dire:*
*O vous qui par ici paſſez,*
*Gardez-vous d'imiter ces mortels inſenſez;*
*Et des Dieux & des Grands reſpectez la puiſſance.*
*Qui ne ſçait point juſqu'où va leur vengeance,*
*Ne les craint point encore aſſez.*

Je pourrois pouſſer plus loin l'Hiſtoire de ce païs, car je n'ignore preſque rien de tout ce qui s'y eſt paſſé de plus conſiderable; & plût à Dieu que Noël

le Comte, autrement *Natalis Comes*, qui a écrit des Myſteres de la Religion des Payens, de leurs Dieux & de leurs Heros eut puiſé dans les ſources que j'ai actuellement entre les mains.

*Ici Marſias le Satyre*
*Voulut défier Apollon*
*A qui joûroit mieux de la Lyre,*
*De la Flûte, ou du Violon.*
*Au jeu d'amour il eût pû déconfire*
*S'il eût voulu tout le ſacré vallon.*
*Les beaux Eſprits attentifs à bien dire*
*Ne ſe mêlent d'aimer que pour le* Decorum.
*A voir comme dans leurs gogguettes*

*Ils ſçavent exalter d'adorables appas,*
*On les croiroit de vigoureux*
*Athletes.*
*Mais ne vous y fiez, gentilles Bachelettes,*
*Et gardez-vous d'en faire*
*cas.*
*Dans l'amoureuſe guerre ils ſervent de Trompettes ;*
*Ils ſonnent les combats*
*Et ne combattent pas.*

*Les Satyres vraiment ont tout autre merite.*
*Le Dieu d'Amour n'a point de plus vaillans ſoldats ;*
*De ſes troupes ils ſont l'élite ;*
*Tel étoit notre Marſyas.*
*Mais pour manier une Lyre*
*Ce n'étoit point ſon fait. Ainſi chacun s'admire*

*Et neglige ſes vrais talens*
*Pour la vapeur d'un faux encens.*

*Or donc qu'arriva-t-il ? finiſſons notre hiſtoire.*
*A qui demeura la victoire ?*
*A Phœbus qui d'abord ſi bien ſe revancha,*
*Que de la tête aux pieds mon drôle il écorcha.*
*De leurs regrets les Faunes l'honorerent,*
*Et les Nymphes ſur tout ſi fort le lamenterent*
*Que de leurs pleurs vint le torrent affreux,*
*Qui ſemant nuit & jour l'effroy dans ces campagnes*
*Par le bruit dont il fait retentir ces montagnes,*

*Sans ornement, ſans nulle*
*fente,*
*Des femmes de ces temps receloit les*
*beautez;*
*Chacune n'occupoit qu'un terrein*
*fort honnête.*
*On ne les meſuroit que des pieds à*
*la tête,*
*Et non par l'ampleur des cô-*
*tez.*
*Si quelquefois par avanture*
*Fillette avoit beſoin d'élargir ſa*
*ceinture,*
*Que faire? elle l'élargiſſoit,*
*Et de ſon malheur rougiſ-*
*ſoit.*
*Auſſi chaque homme alors avoit la*
*main plus ſûre*
*Quand une femme il choiſiſ-*
*ſoit.*

*Tant*

*Tant y a, la Déeſſe étant tout en*
*chemiſe*
*Dans l'eau ſe gliſſe en tapi-*
*nois,*
*Lorſque des Villageois*
*S'oppoſent à ſon entrepriſe*
*Et lui diſent mainte ſottiſe.*
*Hola, la Belle au beau minois,*
*Vous n'en voulez à nous; vous vous*
*êtes mépriſe .....*
*Que ſçai-je? leurs diſcours étoient*
*fort diſcourtois*
*Et pourtant ils traitoient déja pour*
*la nuitée.*

*La peſte des Coquins! dit Latone*
*irritée;*
*Je n'en ferai pour le coup à deux*
*fois.*
*Que tous ceux qui me chan-*
*tent poüilles*

*Sans ornement, ſans nulle*
*fente,*
*Des femmes de ces temps receloit les*
*beautez;*
*Chacune n'occupoit qu'un terrein*
*fort honnête.*
*On ne les meſuroit que des pieds à*
*la tête,*
*Et non par l'ampleur des cô-*
*tez.*
*Si quelquefois par avanture*
*Fillette avoit beſoin d'élargir ſa*
*ceinture,*
*Que faire? elle l'élargiſſoit,*
*Et de ſon malheur rougiſ-*
*ſoit.*
*Auſſi chaque homme alors avoit la*
*main plus ſûre*
*Quand une femme il choiſiſ-*
*ſoit.*

*Tant*

*Tant y a, la Déeſſe étant tout en*
*chemiſe*
*Dans l'eau ſe gliſſe en tapi-*
*nois,*
*Lorſque des Villageois*
*S'oppoſent à ſon entrepriſe*
*Et lui diſent mainte ſottiſe.*
*Hola, la Belle au beau minois,*
*Vous n'en voulez à nous; vous vous*
*êtes mépriſe . . . . .*
*Que ſçai-je? leurs diſcours étoient*
*fort diſcourtois*
*Et pourtant ils traitoient déja pour*
*la nuitée.*

*La peſte des Coquins! dit Latone*
*irritée;*
*Je n'en ferai pour le coup à deux*
*fois.*
*Que tous ceux qui me chan-*
*tent poüilles*

*Sans ornement, ſans nulle*
*fente,*
*Des femmes de ces temps receloit les*
*beautez;*
*Chacune n'occupoit qu'un terrein*
*fort honnête.*
*On ne les meſuroit que des pieds à*
*la tête,*
*Et non par l'ampleur des cô-*
*tez.*
*Si quelquefois par avanture*
*Fillette avoit beſoin d'élargir ſa*
*ceinture,*
*Que faire? elle l'élargiſſoit,*
*Et de ſon malheur rougiſ-*
*ſoit.*
*Auſſi chaque homme alors avoit la*
*main plus ſûre*
*Quand une femme il choiſiſ-*
*ſoit.*

*Tant*

*Tant y a, la Déeſſe étant tout en*
*chemiſe*
*Dans l'eau ſe gliſſe en tapi-*
*nois,*
*Lorſque des Villageois*
*S'oppoſent à ſon entrepriſe*
*Et lui diſent mainte ſottiſe.*
*Hola, la Belle au beau minois,*
*Vous n'en voulez à nous; vous vous*
*êtes mépriſe .....*
*Que ſçai-je? leurs diſcours étoient*
*fort diſcourtois*
*Et pourtant ils traitoient déja pour*
*la nuitée.*

*La peſte des Coquins! dit Latone*
*irritée;*
*Je n'en ferai pour le coup à deux*
*fois.*
*Que tous ceux qui me chan-*
*tent poüille*

*Sans ornement, ſans nulle*
*fente,*
*Des femmes de ces temps receloit les*
*beautez;*
*Chacune n'occupoit qu'un terrein*
*fort honnête.*
*On ne les meſuroit que des pieds à*
*la tête,*
*Et non par l'ampleur des cô-*
*tez.*
*Si quelquefois par avanture*
*Fillette avoit beſoin d'élargir ſa*
*ceinture,*
*Que faire? elle l'élargiſſoit,*
*Et de ſon malheur rougiſ-*
*ſoit.*
*Auſſi chaque homme alors avoit la*
*main plus ſûre*
*Quand une femme il choiſiſ-*
*ſoit.*

*Tant*

*Tant y a, la Déeſſe étant tout en*
*chemiſe*
*Dans l'eau ſe gliſſe en tapi-*
*nois,*
*Lorſque des Villageois*
*S'oppoſent à ſon entrepriſe*
*Et lui diſent mainte ſottiſe.*
*Hola, la Belle au beau minois,*
*Vous n'en voulez à nous; vous vous*
*êtes mépriſe .....*
*Que ſçai-je? leurs diſcours étoient*
*fort diſcourtois*
*Et pourtant ils traitoient déja pour*
*la nuitée.*

*La peſte des Coquins! dit Latone*
*irritée;*
*Je n'en ferai pour le coup à deux*
*fois.*
*Que tous ceux qui me chan-*
*tent poüilles*

*Ils ſçavent exalter d'adorables appas,*
*On les croiroit de vigoureux Athletes.*
*Mais ne vous y fiez, gentilles Bachelettes,*
*Et gardez-vous d'en faire cas.*
*Dans l'amoureuſe guerre ils ſervent de Trompettes ;*
*Ils ſonnent les combats*
*Et ne combattent pas.*

*Les Satyres vraiment ont tout autre merite.*
*Le Dieu d'Amour n'a point de plus vaillans ſoldats ;*
*De ſes troupes ils ſont l'élite ;*
*Tel étoit notre Marſyas.*
*Mais pour manier une Lyre*
*Ce n'étoit point ſon fait. Ainſi chacun s'admire*

*Et neglige ſes vrais talens*
*Pour la vapeur d'un faux encens.*

*Or donc qu'arriva-t-il ? finiſſons*
*notre hiſtoire.*
*A qui demeura la victoire ?*
*A Phœbus qui d'abord ſi bien ſe revancha,*
*Que de la tête aux pieds mon drôle*
*il écorcha.*
*De leurs regrets les Faunes l'honorerent,*
*Et les Nymphes ſur tout ſi fort le*
*lamenterent*
*Que de leurs pleurs vint le torrent affreux,*
*Qui ſemant nuit & jour l'effroy*
*dans ces campagnes*
*Par le bruit dont il fait retentir ces*
*montagnes,*

*Semble encor regretter le Satyre amoureux.*

Que dites-vous, Monſieur, de cette étrange mode de pleurer un galant? Cela eſt ſi oppoſé aux mœurs des femmes de ce ſiecle, que mon Hiſtoire va ſans doute paſſer pour un paradoxe. Mais comme je ſuis moi-même de bonne foi, je vous avouërai que je crains qu'elle ne tienne un peu de la Fable.

*Je voudrois un plus ſûr garant*
*De la ſource de ce torrent,*
*Elle paſſe toute creance.*
*Les femmes ne ſçauroient avoir tant de conſtance,*
*Et je crois que jadis c'étoit comme à preſent.*
*Dans quinze jours la douleur leur échape.*

*Et dans vingt elles vont chantant*
*ces mots ſous cape :*
*Pour un galant perdu l'on en re-*
*trouve cent.*

Mais j'avois d'abord commencé à vous parler des Habitans de ce païs, il eſt temps d'achever de les peindre.

*Vous ſçavez qu'autrefois n'en pouvant plus d'Ahan*
*La petite Mignone*
*De Latone*
*Deſiroit ſe laver dans les eaux d'un étang.*
*Elle ôte ſon panier, ſon corſet & ſa mante ....*
*Son panier ! je me trompe ; elle n'en avoit point.*
*Un cotillon alors bien étroit & bien joint,*

*Sans ornement, ſans nulle*
*fente,*
*Des femmes de ces temps receloit les*
*beautez;*
*Chacune n'occupoit qu'un terrein*
*fort honnête.*
*On ne les meſuroit que des pieds à*
*la tête,*
*Et non par l'ampleur des cô-*
*tez.*
*Si quelquefois par avanture*
*Fillette avoit beſoin d'élargir ſa*
*ceinture,*
*Que faire? elle l'élargiſſoit,*
*Et de ſon malheur rougiſ-*
*ſoit.*
*Auſſi chaque homme alors avoit la*
*main plus ſûre*
*Quand une femme il choiſiſ-*
*ſoit.*

*Tant*

*Tant y a, la Déeſſe étant tout en*
*chemiſe*
*Dans l'eau ſe gliſſe en tapi-*
*nois,*
*Lorſque des Villageois*
*S'oppoſent à ſon entrepriſe*
*Et lui diſent mainte ſottiſe.*
*Hola, la Belle au beau minois,*
*Vous n'en voulez à nous; vous vous*
*êtes mépriſe .....*
*Que ſçai-je? leurs diſcours étoient*
*fort diſcourtois*
*Et pourtant ils traitoient déja pour*
*la nuitée.*

*La peſte des Coquins! dit Latone*
*irritée;*
*Je n'en ferai pour le coup à deux*
*fois.*
*Que tous ceux qui me chan-*
*tent poüilles*

*Soient ſur le champ transformez*
*en Grenouilles.*
*Elle dit. Et mes gens d'abord de*
*coacer*
*Et puis dans l'eau de s'enfon-*
*cer.*
*Ce devoit être une choſe aſſez*
*dróle*
*De les voir tout d'un coup ainſi*
*changer de róle.*

*Or cette Scene en ces lieux ſe*
*paſſa;*
*Quelques-uns l'ont miſe en*
*Licie;*
*Mais depuis tant de temps*
*en ça,*
*La verité s'eſt obſcurcie.*
*Car enfin, ſi de nos manans*
*On ſçavoit quels ſont les pen-*
*chans,*

*Elle ſeroit auſſi-tôt éclaircie.*
*Ils ſont ſi traîtres, ſi méchans,*
*Qu'on voit en eux les vrais enfans*
*De ceux qu'*engrenoüilla *Latone.*
*Allez, ils n'ont l'ame trop bonne;*
*Et tout Auteur judicieux*
*Doit donner ſans façon ce conte à leurs ayeux.*

Je ne vous parle point, Monſieur, des femmes de ce païs. C'eſt un compoſé d'humanité ſi affreux, qu'il vaut mieux, je crois, ne vous en rien dire. Mais fuſſent-elles d'une figure moins dégoûtante, il n'y auroit gueres plus de danger que j'en devinſſe amoureux.

*Moi, m'amuſer après des buſes!*

*Que penſeroient de moi les*
*Muſes?*
*Ah! j'entends d'ici le babil*
*De ces petulantes Camuſes.*
*Mais Phœbus, las! que di-*
*roit-il?*
*Rien. Il fronçeroit le ſourcil.*
*Et Marot qu'aprés lui j'ai choiſi*
*pour mon Maître?*
*Marot m'enverroit paître,*
*Et me feroit d'abord entonner ce*
*couplet*
*Par* Frippelipes *ſon Valet:*
Sus Gallopin, qu'on le gal-
lope.
Redreſſons cet Aſne qui
choppe....
Zon deſſus l'œil, zon ſur
le groin:
Zon ſur le dos du ſagoüin...
Le feu ſaint Antoine vous
arde.

Ça ce nez, que je le nazarde,
Pour t'apprendre avecques deux doigts
*A placer ton cœur* où tu dois.
*Rien de cela ne m'accommode;*
*Mais outre que je n'ai l'humeur aſſez ribaude,*
*Il feroit beau me voir dans mes folles amours,*
*Uſant de mots fleuris, de termes à la mode,*
*(Car il en paſſeroit toûjours quelqu'un en fraude,)*
*Louanger gravement les ruſtiques atours*
*D'une Nymphe badaude,*
*Qui ne pouvant répondre à mes diſcours,*
*Contente de hocher la tête avec methode.*

*Copiroit ſans parler le tic d'une Pagode.*

Ce ſeroit veritablement, Monſieur, une choſe aſſez rare ; mais comme j'ai déja eu l'honneur de vous le dire, grace à l'affreuſe laideur des Dulcinées de ce païs, mon cœur y eſt dans une extrême ſeureté. Ce n'eſt pas ici un climat à faire l'amour. Il n'en eſt point de plus ſombre, de plus dégoûtant, de plus noir, mais ſurtout de plus inconnu & de plus reculé ; il ſe confond preſque avec les eſpaces imaginaires. C'eſt quelque choſe de ſi caché au reſte de la nature, que quoique pour y venir, je n'aye point, à ce que je crois, paſſé à travers les airs, je ne puis m'imaginer qu'il tienne par aucun endroit aux autres païs de la terre.

*Jupin ce Coq ribleur cherchant toû-*
*jours poulette,*

*Mais qui pour ce ne va ſonnant*
*de la trompette ;*
*Iupin pour éviter la fureur de Iu-*
*non*
*Tient enfermez dans ce Val-*
*lon*
*Les habits dont il ſe déguiſe.*
*Saturne y vient auſſi quelquefois*
*ſur le tard*
*Remplir de malheurs ſa va-*
*lize.*
*Et ce grand breteur de ſou-*
*dar,*
*Le vrai patron des cadets de Gaſ-*
*cogne,*
*Mars à la rogue trogne,*
*Y vient ſecrettement aiguiſer ſon*
*poignard.*

Je vous aſſure que ces Divinitez qui connoiſſent ſans doute.

tous les païs, n'en pouvoient trouver de plus éloigné de tout commerce. Auſſi j'ai lû dans mes Memoires, que c'eſt ici que Borée amena Orithie fille d'Erictée Roi d'Athenes, qu'il avoit enlevée du ſein de ſa famille; que c'eſt ici que Acriſius Roi d'Argos fit conſtruire cette fameuſe Tour d'airain où il enferma ſa fille Danaé; que c'eſt ici que Argus gardoit la belle Io fille du Fleuve Inaque, que Jupiter avoit changée en Vache. Mais ce n'eſt pas tout.

*Connoiſſez-vous Minos, Eaque*
*& Radamante?*
*Sçavez-vous où ſont les enfers?*
*Ils ſont dans ces deſers.*
*D'ici du moins que je ne mente*
*J'entends*

*J'entends les affreux jappemens*
*De ce monſtre aux terribles dents*
*Ce Chien cruel & famelique,*
*Que les pleurs, les gémiſſemens,*
*Méme aucun preſent ne depique.*
*D'ici je puis compter chaque coup d'aviron*
*Dont l'impitoyable Caron*
*Fend les noires eaux du Cocyte.*
*D'ici je l'entends qui s'irrite:*
*Pour m'amener, dit-il, des ombres ſur ces bords,*
*Je verrai donc la peſte & ſa ſœur la famine*
*De tout un peuple en vain préparer la ruine?*

*Un mortel oſera braver tous leurs efforts ?*
*La Rive de la mer à leur fureur livrée*
*Ne peut reſiſter à leurs coups ;*
*Et* Liſere *aujourd'hui tranquille & raſſurée*
*Se rit de leur courroux.*
* Medavy *que rien n'épouvante*
*Rend ſa Province floriſſante*
*Au milieu des plus grands revers ;*
*Il vient fermer ces abîmes ouverts*
*Ce Heros qui jadis d'une main triomphante*

* M. le Comte de Medavy Lieutenant General des Armées du Roy, Commandant en Chef dans la Province de Dauphiné, &c.

*Puniſſant des Germains * la cohorte inſolente*
*En un jour peupla les enfers.*

*C'eſt ainſi que du fonds de cette ſolitude*
*J'entens ſouvent Caron exprimer ſes douleurs ;*
*Mais c'eſt aſſez vous marquer les horreurs*
*De ce païs qui fait ma triſte inquietude.*

Voilà donc, Monſieur, ce que je vous avois promis, la deſcription de cet affreux ſéjour. Vous trouverez ſans doute que les louanges de M. le Comte de Medavy y font un aſſez beau jeu, & qu'elles ont quelque grace dans la bouche de Caron. Madame J.... D.... & Ma-

* Bataille de Caſtiglione.

dame la Marquiſe de . . . . . s'y trouvent exceptées d'une regle bien generale. Je prétens qu'elles m'en ſçachent quelque gré, quoiqu'elles n'en ayent obligation qu'à leur merite. J'étois ſi fort en humeur de gronder toutes les femmes, que ſans leurs vertus à moi connuës, elles y paſſoient tout comme les autres.

Comment ſe porte M. de . . . ? Il devroit bien venir étudier ſon Hebreu & ſon Arabe en ce païs. Il n'en eſt point au monde de plus propre à cela. Un pareil langage réjoüiroit ces lieux barbares. Les Echos, je crois, lui feroient penſion, pour avoir le plaiſir de repeter des mots extraordinaires.

Je n'oublie point ici M. & Madame de . . . . . Je vous laiſſe à examiner s'ils ſont aſſez Saints pour avoir place dans mes Litanies. Et Madame votre Epouſe,

ſi je l'y mets ; en quel ordre ſera-ce ? au rang des Vierges ou des Martyres ? Voyez ; tâtez-vous là deſſus. A vous parler franchement, je vous crois tenir un peu de ces maris qui conſultent trop leurs Almanacs, comme celui dont nous parle M. de la Fontaine.

*Vierge n'étoit, Martyr & Confeſſeur*
*Qu'il ne chomât ; tous les ſçavoit par cœur.*
*Que s'il étoit au bout de ſon ſcrupule,*
*Il alleguoit les jours malencontreux ;*
*Puis les broüillars & puis la canicule ;*
*De s'excuſer n'étoit jamais honteux.*

Mais ce n'eſt pas à moi à pe-

netrer dans ces Myſteres. C'eſt peut-être la ſeule choſe au monde qui ne releve d'aucun Tribunal, & l'on a bien fait de laiſſer tout cela ſur la conſcience d un chacun. Les Juges qui connoîtroient de ces affaires, ſeroient trop occupez des plaintes continuelles des femmes. Au reſte je le crois ainſi, parce que j'ai l'eſprit bien fait; mais d'autres penſeront qu'ils ſeroient au contraire trop deſœuvrez, la plûpart des femmes étant dans l'habitude de ſe faire des engagemens qui les dédommagent fort de ces amuſemens domeſtiques.

Vous voyez, Monſieur, à ce diſcours, que je fais tout ce que je puis pour m'égayer; mais je n'en ſçaurois venir à bout. Conſolez-moi un peu, je vous prie, dans ma ſolitude; je n'y puis être gai que par emprunt. Donnez-moi ſouvent de vos nouvel-

les ; ce ſera une nouvelle eſpece d'œuvre de miſericorde que vous exercerez. J'ai l'honneur d'être, &c.

# LETTRE

## A Monſieur le Comte de G.....

*Du 8. Janvier 1721.*

NOs Lettres, Monſieur, à ce que je vois, auroient pû ſe ſaluer en chemin, car elles ont paſſé vis-à-vis l'une de l'autre. C'eſt une marque de votre part d'une bonté à laquelle je ſuis bien ſenſible. J'aime votre impatience, & non ſeulement je vous permets, mais je vous prie même très-inſtamment, quand je vous devrai dans la ſuite, de me preſ-

ſer auſſi vivement à m'acquitter de mes dettes. Ne me menagez point ; je meſurerai votre tendreſſe à vos reproches. Quoiqu'ils me faſſent beaucoup d'honneur, je vous promets neanmoins de n'y point donner lieu. Je connois vos occupations & vos amuſemens, & j'aimerai toûjours mieux m'attirer votre amitié de bon jeu, que par des voyes détournées.

Je vous ſuis infiniment obligé de vos ſouhaits de bonne année. Entre tous ceux que vous me faites, quelque gracieux qu'ils ſoient, nul ne m'a tant touché que celui de l'augmentation de la finance. C'eſt en verité, Monſieur, ce qu'il y a en ce monde de plus ſolide, & ce Poëte avoit raiſon de dire :

*Il faut vivre ; & la gloire a bien peu de vertu*

*Pour ſoûtenir long-temps une tête affamée.*
*Quand l'eſtomach eſt vuide & le corps abattu,*
*Qu'eſt-ce que les honneurs qu'une vaine fumée?*

Le Chevalier d'Acilly a dit auſſi très-joliment:

*Vous dites, que des biens l'être eſt le plus grand bien;*
*Si c'eſt là votre avis, ce n'eſt point là le nôtre.*
*L'être fait qu'un homme eſt, l'argent fait qu'il eſt bien;*
*Et je ſuis fort trompé, ſi l'un ne vaut bien l'autre.*

Tout cela eſt vrai, Monſieur; mais vous ſçavez bien le Proverbe des Italiens: *A nave rotta ogni*

*vento è contrario* ; qu'à navire brisé tout vent est contraire. Quand on est né pour être malheureux, cela ne finit point.

*Dans les malheurs il suffit qu'on commence ;*
*Ils suivent tous le même cours ;*
*Dès que l'on est dans la souffrance,*
*C'est pour long-temps, ou pour toûjours.*

Nous ne voyons point d'hommes de Lettres qui ayent été ce qu'on appelle dans le monde veritablement heureux. Je ne sçache que Seneque le Philosophe qui étoit extrêmement riche ; il n'a pû dissimuler lui-même son opulence, & il s'en défend comme il peut en disant, qu'il ne cherche point à égaler les plus sages : mais à être meilleur que les plus mauvais. Tous les autres, au

moins de ma connoiſſance, ont toûjours volé terre à terre, entre les deux extrémitez de l'abondance & de l'indigence, mais beaucoup plus près de celle-ci que de l'autre.

Que faire à cela ? C'eſt un égarement de la fortune qui méprile tout ce qui brille, & qu'elle a, pour ainſi dire, ſous ſa main, pour aller chercher juſques dans la bouë des hommes indignes, à qui la nature plus prudente avoit donné la place qui leur convenoit. Elle ſe plaît à faire de telles gens ſa paſſion & ſon idole, & à les élever à credit.

Ainſi les Prêtres de la Chine, à ce que l'on nous raconte, s'ils entrent dans la Boutique d'un Sculpteur, y negligent toutes les Statuës de bel air, & qui avec de la grace & de la majeſté, ſemblent avoir du mouvement & de la vie. Ils n'y font choix que de

celles qui ſont l'ouvrage d'un ciſeau groſſier ; & ces figures mal taillées, contrefaites, horribles, ſont juſtement celles qu'ils emportent pour en faire la Divinité de leur païs.

On diroit, que la fortune veut qu'il paroiſſe, que ſes favoris ne doivent leur élevation qu'à elle ſeule, & que rien autre n'a pû être ou l'Artiſan, ou le motif, ou l'occaſion même de leur bonheur. C'eſt un deſordre auquel on ne ſçauroit apporter du remede. Le Sage s'en eſt plaint il y a long-temps, lorſqu'il a dit, „ j'ai vû les eſclaves à cheval „ & les Princes marcher à pied „ comme des eſclaves. Mais le meilleur parti eſt de ſe conſoler ſur cela à peu près comme le Poëte Liniere, qui diſoit fort plaiſamment :

*Je vois d'illuſtres Cavaliers*

*Avec Laquais, Carroſſe & Pages;*
*Mais ils doivent leurs équipages,*
*Et je ne dois pas mes ſouliers.*

C'eſt de ſe rendre propres les nobles ſentimens de ce fameux Perſonnage, nommé Abdalonyme, qu'Alexandre tira du jardin qu'il cultivoit pour le mettre ſur le Trône, & à qui *Quinte-Curce*, fait dire ces beaux mots: Je prie les Dieux que je puiſſe " porter la Couronne avec au- " tant de force que j'ai ſuppor- " té ma pauvreté. Ces bras ont " fourni à tous mesd eſirs; tan- " dis que je n'ai rien eu, rien ne " m'a manqué. "

Et effectivement, Monſieur, à juger ſainement des choſes, l'état le plus tranquille & le plus heureux eſt celui d'une honnête

mediocrité de biens, tel que le demandoit le Sage. Les riches brillent dans le monde, mais ils ſont comme les corps celeſtes qui ont beaucoup d'éclat, & qui n'ont point de repos. „ Les paſſions „ ſont dans nous, dit un grand „ genie du dernier ſiecle, com- „ me des furies endormies & en- „ chaînées par la vertu, mais „ qui ſe réveillent au bruit de „ l'or. Elles commencent à crier „ importunément & à ſe débat- „ tre contre leurs chaînes, deſ- „ quelles ſentent que l'on a dans „ les coffres le moyen de les ap- „ paiſer.

Ce n'eſt pas que je fuſſe aſſez Philoſophe pour refuſer de grands biens, s'ils venoient d'eux-mêmes s'offrir à moi, & qu'il ne fallût que ſe baiſſer & en prendre. Je ne ferois pas comme ce fou de cynique, qui rebutant les graces d'Alexandre,

ſe contenta de lui demander froidement de ſe retirer de devant ſon Soleil. Non ſans doute. Mais alors je voudrois, ſelon la penſée de Baccon, que mon argent ne fût que mon ſerviteur, & non point mon Maître.

Il y a cependant bien de l'apparence que l'argent & moi, nous n'aurons jamais de démêlé enſemble pour l'établiſſement & la ſureté de nos droits ; auſſi, Monſieur, je coupe tous les jours les ailes à mes deſirs, qui ſeuls m'empêcheroient d'être tranquille. Je ſouhaite à la verité un état plus heureux ; mais pour n'y être point attrapé, je ne ſouhaite que petitement, je ne demande du bonheur qu'au rabais ; ou pour mieux dire encore, je tâche de ſuivre le conſeil que Seneque donnoit aux autres, & qu'il ne ſuivoit pas lui-même ; je regle mes beſoins ſur la nature, parce

que c'eſt le moyen de n'être jamais pauvre, & je ne les regle point ſur l'opinion, parce que je je ne ſerois jamais riche.

Mais au reſte de quoi s'aviſe le Medecin J... de rimer les vertus des Heros? C'eſt un viſage que nous ne connoiſſons point ſur le Parnaſſe. Il tuë aſſez de gens par ſes Ordonnances que je regarde comme autant de Brevets de retenuë de mort, ſans qu'il vienne encore les aſſaſſiner de ſes Vers. Il doit du moins leur en faire grace. Je croi qu'on peut juſtement lui appliquer ce que Muret diſoit autrefois des Poëſies de Laurens Gambara.

*Merdoſa volumina vatis*
*Non ſunt noſtrates tergere digna nates.*

Voilà un morceau de Diſtique que je vous défie d'oſer traduire

duire à vos Dames. Nous autres Latins nous ſommes des déver-gondez ; il n'y a point de ſotti-ſes ſi groſſieres que nous ne di-ſions & n'écrivions librement. Je ſuis, &c.

# LETTRE
## A Monsieur le Marquis de.....

*Du* 10 *Janvier* 1721.

VOus me donnez si souvent, Monsieur, des nouvelles de votre Ville, que je veux aussi à mon tour vous en donner de notre Campagne. Un Personnage que vous ne connoissez point, & qu'il seroit par consequent inutile de vous nommer ; un Personnage cependant qui dans la misere où il est donne un démenti à Quintilien, qui a osé dire que c'est à tort que nous chargeons la fortune de tous les malheurs qui nous arrivent, & que personne ne souffre longtemps que par sa faute: *Frustrà mala omnia ad crimen fortunæ re-*

*legamus, nemo niſi ſuâ culpâ diù dolet.* Ce Perſonnage, dis-je, qui a toûjours été honnête homme, & qui l'eſt encore dans une extrême indigence, vint à moi le premier jour de cette année pour me prier de lui faire en Vers un Compliment qu'il pût preſenter à Monſieur le Marquis de..... à qui il avoit envie d'extroquer quelque preſent. Comme j'avois d'abord craint de ſa part, tel jour que celui là ſur tout, quelque demande un peu plus ſerieuſe, je lui promis ſur le champ de le ſatisfaire ; & ayant peut-être une ſecrette vanité que de tous les Appollons de la contrée, il m'eût choiſi comme le plus habile : peut-être auſſi me trouvant plus touché de ſa miſere que de toute autre choſe, je mis la main à la plume & lui donnai le Rondeau que voici.

## A M. le Marquis de.... pour le premier jour de l'An.

### *RONDEAU.*

*POur un Rondeau qui vient vous rendre hommage*
*Puis-je eſperer, Seigneur, votre ſuffrage?*
*Dieux! comme il craint: il ne va qu'en tremblant:*
*Tant bien ſçait-il qu'à tout paſſe-volant*
*Pas ne manquez de faire quelque outrage.*

*Il n'a point pris ſur le docte rivage*
*Un ſauf-conduit; & c'eſt de quoi j'enrage;*

*Mais ne peut-on donner un répondant*
*Pour un Rondeau?*

*Amour le mene, écoutez ſon langage.*
*Vivez, Seigneur, cent ans & davantage:*
*A vos pareils le Ciel en doit autant....*
*Eſt-il paſſé; ça, voyons à preſent*
*Que donne-t-on ici ſelon l'uſage*
*Pour un Rondeau;*

La Muſe, comme vous voyez, Monſieur, étoit un peu quêteuſe; mais je crus qu'il la falloit ainſi, le mal m'avoit paru preſſant. Telle qu'elle étoit enfin, elle fut honnêtement reçûë, & l'on fut diſpoſé à la ſatisfaire ſur

le champ à la volonté du porteur. Celui-ci qui n'avoit lû de ſa vie cette jolie Epigramme de Martial : *Parva rogas magnos*, &c. dont voici la Traduction :

*Prier un grand Seigneur d'une legere grace,*
*C'eſt lui faire un affront, & c'eſt ſe faire tort.*
*Veux-tu donc, cher Paulin, qu'un Grand te ſatisfaſſe ?*
*Demande-lui beaucoup de prime abord.*
*Alors du moins tu n'auras, quoiqu'il faſſe,*
*Si grand ſujet de rougir de ton ſort.*

Celui-ci, dis-je, ſe contenta de n'inſinuer d'une infinité de beſoins qu'il avoit, que celui d'une paire de bas. Voilà un pauvre

bien modeſte ; mais il alloit ſans doute au plus preſſé, & ne ſe ſoucioit pas autrement de faire un peu plus d'honneur à mon Rondeau.

Il en eſtimoit infiniment le ſuccez, & deux jours après je le vis qui monté fierement ſur ſes jambes venoit m'en remercier. Ses reverences étoient frequentes & precipitées ; je crus que c'étoit en partie pour avoir le plaiſir de conſiderer à chaque fois la beauté de ſes Bas. J'excuſai volontiers en tout cela le ridicule de la façon, & plus touché de ſes autres maux, qu'il ne l'étoit lui-méme en ces momens, car il me paroiſſoit tranſporté de joye ; je le renvoyai offrir cet autre Rondeau à M. le Marquis de....

## Autre Rondeau au même.

*EN vrai Gaſcon (bien l'étois*
*ſur mon ame :*
*Quoique Garonne au moins ne me*
*reclame*
*Pour un des ſiens, poſons d'abord*
*ce cas)*
*J'oſai, Seigneur, vous demander*
*des Bas ;*
*Eſt-ce donc là choſe digne de blâme?*

*Les miens étoient vieux comme*
*l'oriflame ;*
*Vous m'en donnez d'une fort bonne*
*trame.*
*Ah ! que ſouvent fait bon tendre*
*le bras*
*En vrai Gaſcon !*

*Or à preſent je ſerois bien infame*
*De ne montrer un cœur rempli de*
*flame*
*Pour vous, Seigneur, eh! que ne*
*ſens-je pas?*
*Mais ne pourrai-je auparavant*
*tout bas*
*Pour des Souliers vous rechanter*
*ma game*
*En vrai Gaſcon?*

Les Souliers furent donnez le jour même. Cependant mon homme commença à prendre goût aux Rondeaux. Il eſt venu ces jours paſſez m'en demander d'autres; mais je lui ai conſeillé d'apprendre lui-même à les faire, perſuadé qu'ils lui rapporteroient beaucoup plus, quand on ſeroit perſuadé qu'ils ſeroient le fruit de ſa veine. Je croi que dans peu j'en verrai paroître quel-

qu'un de ſa façon, car il en trouve l'invention très-jolie. Je ne vous dis pas que j'apprehendai auſſi que Monſieur de.... ne ſe laſſât plûtôt d'acquitter mes Rondeaux que je ne me ſerois laſſé d'en faire.

Mais auriez-vous crû, Monſieur, qu'on peut faire des charitez en Vers ? Voilà pourtant un homme habillé de près de la moitié du corps de deux de mes Rondeaux. Après cela qu'on vienne nous dire qu'on ne peut ſe ſauver en toutes ſortes d'états. Vous voyez que le chemin n'eſt pas ſi mal-aiſé du Parnaſſe au Paradis. J'ai l'honneur d'être, &c.

# A FILLETTE

*Chienne de Madame de . . . .*

PAs ne suis trop enclin à louanger ;
Tant bien connois le faux traître danger ,
Qu'on va courant en ce fade exercice.
Fors la vertu , qui merite blandice ,
Rien ne devroit être ici bas prôné ;
Mais qu'advient-il ? tout bon prôneur d'Office
Pour la vertu parfois enchifferné ,
Oncques ne l'eſt quand faut chanter le vice.
Or ça pourtant je veux entrer en lice ;
Chienne amiable, écoutez mes propos.
Bien eſt ſi vrai , que n'avez nuls défauts ,
Qu'ores je puis , voire dois par juſtice
Faire en tous lieux reſonner votre Los.

Répondez donc, trop gentille Fillette,
Et dites-moi, ſi ſçavez bien encor ;
D'où vous venez. De moi, ſuis bouche d'or ;
Même en louant je parle à la franquette.
Ja ne ſentiez par trop la Caſſolette ;
Quand belle Dame, appercevant en vous
Je ne ſçai quoi de ſi tendre & ſi doux ;
Vous prit en grace & de vous fit emplette.
Certes alors votre lit coûtumier
Etoit..... oüi-déa. La rime veut fumier ;
Et c'eſt bien dit, n'aviez d'autre couchette.
Une Ecurie étoit votre ſéjour ;
Illec auſſi vous aviez pris le jour.
Un Palfrenier tuteur de votre enfance,
Ne vous donnoit, ainſi qu'un bon tuteur,

Que les rebuts de ſa gloutonne panſe.
Bien vous tenoit auſſi lieu de Docteur ;
Et vous pouvez en avoir remembrance ;
Quand à ſes dits aviez contrevenu
Soufflets d'abord alloient trottant menu
Sur votre groin. Plus honnête pitance
N'aviez alors, ni plus clair revenu.
Or tout ceci ne peut orner vos faſtes ;
Recit pareil n'eſt par trop glorieux.
Je l'entens bien ; mais il faut des contraſtes
Dans les portraits ; ſi n'en vont-ils que mieux.
Et que ſçait-on ? cette même Ecurie
Au temps jadis, peut-être en ce temps-ci,
Peut bien avoir été le premier nid
De maint Seigneur. Ce n'eſt point gauſſerie ;

Car bien encor on pourroit y trouver
Gallons uſez, chiffons de ſouquenille,
Premier Blaſon de leur noble famille,
Que pas un d'eux n'a voulu conſerver.
Tant y a donc vous n'êtes la ſeulette
Qu'ait outragé le deſtin envieux.
Vous le voyez ; gens très-ſpecieux
Furent marquez à la même étiquette.
Vraiment, le fort fut toûjours gi-
rouette,
Et du merite aſſez peu ſoucieux.
Mais plus encor arrogant & ſuperbe
Envers les Chiens, toûjours leur dor-
ne à dos ;
Et c'eſt de là qu'eſt venu le Proverbe :
A Chien gentil n'échut jamais bon os.
S'ainſi n'étoit, ja brillante de gloire
Auriez paru, même tout en naiſſant.
Votre lignage eſt ſi reſplendiſſant,
Que long-temps a qu'il embellit l'hi-
ſtoire.
Non. Vos Ayeux n'étoient point
Chiens Levriers,

Bigles, Baubis, Limiers, Bauds ou Greffiers,
Braques, Griffons, Mâtins, Epagneuls, Dogues,
Fauves, gris, noirs, Courans, Couchans, Baſſets;
Mais ils étoient veritables Barbets;
Chiens gracieux, alecrets & peu rogues
Les autres, las! ne font que brigander:
Mais les Barbets ne ſçavent que garder;
C'eſt là vraiment leur qualité premiere;
Rien de commun n'ont avec autres Chiens,
Hors que par fois ſe ſentent au derriere.
Doncques voici comment Hiſtoriens
S'en vont parlant des Barbets vos ancêtres.
A cela près, qu'ils n'étoient point Chrétiens,

Race de Chien ne ſervit mieux ſes
Maîtres.
Connoiſſez-vous Saxo-Grammaticus ?
Gunnar, dit-il, étoit Roi de Suede ;
Et ſi n'étoit un Prince de bibus,
Lâche, endormi, froid, languiſſant ou tiede
Qui s'amuſa à conter des Rebus.
Or ce Gunnar, d'un belliqueux Cortege
Toûjours vaillant & roide conducteur,
Le Roi Gunnar, inſigne Conquêteur,
Un beau matin conquêta la Norvege.
Il y fallut mettre un Moderateur,
Qui ne fût nice, & qui ſçût le manege ;
Auſſi fit-il ; il y mit un Barbet
Et l'inſtalla Maître de la Contrée.
Par la morbleu, s'écria tout ſujet
Norvegien, ce petulant Prefet
De nous fera bien-tôt chaude curée ;

Il n'eſt de ceux qui font le Chien couchant ;
Ains au rebours faudra que chacun rampe
Auprès de lui ; c'eſt peut-être Melampe
Qui le premier oſa porter la dent
Sur Acteon. Dieux ! qu'il a l'œil ſevere.
Ils lui chantoient maint autre vitupere,
Tout bas pourtant ; & puis dirent ainſi :
Le voilà donc, tirons-nous de ſouci,
Et pour ce faire, un bon os à la gueule
Faut lui jetter. Car un Gouverneur veule
Fait le mutin & dreſſe le ſourcil.
Mais ſi d'abord on l'engraiſſe, on l'empâte,
Il change, las ! c'eſt la meilleure pâte
Qui fût jamais ; ſur le champ il ſe taît.
Cela fut dit, & preſqu'auſſi-tôt fait.
Or donc ce Chien grand oncle à votre pere.

Etoit iſſu de Meſſire Cerbere ;
Haut, magnifique & très-puiſſant Seigneur,
Vivant encor, s'il n'eſt défunt n'a guere.
Dans *Moreri* fidelle Chroniqueur
Il eſt au long parlé de ſa naiſſance,
De ſes emplois, de ſes dits, de ſes faits,
De ſes vertus & de ſa ſuffiſance ;
Et par ainſi ſur ſon compte me tais.
Mais pourſuivons. Votre mere Iſabelle
Tant eſt auſſi grandement Demoiſelle,
Qu'elle peut mettre au rang de ſes ayeux
Un Maître Chien, un Chien ſi radieux,
Qu'il ébloüit ; mais qui ? le Chien celeſte.
Pour cettui-ci, c'eſt choſe manifeſte
Qu'il fut toûjours un Chien au grand collier.

Quand ici bas la nuit étend ſes voiles.
Il fait d'abord à nos yeux petiller
Le feu charmant des brillantes étoilles,
Dont la nature a voulu l'émailler.
Plus d'un Sçavant ſans ceſſe le ſpecule ;
*Tychobrahé*, *Caſſini*, *Marius*,
*Sthard*, *Bayer*, *Kepler*, *Fabricius*
En ont écrit en plus d'un opuſcule ;
Et ces Meſſieurs, qui frondent le Soleil,
Jamais en lui n'ont trouvé de macule,
Toûjours l'ont vû luiſant, propre & vermeil.
Il eſt couſin à Dame Canicule,
Dite autrement, Madame *Procyon*.
Donc voilà bien grande illuſtration,
Et nul Barbet, je crois, ne la conteſte.
Sires Barbets ne ſont point comme nous ;
De certain ſang nous paroiſſons jaloux ;

Ma foi pour eux rien moins ne les mo-
leſte,
Vous avez donc aux enfers, dans les
cieux
Proches parents; mais de tels parents,
zeſte.
De vos malheurs n'ont été ſoucieux;
Laiſſons-les là; ce ſont Chiens de Ni-
velle
Qui vont fuyant quiconque les ap-
pelle.
Quoi! ſans vous dire, es-tu Chien?
es-tu Loup?
Avoir le cœur de vous voir coup ſur
coup
Prête à mourir de faim & de diſette.
Certes de moi rien autre ne regrette
Que le Barbet du bon Monſieur ſaint
Roch,
Car bien je ſçai qu'êtes de même eſtoc;
Oh! celui-ci pour la pauvre Fillette
N'auroit point eu, je penſe, un cœur
de roc
Il partageoit ſon pain avec ſon Maître.
Que n'eût point fait ce bon Barbet
d'ancêtre

Pour une Chienne extraite de ſon
ſang ?
Mais tant y a, vous voilà dans un
rang
Très-gracieux. Sans jamais rien dé-
pendre,
Et ſans courir jamais aucun danger,
Japper, ſauter, dormir, boire &
manger
Rien ne payer, ne rien donner, tout
prendre,
Et par ſus tout, aucun métier n'ap-
prendre :
Voilà, je penſe, àpreſent votre ſort,
Et de mes'hui juques à votre mort.
C'eſt donc ainſi, que votre gentilleſſe
Vous a gagné le cœur d'une Maîtreſſe,
Auprès de qui ne manquerez de rien,
Et de qui même aurez mainte careſſe,
Tant & ſi fort, que connois gens de
bien,
Hommes gentils, & gens de haut pa-
rage,

Qui bien voudroient avoir un tel partage.
Il eſt très-vrai que vous le meritez ;
Oncques vit-on Chienne plus fretillante ,
Et plus loyalle & plus douce & plus gente ?
Ça venez donc , étalons vos beautez ;
Il en eſt temps, approchez-vous , Fillette.
Las ! vous fuyez ! ô de la gent Barbette
Le vtai Phenix , pourquoi me fuyez-vous ?
Par la Corbleu , feriez-vous aſſez brave
Pour redouter l'exhalaiſon ſuave
De mon encens ? Bêtes ſont parmi nous
Qu'on voit , de vrai , bien mieux que vous ſtilées.
Tant bien que mal parlez , loüangez-les ;

Crac, c'en eſt fait ; voilà leurs cœurs rafflez.
Ne faut qu'un mot pour les rendre affolées ;
Et ce mot dit, ſi vous geſticulez,
Voilà de plus mes bêtes épaulées.
Mais taiſez-vous ; vous fais-je tort ceans ?
Ventre ſaint gris, petite Camuſette,
Ores je crois que me montrez les dents.
Je le vois bien, inſtruite à la brochette
Ja vous ſuivez en tout point les leçons
De votre illuſtre & trop humble Maîtreſſe
Preſque portée à dire maudiſſons
A qui prétend exalter ſa ſageſſe,
Son air charmant, ou bien ſa politeſſe.
Mais j'en dis trop, alte là, finiſſons ;
Il n'eſt ici politeſſe qui tienne ;
Peu de temps a que m'y vis échaudé ;

Or qui voudra ſon éloge entreprenne?
De moi ne ſuis aſſez outrecuidé
Pour la chanter, & moins encor ſa
Chienne,
Qui plante là ma Muſe & qui s'enfuit.
Mes complimens ores donc je ren-
gaigne;
Et par ainſi ſans tant d'autre circuit
Fillette, adieu, bon ſoir & bonne
nuit.

LETTRE

# LETTRE

## A Madame la Baronne de.....

Du 12 *Ianvier* 1721.

J'Ai fait tout mon poſſible, Madame, pour vous ſatisfaire, & j'ai eu le malheur de ne pouvoir y réüſſir. A peine j'eus reçû votre Lettre que j'allai ſur la montagne aux deux côteaux pour y travailler les Vers que vous me demandiez. C'eſt l'attelier ordinaire des gens de Lettres & vous n'ignorez pas,

*Qu'un eſprit ſage & raiſonnable*
*Regarde comme un cas pendable*

*De rien chanter ſans qu'Apollon*
*Lui donne lui-même le ton.*
*Tout Auteur ſe flatte & s'abuſe*
*Qui du Maître des Vers ne prend point ſa leçon.*
*Tel étoit le rimeur* Pradon ;
*Il fut l'Apollon de ſa Muſe ;*
*Mais elle ne fut qu'un Buze ,*
*Et lui, qu'un miſerable oiſon.*

Il y avoit long-temps que je n'avois paru au Parnaſſe, auſſi tout y eut pour moi la grace de la nouveauté, & en verité on ne peut qu'être ſurpris dès l'entrée d'un lieu, où juſqu'aux Fontaines & aux rochers, tout y rend une eſpece de ſon harmonieux ; mais où l'on voit ſur tout une infinité de perſonnes de tout âge, de tout ſexe, de toute nation,

qui pleines d'entouſiaſme & de fureur chantent chacune en leur langue & toutes à la fois ce que leur paſſion leur inſpire.

*Là c'eſt un cœur tendre & naïf,*
*Qui d'un accent triſte & plaintif*
*Déplore la mort inhumaine*
*D'un grand que jamais il ne vit,*
*Et qu'il ne connoiſſoit qu'à peine.*
*Ici du bel Eſprit.*
*On fait la contrebande;*
*On debite de bande en bande*
*Des impromptus volez, ou bien faits à loiſir.*
*Les uns crainte de s'abrutir,*
*Ou par le ſeul deſir d'écrire,*
*Malgré toute inhibition*

*Parlent de Conſtitution,*
*Selon l'humeur qui les inſpire.*
*Celui-ci fait pleurer écho;*
*Celui-là, dans ſon vertigo,*
*Se hâte de le faire rire.*
*Un autre, de Vers regratier,*
*Et qui croit une ardeur divine*
*Le feu qui vient de ſa cantine,*
*Trace, ébauche un Poëme entier.*
*Déja j'apperçois Melpomene,*
*Qui n'ayant rien de neuf à mettre ſur la Scene,*
*Se preſſe d'ajoûter cet himne à ſon Pſeautier.*
*Un autre, loin de ſa demeure*
*Faiſant retentir ſes pipeaux,*
*Veut qu'un Berger, qui n'a nul maux*
*Tout ſoudain malgré lui pleure.*

*Sur la maigreur de ſes troupeaux.*

*Ici fait ſon Apologie*
*Un Auteur qu'on a redreſſé ;*
*Mais le voyant tout courroucé,*
*J'augure mal de ſon genie,*
*Et je cheris qui l'a tancé.*

Ce qu'il y a à mon gré, Madame, de plus plaiſant dans ce païs-là, ce ſont les amoureux. On en voit qui jurent à pleine tête contre une Maîtreſſe infidelle, & qui ſans ſçavoir ce qu'ils font la maudiſſent dans le temps même qu'ils l'adorent, Il faut pourtant avouër qu'il en eſt peu de ceux-là, ſoit que les Poëtes ne s'attachent qu'à des Maîtreſſes dociles & complaiſantes, ſoit que la mode ſoit preſque paſſée chez les femmes de ſe faire tirailler comme autrefois.

Après m'être ainſi amuſé à voir tous ces perſonnages ſe débattre de tant de diverſes façons, je pris langue dans cette contrée, où je ne connoiſſois plus perſonne, & j'appris avec regret, que j'importunerois en vain Apollon pour les Vers que vous m'aviez ordonné de faire.

*Depuis qu'un faiſeur d'horoſcope*
*L'a menacé d'un certain mal:*
*Helas! c'eſt un vrai Miſantrope,*
*Il ne prête plus ſon cheval.*

*Sire, oyez comme je raiſonne,*
*Lui débagoula le pendard,*
*Défendez-vous de certaine Baronne:*
*Vous ne riſquez d'être Cornard*
*De par elle, il eſt vrai: mais pourtant la friponne*

*Peut exciter du trouble en vos*
*Etats*
*Plus encor que ces Sçavantas*
*Dont vous ſemblez jaloux, & que*
*dans leurs goguettes*
*Careſſent ſans façon vos plus*
*tendres poulettes.*
*En même lieu que vous, bien-*
*tôt elle aimera:*
*Ce que vous cheriſſez, elle le*
*cherira.*
*D'un ſeul de ſes regards tous les*
*cœurs elle embraſe,*
*Rien ne reſiſte à ſes attraits:*
*Dès ce moment prévenez tous*
*regrets.*
*Quoique les penchans de Pe-*
*gaze*
*Ne touchent en rien votre*
*honneur.*

*Retenez-le pourtant, traitez-le*
*avec rigueur,*
*Un cheval en amour n'eſt pas ſi*
*laide bête,*
*Et Pegaze en tout ſens ſeroit une*
*conquête :*
*On en voit tous les jours de pires*
*parmi nous.*
*Notre aſſaſſine enfin entend bien la*
*Grammaire,*
*Et peut-être encore mieux que*
*vous.*
*Sire, en un mot, gardez-vous*
*de ſes coups.*

*Ainſi parla ce temeraire.*
*Or ſus, jugez s'il ſe peut faire*
*Qu'Apollon à preſent jaloux*
*Veüille prêter ſon Droma-*
*daire.*

Vous

Vous ne l'auriez jamais crû, Madame, & tout cela pourtant eſt au pied de la lettre. Sur ce bruit répandu je n'oſai m'adreſſer à Apollon. J'avois déja dit que je venois de votre part, il n'en falloit pas davantage pour m'en faire honteuſement éconduire. Mais plûtôt que de ne point vous contenter, que ne fais-je des Vers en dépit du Dieu qui les inſpire? Il eſt vrai;

*Mais quel feu ne s'éteint, quel brillant ne perit*
*Dans un affreux Village?*
*Et ſans danger y peut-on faire uſage*
*Des moindres talents de l'Eſprit?*
*Etonné de mon griffonnage,*
*De mes tranſports, de mon langage,*

*Le manant ruſtre & mâtin*
*Me croiroit auſſi-tôt poſſedé du malin.*
*Déja dans tout le Bailliage*
*Retentit le ſon du Beffroi,*
*Et pour redoubler mon effroi,*
*On tient conſeil; je vois ma vie en arbitrage.*
*Où trouver alors quelque appui?*
*Le Juge (bien ſçavez quel en eſt le genie)*
*Me voyant plus docte que lui,*
*Viendroit envenimer l'atroce calomnie:*
*Qu'on mande le Curé, ça qu'on l'excommunie;*
*Cet homme fait des Vers, c'eſt ainſi que Cujas*
*Veut qu'on ſe comporte en tel cas.*

*Dépêchez-vous, Paſteur; donnez-lui le ſalaire*
*De ſes maudits Arts liberaux;*
*Et s'il ne peut encor ſe taire,*
*Chantez pour dernier formulaire,*
*Les Pſalmes penitentiaux.*

L'idée d'une telle ſituation me fait trembler; mais je vais bien plus loin, Madame; ſuppoſons que Phœbus m'inſpire; ſuppoſons que la gent Villageoiſe elle-même ſoit d'aſſez bonne humeur pour me laiſſer rimailler tranquillement; malgré tout cela je vous avouë que je n'aurois pas le courage d'entreprendre ce que vous deſirez de moi.

*Dès qu'il faut celebrer votre aimable Intendante*

*Ma Muſe eſt fort votre ſervante.*

*Cette Dame a, dit-on, de trop beaux attributs.*

*Ainſi je n'ai la hardieſſe*
*De chanter ici ſes vertus;*
*Et je crois qu'une telle piece*
*Etonneroit même Phœbus.*
*J'ajoûte encor qu'en votre abſence*
*On ne peut guere avoir d'eſprit;*
*Ah! croyez-en à cet Ecrit;*
*Ceci ſoit dit ſans complaiſance,*
*Le pauvre eſt mort, ou s'il ne l'eſt,*
*Je vous le maintiens bien abſtrait.*
*Je ne puis donc vous ſatisfaire;*

*Mais ne grondez de ce refus :*
*Car après tout, à ce que faire?*
*Bien d'autres ſoins y ſeroient*
*ſuperflus.*
*Au retour toutefois de ce païs ſau-*
*vage,*
*Je veux reparer ce dommage,*
*Et promets foi d'homme d'hon-*
*neur,*
*De rimer, s'il faut, les louan-*
*ges*
*De tous les neuf chœurs des*
*Anges,*
*Si telle eſt alors votre hu-*
*meur.*
*Adieu vous dis & ſerviteur.*

# LETTRE

## A Monſieur le Comte de G.....

*Du 20. Janvier 1721.*

LEs plus agreables momens de ma vie, Monſieur, ſont ſans contredit ceux où je reçois de vos Lettres. Il n'y a que votre preſence & l'honneur de vous entendre parler vous-même, qui puiſſe me cauſer plus de raviſſement & de joye.

Mais, Monſieur, avoüez que mon ſort eſt bien cruel de me tenir ſi long-temps éloigné de vous. Je commençois à me faire à cette ſolitude, je ne puis à preſent la ſupporter ; les plus riants objets m'y ennuyent. C'eſt

à vous à me conſoler dans un païs que vous m'enlaidiſſez ſi fort tous les jours. Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles autant que vos grandes occupations vous le pourront permettre. Songez que vous avez ici un malade, pour ainſi dire, de votre façon, à qui veritablement votre ſeule preſence peut redonner une ſanté parfaite, mais dont vos Lettres du moins empêcheront le mal d'empirer.

Je m'attendois bien au gracieux acceüil qu'on vous a fait à la Cour. Il faudroit ne vous point connoître pour ne l'avoir point prévû. Je ne ſerai pourtant jamais ſatisfait que les récompenſes n'égalent vos merites, & je voudrois bien que votre modeſtie ne vous empêchât point de connoître ſur cela toute l'étenduë de mes juſtes deſirs.

Vous la faites bien paroître

cette vertu favorite, quand vous dites que votre Muſe eſt engourdie. Oh ! Monſieur, je vous connois ; ne me dites point de mal de vous, je vous prie. Je ſçai que vous n'avez qu'à toucher votre Lyre pour en tirer les ſons les plus doux. Si je vous aimois moins, je ſerois jaloux de votre talent ; & certainement il en eſt peu qui vous égalent, & qui approchent même tant ſoit peu de vous. Seroit-ce cet Auteur anonyme dont vous me parlez ? La mauvaiſe piece qu'il a produite ! Je n'en parlerai qu'à vous : mais comme a dit quelque part un de nos Poëtes :

*Dans le ſiecle antique & moderne,*
*Iamais ſot ne merita mieux*
*D'être pouſſé d'un coup de berne*

*Iuſqu'à moitié chemin des Cieux.*

Je ne ſuis point étonné que ceux qui ſont loüez dans cette Ode l'ayent approuvée, & lui ayent peut-être auſſi donné de la vogue. Euſſent-ils encore plus d'eſprit : on en fait volontiers credit à un homme qui loüe : il n'eſt pas naturel de penſer mal d'un Ouvrage qui dit du bien de nous. Pour moi, perſonne deſintereſſée, je vous dirai que ce Poëte louangeur ne me paroît pas avoir l'aîle aſſez forte pour l'Ode.

Voulez-vous que je vous le définiſſe ? C'eſt un eſprit qui ne va que par ſauts & par bonds ; au lieu qu'un noble feu emporte l'imagination des autres ; on voit celui-ci faire de continuels efforts pour débaucher, pour ainſi dire, lui-même ſon imagination. Elle s'éleve, elle s'enfle ; mais

ce n'eſt que pour un moment. Il la pouſſe, il l'anime de nouveau, elle ſe détent encore, & ainſi alternativement juſqu'à la fin de la piece, dont voilà tout le jeu.

Vous ſçavez mieux que moi, Monſieur, que ce n'eſt pas par effort que l'on eſt éloquent; c'eſt par le cœur, c'eſt par la vivacité de l'eſprit. Alors les paroles coulent en abondance, elles ſe preſentent en foule, elles briguent, pour ainſi dire, à qui s'arrangera les premieres, comme ſi elles avoient conſpiré entr'elles d'épargner à l'Auteur la peine du choix, de la liaiſon & de l'ordre. C'eſt ce qu'Horace a exprimé dans ce Vers :

*Verbaque proviſam rem non invita ſequentur.*

„ Quand une matiere eſt une
„ fois bien conçûë, les paroles
„ ſuivent aiſément.

Et voilà le vrai genie qu'il faut pour tous les Ouvrages d'eſprit, & ſur tout pour l'Ode. Mais notre Poëte ne paroît point avoir cette éloquence qui vient de ſource, & qui dans ſon deſordre même marche toûjours d'un pas reglé.

Mais dans quel détail entre-t-il, je vous prie ? Il met quatorze ou quinze ſtrophes à ne nous rien dire de ſon ſujet principal. Il veut décrire un Palais des plus magnifiques. Il y voit une Façade ſuperbe, des Appartemens reguliers, des Meubles précieux, des Tableaux rares, &c. Mais il ſe contente de nommer ces choſes par leur nom, il n'en fait mention que comme auroit fait une Gazette, il nous annonce qu'elles y ſont.

Un bon Poëte auroit fait des Deſcriptions, auroit chargé ſes portraits d'idées agreables, ap-

pellé à tous momens la Fable à ſon ſecours. Ce n'eût point été ce Palais, tel que les yeux le preſentent à l'eſprit, c'en eût été ſur ce plan naturel un plan tout nouveau. Les perſonnes qui lui ont donné tant de grace & de beautez, auroient été tout étonnées d'avoir fait des choſes à quoi elles n'ont jamais penſé; mais ce n'eſt qu'à une imagination feconde, à un genie heureux & veritablement poëtique à fournir ces grandes & vives images qui groſſiſſent & embelliſſent les objets, ſans pourtant s'éloigner trop de la vraiſemblance.

Me fais-je entendre, Monſieur? ſi cela eſt, vous devez convenir avec moi, que notre Auteur auroit grand tort de ſe croire Poëte pour avoir rimé quelques Vers; & quels Vers, bon Dieu! que j'y découvre d'expreſſions baſſes, que j'y en trouve

de peu juſtes ! Combien en eſt-il qu'il faudroit envoyer rebattre ſur l'enclume, ſelon l'expreſſion d'Horace ?

*Et malè tornatos incudi reddere verſus.*

Enfin, Monſieur & en gros & en détail cette Ode qu'on a pris la peine de vous envoyer de ſi loin me paroît très-mauvaiſe, non pas tant neanmoins pour les fautes qui y ſont, que pour le genie aiſé, le feu brillant & agreable qui n'y eſt pas. Je ne pardonne point ce dernier défaut à un homme qui fait des Vers de gayeté de cœur & ſans y être forcé. Meſſieurs de..... auroient pû ſe paſſer d'un tel Panegyriſte de leurs hauts faits. Ce ne ſont point de ſemblables poëſies qui font les Dieux, pour parler le langage d'Ovide :

*Di quoque Carminibus, ſi fas eſt dicere, ſiunt:*
*Tantaque Majeſtas ore canentis eget.*

Voilà mon ſentiment. Je ne prétens pas neanmoins prononcer ici un Arreſt en dernier reſſort : je ne me crois point infaillible. C'eſt à vous, Monſieur, qui avez tout à la fois tant de naturel & tant de juſteſſe dans l'eſprit, à juger ſouverainement de cette piece. Pour moi j'ai trouvé je ne ſçai comment toutes ces reflexions au bout de ma plume, & je ſuis preſque fâché de m'être laiſſé aller à la critique dans cette Lettre, & de n'avoir point fait attention à ces paroles de Pline le jeune que j'ai toûjours trouvé ſi belles, & ſur leſquelles je voudrois fort me regler en tout temps, c'eſt de pardonner aux

autres, comme si l'on étoit tombé soi-même dans les mêmes fautes, & d'éviter pourtant les moindres fautes, comme si l'on ne pardonnoit jamais à personne. J'ai l'honneur d'être, &c.

## A Monſieur J.... D.... aux Champs Eliſées.

*Du 26 Janvier* 1721.

L'Etrange choſe, Monſieur, que d'être mort, & que l'on eſt ſot quand on a le malheur de ne plus joüir de la lumiere qui vous éclaire! Vous aurez de la peine à croire ce que je vous vais dire, & que j'ai appris par l'experience d'autrui, que les plus grands genies & ceux qui faiſoient le plus les rodomons dans votre païs, en valent toûjours ici la moitié moins. Helas! diſoit jadis Voiture, & je le lui ai bien oüi dire encore en ſoupirant : c'eſt fort peu de choſe qu'un demi Dieu quand il eſt mort.

Ce

Ce que j'y trouve de pire, c'eſt que, quelque honte qu'on ait à ſe voir ſi lointaiment dépaïſé, il eſt bien difficile d'être long-temps mort, ſans que nos voiſins & nos amis s'en apperçoivent. Je me ſuis contrefait juſqu'ici, & dans ma derniere Lettre ſur tout, je faiſois tous mes efforts pour vous ſéduire par un faux coloris de vivant; malgré tout cela vous vous êtes apperçû que je n'étois plus; je ſentois le mort à pleine bouche.

Eh bien donc, Monſieur, il n'eſt plus temps de diſſimuler; je vous dirai comme Arlequin dans une Comedie, & pour le moins avec autant de verité que lui: je ſuis mort, & mort s'il en fut jamais.

Pour ce qui eſt de la maniere dont un tel accident m'eſt arrivé, je ne ſçaurois préciſément vous l'apprendre; certaines eaux

qu'on m'a fait boire en arrivant, comme c'eſt la coûtume, pour me purger des mauvaiſes humeurs contractées dans votre païs, m'en ont fait perdre le ſouvenir. Tout ce qui me reſte d'idées là-deſſus, c'eſt que je ne ſuis point mort dans les formes & de la main des Suppots de la Faculté, je croirois volontiers que je ne le ſuis que pour avoir été trop long-temps éloigné de vous. C'en eſt là à mon avis la cauſe la plus plauſible, & vous me ferez plaiſir d'en être perſuadé, puiſque je fais tant que de vous le dire. Nous ſommes ici gens tout d'une piece, gens qui ne ſe fardent point; il eſt encore inoüi qu'un mort ait jamais trompé perſonne.

Mais, Monſieur, maintenant que me voilà ſottement emballé ſous terre pour n'en revenir jamais, de quoi vous aviſez-vous

de m'attaquer comme vous faites ? Ne ſçavez-vous pas ce que dit le Proverbe Latin, que d'arracher la criniere à un Lion mort, *vellere barbam Leoni mortuo*, c'eſt une action un peu ſuſpecte de lâcheté. A vous entendre, ne diroit-on pas qu'il y a de ma faute d'être mort ; pourquoi m'accuſez vous de l'être ? Eh ! de grace, Monſieur, laiſſez les morts en paix, ils ont bien aſſez d'autres chagrins, ſans que vous veniez encore augmenter leurs peines.

Et par qui vouliez-vous que je vous écriviſſe ? C'eſt un hazard que j'aye fait connoiſſance avec un Diable Lutin qui a entrepris deux ou trois femmes de ..... & qui ne faiſant qu'aller & venir chez vous, s'eſt chargé de vous faire rendre mes Lettres. Ce *chez vous* vous paroît ſans doute équivoque. Helas !

Monſieur, je crois bien que ce Diable n'ignore pas où vous logez, & qu'il pourroit bien quelquefois avoir été rendre ſes devoirs & offrir ſes ſervices à Madame votre Epouſe, mais je ſuis ſûr qu'il en a été chaſſé honteuſement.

Ma plus grande peine à preſent n'eſt pas de vous faire tenir mes Lettres, c'eſt d'en faire qui puiſſent vous divertir. L'affreux ſéjour que celui-ci! Je vous conſeille, Monſieur, quelque envie que j'aye de vous voir, de n'y venir que le plus tard que vous pourrez. Imaginez-vous que nous ſommes ici une infinité de gens qui ne faiſons que nous entreregarder fixement les uns les autres, ſans nous rien dire

*Triſtes, mornes, confus, émerveillez, tremblans,*
*Comme ſouris dans une ſouriciere.*

J'ai déja vû, Madame de.... C'eſt à mon gré la plus à plaindre de tous nous autres. Pour la punir d'avoir ſi long-temps ſcandaliſé votre hemiſphere par ſon divorce avec Monſieur de.... que vous ſçavez avoir porté jadis aſſez impatiemment la triſte qualité de ſon Epoux, on le lui a attaché à ſes côtez. La pauvre femme va courant de toutes parts, & ſe ſecoüant ſans ceſſe pour s'arracher à ſon compagnon; mais c'eſt aujourd'hui un couple indiſſoluble. Ils ſe tiennent à la moële des os. Elle me demanda précipitamment s'il étoit vrai qu'elle eût fait un ingrat en la perſonne du Chevalier de.... & ſi la tendreſſe qu'il avoit juré d'avoir toûjours pour ſes Manes, il l'avoit déja ſacrifiée aux charmes d'une nouvelle paſſion. Je lui répondis qu'il n'étoit rien de plus certain, que ce n'étoit pas

ſans ſujet qu'on vous traittoit ici de gens de l'autre monde, & que des ombres ſe flattoient en vain de l'emporter dans vos cœurs de chair ſur des objets réels & palpables. Je vous l'avois bien dit, lui repliqua ſur le champ Monſieur de ..... d'une voix foudroyante, levant en même-temps la main, comme s'il eût voulu lui décharger un horion ſur le nez. Si la bonne Dame avoit pû mourir une ſeconde fois, je crois qu'elle ſeroit morte en cette occaſion. Elle ſe retira ſe roulant à terre, & traînant toûjours avec elle ſon impitoyable ennemi.

* *De ſon genereux ſang la trace me conduit*
*Les rochers en ſont teints, les ronces degoutantes*

* *Racine.*

*Portent de ſes cheveux les dépoüilles ſanglantes.*

J'eus beau la ſuivre ; elle fit plus de chemin que moi. S'il m'étoit permis de reveler les ſecrets enſevelis dans nos épaiſſes tenebres, je vous dirois qu'il y a ici bien de ſemblables peines préparées pour des gens de votre connoiſſance. Si je ſçai bien la langue du païs, on appelle cela être *carnifié*, *ſanguinifié*, & *oſſementé* avec un autre : ( voilà des termes de mort cela ) & il m'eſt revenu que c'étoit une nouvelle eſpece de ſupplice inventé pour ces ſortes d'amoureux, qui refuſant de ſuivre les honnêtes penchans que la bienſeance permet & qu'elle autoriſe, forcent les convenances de l'âge & des mœurs, & ſe font des paſſions bizares que la corruption du cœur ſoûtient à la verité, mais que la nature elle-

même, toute indulgente qu'elle eſt, ne ſupporte qu'avec peine.

Pour moi qui ne m'aviſa jamais d'aimer de la ſorte, je ſuis ici, grace à ma ſageſſe, très-iſolé, & par conſequent plus leſte que je n'ai jamais été. Si je pouvois ſortir, je ferois bien du chemin en peu de temps. Je vous irois toutes les nuits tirer vos couvertures, ſeulement pour vous divertir. Ah! que Madame D.... me ſçauroit bon gré de vous tenir un peu allerte. Au reſte, Monſieur, j'ai bien du regret d'être mort ſans lui dire adieu. Dites-lui de ma part ces deux mots:

* *Qui veut voyager loin ménage ſa monture;*
*Buvez, mangez, dormez, & faites feu qui dure.*

* *Racine.*

Les

Les Helenes qui ont le plus brillé chez vous, ſont ici, comme vous penſez bien, d'une laideur affreuſe. Je ne connois que Madame de.... qui, ſelon toutes les apparences ne perdra rien à nous venir joindre. Auſſi eſt-il impoſſible qu'elle devienne comme les autres, l'ombre de ce qu'elle aura été, n'y ayant point à mon gré de figure au deſſous de celle dont Dame nature l'a ſi liberalement pourvûë. Ses yeux ne pourront ſans doute ſe creuſer davantage, ſes jouës devenir plus décharnées, ſon nez plus court, ſes levres plus livides, ſon teint plus pâle & plus fané. Pour de menton, elle n'en ſçauroit perdre ſur ma parole; il eſt de notorieté publique qu'elle n'en eût jamais. Je penſe même que notre païs va être pour elle un lieu de triomphe, & imaginez-vous, Monſieur, ſi avec la va-

nité que vous lui connoiſſez, & qu'elle ne manquera point de conſerver encore ; elle ne prendra pas bien alors ſa revanche ſur toutes ces beautez paſſageres, &, pour ainſi dire, à vie, qui ne ceſſent de la braver ſur votre horiſon.

J'en ai parlé ici bas, & ſur ce que j'ai avancé qu'elle y débarqueroit tout comme elle eſt, la plûpart de nos égrillards ſe réjoüiſſent d'avance de voir dans nos cercles une défunte, ſi j'oſe le dire ainſi, toute vivante. Et de par Pluton, elle ne ſçauroit mieux faire que de ſe hâter de venir. On ſouhaite fort chez vous qu'elle entreprenne ce voyage ; ainſi il ſe trouvera, que plus gracieuſe à ſa mort qu'elle ne l'a été de ſa vie, elle fera alors plaiſir à l'un & à l'autre monde tout enſemble.

Adieu, Monſieur, ſi mon

Diable veut bien encore me ſervir, vous aurez ſouvent de mes nouvelles. Je ſuis ſans compliment, car nous ne les connoiſſons point ici, celui de tous les morts qui vous eſtime, vous honore & vous aime davantage.

*Feu L.... de regretable memoire.*

# LETTRE

## A Monſieur le Comte de G.....

*Du 28 Janvier 1721.*

JE n'attends pas, Monſieur, que vous me diſiez que vous etes fort occupé ; je le connois par votre ſilence : j'aime à me flatter, & je crois que c'eſt la ſeule raiſon qui vous empêche de m'écrire : mais ſi vous ne pouvez me faire cet honneur, ſouffrez au moins que j'aye celui de vous enttetenir même à credit, même ſans retour. Je me répondrai pour vous, & ſi je ne me dis point d'auſſi belles choſes & avec autant d'eſprit, je compte ſi fort ſur votre amitié, que je m'en dirai du moins de très-gra-

cieuſes. Vous penſez bien que je ne m'y épargnerai pas, & qu'étant à même de me ſatisfaire, je ferai enſorte d'être content de vous.

Plût à Dieu que vous le fuſſiez autant de moi toutes les fois que j'ai l'honneur de vous écrire & que je puſſe vous exprimer mes ſentimens, comme je ſçaurai me repreſenter les vôtres; mais je vous ſupplie de faire auſſi un peu à mon égard ce que je ſuis diſpoſé de faire entierement pour vous. Je me tiendrai le langage de votre amitié, & vous, Monſieur, vous vous parlerez, s'il vous plaît, celui de ma reconnoiſſance.

Je voudrois bien ſçavoir ſi votre jugement ſur l'Ode de Monſieur . . , s'accorde avec le mien. Je me perſuade que l'un & l'autre ſont aſſez juſtes dans le même moule.

Mais je ne laiſſe pas d'apprehender qu'en liſant ma Critique, vous ne m'ayez plus d'une fois appliqué ces Vers d'Horace:

*Quum tua pervideas oculis mala lippus inunctis,*
*Cur in amicorum vitiis tam cernis acutum,*
*Quam aut Aquila, aut Serpens Epidaurius?*

„ Comment ſe peut-il faire que „ dans le temps que vous paroiſ„ ſez avoir les yeux malades & „ couverts d'un bandeau qui „ vous empêche d'appercevoir „ vos fautes, vous ayez pour „ celles de vos amis la vûë plus „ perçante qu'un Aigle, ou que „ le Serpent d'Epidaure? S'il eſt vrai, Monſieur, que vous l'ayez ainſi penſé, vous avez penſé juſte; & ſi j'introduiſois ici,

comme fait Horace en ce même endroit, un interlocuteur qui me demandât ſi je n'ai point auſſi de défauts, je ſerois ſans doute contraint de lui avouër que j'en ai, & de plus grands encore:

*Nullane habes vitia? immo alia, haud fortaſſe minora.*

Nous en avons chacun, & les mêmes ſouvent que nous reprenons dans les autres: mais comme nos yeux qui diſcernent aiſément tous les objets ſenſibles ne peuvent ſe voir eux-mêmes, nous appercevons les imperfections de ceux qui nous environnent, & nous ne pouvons connoître les nôtres. Ce n'eſt que dans un objet étranger & par une reflexion de la lumiere, que nous voyons nos propres yeux; ce n'eſt auſſi que dans nos ſemblables, qu'il

nous eſt poſſible d'apprendre ce que nous ſommes.

Mais qui de nous veut ne faire d'autre uſage des vices qu'il découvre dans les autres, &, pour ainſi dire, de cette lumiere qui lui eſt refléchie & qui le fait voir en eux, que pour ſe condamner ſoi-même ? j'oſe dire qu'il n'en eſt aucun. Il faudroit entrer dans un examen & dans un parallele qui ſouvent ne nous ſeroient point avantageux : nous les évitons avec ſoin ; & comme dit Perſe, Contens de pouvoir penetrer dans le cœur de nos voiſins, nous ne nous aviſons jamais de faire une deſcente dans le nôtre pour examiner attentivement ce qui s'y paſſe.

*Nemo in ſeſe tentat deſcendere, nemo,*
*Sed præcedenti ſpectatur mantica tergo.*

S'il en eſt qui s'étudient, ce n'eſt jamais que d'une étude legere, & pour ainſi dire, de paſſage ; & ſi dans cette étude ils ſe reconnoiſſent quelques défauts, ils n'en ſont pas pour cela moins amis d'eux-mêmes, ils pourroient dire comme ce Menius dont parle Horace : *Egomet mí ignoſco.* Je me pardonne tout.

Voilà, Monſieur, comme ſont faits tous les hommes, & c'eſt par là que je prétens m'excuſer d'avoir critiqué l'Ouvrage de Monſieur..... ne doutant point d'ailleurs que je ne tombe tous les jours en écrivant dans de plus grandes fautes que celles que j'ai oſé relever en lui. J'ai l'honneur d'être, &c.

# LETTRE

## A Monſieur le Marquis de S....

Du 1 *Février* 1721.

VOus avez bien fait, Monſieur, de m'apprendre quel eſt le tendre objet de vos amours. Je vous avouërai naturellement, que ſur votre premiere Lettre, où vous ne m'en parliez qu'en general, Je me défiois un peu de votre ſageſſe.

*J'apprehendois pour vous le funeſte eſclavage*
*De ces amours ſecrets & dangereux,*
*Où l'on ne trouve autre avantage,*

*Que la facilité de contenter ſes feux.*

C'eſt ſi fort le mal du temps, Monſieur, que vous devez me pardonner de vous avoir crû un peu à la mode. Je vous fais aujourd'hui reparation d'honneur de mes mauvaiſes penſées, & avec d'autant plus de plaiſir, que connoiſſant Mademoiſelle de.... j'applaudis fort à votre tendreſſe.

*Si la jeune beauté peut répondre à vos vœux,*
*Il ſe peut que l'hymen reſſerre un jour vos nœuds.*

Vous me paroiſſez, Monſieur, aſpirer à ce bonheur, je crois que vous n'y trouverez pas grands obſtacles; mais tout ce qui vous inquiete, dites vous;

*C'eſt qu'elle paroît inſenſible,*
*Et vous craignez qu'il ne ſoit pas poſſible*
*De triompher d'un cœur qui n'a jamais aimé.*
*De quelle crainte êtes-vous allarmé ?*
*Quel cœur n'eſt fait pour la tendreſſe ?*
*Elle naît avec nous, nous ſuit dans tous les temps.*
*Elle eſt l'écüeil de la jeuneſſe,*
*Et trop ſouvent le foible des vieux ans.*
*Quand un cœur jeune eſt encor ſage*
*Ah ! ce n'eſt point qu'il n'ait aſſez vêcu ;*
*Mais c'eſt que l'amour le ménage*

*Pour être quelque jour plus ſûrement vaincu.*

Voilà en paſſant, Monſieur, de quoi vous conſoler. Vous n'avez qu'à continuer vos ſoins. Les progrez que vous ferez auprès de Mademoiſelle de ..... juſtifieront bien-tôt la verité de mes Oracles. J'ai l'honneur d'être, &c.

# LETTRE

## A Madame la Marquiſe de T....

*Du 3 Février 1721.*

JE ne vois pas, Madame, ce qui peut vous porter à craindre de lier avec Monſieur de.... le commerce de Lettres qu'il vous a propoſé, quand toutes les raiſons de le craindre ſont de ſon côté.

Ses Lettres, je vous l'avouë, & il en convient le premier, ne ſont pas faites pour les vôtres. Tout le monde s'appercevra du contraſte; mais y en eût-il cent fois plus qu'entre les mines des Indes & celles de l'Europe, permettez-moi de vous le dire, ce

ne ſeroit pas une raiſon d'en apprehender l'échange.

On a de tout temps mis en commerce les biens les plus diſproportionnez. On change ſouvent le plus précieux de tous les métaux contre le plus vil. Les Cicerons, les Plines & les Horaces n'ont pas dédaigné dans le plus bel âge de Rome d'écrire des Lettres excellentes, & d'en recevoir de mediocres. Les Balzacs, les Voitures & les Coſtards ne ſe ſont pas deshonorez ſous le plus beau de nos regnes, pour avoir eu la même complaiſance ; & ce qui ne permet pas de douter qu'à cet égard les anciens & les modernes n'ayent donné le plus pour le moins, c'eſt que la poſterité a fait aux Lettres qu'ils ont écrites, un honneur qu'elle n'a pas fait à celles qu'ils ont reçûës. Elle a laiſſé perir les unes ; elle a pris ſoin de conſerver les autres.

Rendez-vous donc, s'il vous plaît, Madame, à ces exemples, & ceſſez de craindre un commerce dont vous devez recüeillir toute la gloire.

Vous ne pouvez en honorer perſonne qui vous en ſçache plus de gré que Monſieur de .... Il recherche en cela ſon interêt, il veut ſe polir avec vous ; & vous ne ſerez pas fâchée d'avoir formé un éleve qui ne peut manquer de vous faire honneur dans le monde.

*Qu'il eſt beau de voir un Sçavant*
*Inſtruire des Eſprits novices,*
*Cultiver avec ſoin leur talent,*
*Et de leur genie imprudent*
*Se plaire à gourmander les trop brillans caprices.*
*Il leur dévoile ſes ſecrets ;*

*Et*

*Et par d'inſenſibles progrez,*
*Il les rend dignes de la gloire*
*De voir au Temple de me-*
*moire*
*Leurs noms conſacrez à ja-*
*mais.*

Voilà des Vers moins beaux que ceux que vous faites ordinairement, Madame ; mais vous ne pouvez en deſapprouver les ſentimens. Je me flatte qu'ils feront quelque impreſſion ſur vous. Je ſuis, &c.

## A la même.

*Du 8 Février 1721.*

MOnſieur le Comte de.... dont vous deſirez, Madame, d'apprendre des nouvelles, mene ici une vie aſſez triſte. On apperçoit en lui un fond de melancolie, qu'on ne ſoupçonneroit pas dans un homme qui a tant de ſujet d'être content de lui-même.

*Mais tel eſt des Heros le deſtin ordinaire;*
*Eſtimez d'un chacun, ils ne ſçauroient ſe plaire.*
*Plus grands que les exploits qui les font reſpecter,*
*La plus noble vertu ne peut les contenter.*

Ce n'eſt pourtant pas là préciſément la veritable ſource de ſes peines. Je voudrois ne point parler ſi haut & vous la laiſſer à deviner.

*Que ſert de ſurmonter de puiſſans ennemis ?*

*Dans nous ſeuls nous trouvons notre bonheur ſuprême.*

*Si le vainqueur ne triomphe en lui-même.*

*Il eſt plus malheureux que ceux qu'il a ſoumis.*

Voilà juſtement ſa ſituation, Madame. Il trouve au dedans de lui un ennemi redoutable, cet ennemi . . . . . ne le connoiſſez-vous pas ? qui a défait les Hercules & les Samſons. Mais je me ſuis ſi bien fait entendre, qu'autant vaut-il parler plus clairement

*Je vais vous découvrir l'excez*
*de ſa foibleſſe.*
*Le Heros ſuccombe à ſon tour ;*
*C'eſt.... c'eſt.... en un mot,*
*c'eſt l'Amour*
*Qui triomphe de ſa ſageſſe.*

Ses veritables amis ſont plus de myſtere à divulguer ſon penchant, qu'il n'en fait à le leur apprendre : mais c'eſt qu'il ſent bien que Madame de..... dont il eſt épris eſt capable de juſtifier les plus fortes paſſions dans l'eſprit de tous ceux qui connoîtront ſon merite.

Quelle gloire pour votre ſexe, Madame ; & que ce Captif eſt bien capable de montrer quelle eſt votre force & votre empire !

Mais, Madame de..... ſe défend d'une inclination ſi glorieuſe, & vous êtes toutes enga-

gées à prier le tendre amour de lui fléchir le cœur. Si vous ne le faites, si vous ne la preſſez vous-même de ſe rendre, je vous declare à toutes tant que vous êtes, que je vais ameuter tous les hommes contre vous, & que vous ne trouverez point dans tout le Royaume un ſeul homme qui oſe deformais vous regarder en face.

Déja tous les gens d'épée vous abandonneront, ils tiennent tous à Monſieur le Comte de.... & vous n'ignorez pas qu'ils ſont le plus beau fleuron de votre Couronne. Mais je vous enleverai juſqu'aux Abbez, votre derniere reſſource. Pour les Financiers, vous n'en voulez plus depuis que les eſpeces leur manquent.

Croyez-moi, Madame, aſſemblez-vous en corps, & tout d'une voix condamnez la Belle à ſe

rendre. Mais de grace, qu'il n'y en ait point de jalouſes parmi vous. Elles opineroient au contraire, dans le temps que mourant d'envie d'être à ſa place, elles ſeroient toutes prêtes à faire le coup de main avec Monſieur le Comte de .... Adieu, Madame, il me tarde de voir ce que vous ferez pour retirer Monſieur de .... de ſa melancolie, & finir les cruels tourmens qu'il endure. J'ai l'honneur d'être, &c.

SSSSS.SSSSS:SSSSSSSSSS

# LETTRE
## A Monſieur de G....

*Du 14 Février 1721.*

JE vais vous étonner, Monſieur, par le recit de l'aventure du monde la plus ſinguliere. Je reçûs il y a quinze jours une Lettre à huit heures du ſoir par un inconnu, dont la figure me parut ſi étrange, ſur tout aux flambeaux, que j'eus preſque peur lorſqu'il m'aborda.

C'étoit un homme d'une taille giganteſque. Il avoit la tête raſe & toute nuë, le nez gros & épaté, une grande bouche bordée de lippes, des yeux égarez, & une barbe exceſſivement longue, ſurmontée d'une mouſtache, dont les deux extremitez s'alloient

perdre dans l'épaiſſeur de ſes ſourcils. Tout le reſte de ce grand corps étoit incruſté de glaçons, car le temps étoit fort rude ; & cependant ſous cette nouvelle eſpece de ſur-tout, je n'apperçûs qu'une ſouquenille très-legere, & qui me parut même immediatement collée ſur la chair.

Cet énorme perſonnage voulant enfin m'apprendre le ſujet de ſa venuë, pouſſa une voix ſi forte, que les planchers de ma chambre en furent preſque ébranlez. Ce qui m'étonna le plus, c'eſt qu'il me parla une langue que je n'entendois point. Je le pris pour un Sauvage qui habitoit ces montagnes, & qui preſſé par la faim, étoit venu fourager dans la plaine ; mais je reconnus bien-tôt mon erreur.

C'étoit un Turc, qui à cela près qu'il ne me parut point aſſez affectionné à Mahomet pour refuſer

fufer quelques bouteilles de vin, ſi j'étois d'humeur de lui en offrir, ne demandoit qu'à me remettre une Lettre dont il étoit chargé, & où je trouvai ces mots :

*Il faudroit, Monſieur, n'avoir point oüi parler de vous, pour n'oſer prendre la liberté de vous écrire. Nous avons d'autant plus de confiance en vos bontez, qu'une cruelle experience nous a appris à n'en plus mettre au recit de nos maux, que nous avions crû capables de toucher les cœurs les plus inſenſibles. Nous n'avons trouvé juſqu'ici que des hommes en qui le cœur ne ſert qu'à reſpirer & à vivre. Il nous en faut un comme le vôtre qui ſçache ſe prêter aux malheureux & compatir à leurs peines.*

*La crainte de la contagion nous a chaſſées avec trois de nos Domeſtiques des environs de Marſeille. Nous n'avons point attendu que le*

*mal vint juſqu'à nous ; mais ceux-mêmes qui nous blâmeroient de nous y être expoſées, nous font un crime d'avoir voulu nous en garentir.*

*Tout le monde nous fuit, les Villes nous ferment leurs portes, & dans ces montagnes mêmes où nous ne ſommes parvenuës qu'avec bien du peril, & où nous ſommes déja depuis huit jours, on ne nous offre pour tout logement qu'une cabane enfoncée dans les neiges & expoſées de toutes parts aux injures de la ſaiſon.*

*L'argent perd ſa force dans nos mains & nous devient inutile. On nous refuſe preſque les alimens les plus communs & les plus neceſſaires ; c'eſt-à-dire, que la mort que nous fuyons vole après nous le bras levé ſur nos têtes, & que nous n'avons gagné à vouloir l'éviter, que la funeſte conſolation de mourir en détail, & de ſurvivre chaque jour*

*à une partie de nous-mêmes.*

*Quel ſort pour deux jeunes perſonnes à qui d'ailleurs leur ſexe refuſe la fermeté dont elles auroient beſoin dans une ſituation ſi déplorable!*

*Mais ſi la cruauté des hommes ſemble avoir conſpiré notre perte, il eſt dangereux que livrées au deſeſpoir nous ne leur raviſſions le plaiſir d'immoler eux-mêmes leurs victimes.*

*Nous nous flattons, Monſieur, qu'attendri ſur nos malheurs vous voudrez bien employer le credit que vous avez en ce païs à faire entendre raiſon aux mahans qui nous perſecutent. Nous vous envoyons nos Certificats de ſanté, où vous verrez que vous n'avez point à craindre que votre charité puiſſe tourner à mal.*

*Notre vie eſt entre vos mains. Vous êtes notre dernier refuge; & c'eſt de vous ſeul que nous eſpe-*

*rons d'apprendre, qu'il y a encore de l'humanité parmi les hommes. Nous ſommes, Monſieur, vos très, &c.*

*De Vurſol. Zamet Barcaïs.*

Il faut vous l'avouër, Monſieur; Je me crus preſque empoiſonné à la lecture de cette Lettre; & cette peur faillit à être bien plus ſerieuſe que celle que m'avoit donné la vûë de l'Ambaſſadeur. Mais convaincu par les Certificats auſquels j'eus d'abord recours, que je ne devois point me porter plus mal qu'à l'ordinaire, je ne ſongeai qu'à m'informer de la qualité des Dames qui m'écrivoient. Le Turc en queſtion entendoit aſſez bien le François, quoiqu'il ne ſçût point le parler. Il me répondit par ſignes. J'en tirai ſans peine les éclairciſſemens que je ſouhaittois.

Il y avoit un article qui me tenoit un peu au cœur. C'étoit la taille, l'air, la figure de ces deux jeunes perſonnes. Tout cela importoit aſſez à un homme naturellement curieux ſur ces matieres, & qui connoiſſant ſon foible, s'imaginoit que l'amour, s'il y avoit ſujet d'en prendre, ne manqueroit point de donner des aîles à la charité.

Je fus ſervi ſur le champ. On me fit entendre que Mademoiſelle de Vurſol étoit très-jolie ſans être belle, & que la fraîcheur de ſon teint, la vivacité de ſon eſprit, les graces d'une riante jeuneſſe compenſoient infiniment en elle ce qu'on pouvoit trouver à dire dans la regularité de ſes traits.

Zamet Barcaïs me fut repreſentée tant ſoit peu plus jeune & comme un prodige de beauté. Son nez, ſes yeux, ſa bouche,

tout fut exalté ſucceſſivement & avec tant de naïveté & d'éloquence, que deux mains noires que mon homme avança ſur ſa poitrine & ſes yeux en même-temps élevez vers le ciel me montrerent la plus belle gorge de femme que j'euſſe vû de mes jours.

Kioprully, c'eſt ainſi que s'appelloit ce Turc, ne pouvoit finir ſes geſtes ſur l'article de Zamet. Il voguoit à force de bras dans ma chambre, faiſoit ſouffler des vents, échouër des Vaiſſeaux, grimpoit enſuite des rochers, il portoit des coups de cimeterre, il abbatoit des têtes, il nageoit dans le ſang, ſans que je ſçuſſe préciſément à qui il en vouloit. Je me perdois dans ſes mouvemens rapides, & de toute ſon impetueuſe narration, je ne recüeillis autre choſe, ſinon que Zamet devoit être d'une nation

étrangere, & que peut-être jadis elle avoit fait naufrage ſur mer. Mais cela même augmentant encore plus ma curioſité me fit reſoudre à partir dès le lendemain pour aller m'éclaircir ſur les lieux de tout ce qui regardoit deux perſonnes pour qui je me ſentois déja de l'affection.

Il faut pourtant convenir, que je me méfiois un peu des portraits que m'en avoit fait Kioprully. Il avoit quelque interêt à me ſéduire, & il s'imaginoit bien que de la vivacité & de la tendreſſe de ſes couleurs dépendoit en partie l'heureux ſuccez de ſon Ambaſſade. Quoiqu'il en ſoit, je voulus tenter l'aventure, & vers les neuf heures du matin je montai à cheval pour aller à la découverte de ces Dames. Je n'en étois éloigné que d'une lieuë, & je ne tardai pas à avoir la ſatisfaction que je ſouhaittois.

Mais quel fut mon étonnement lorſque je découvris la cabane qu'on leur avoit aſſigné pour demeure. Elle étoit tout ouverte ſur le devant ; & plus de la moitié du toit emporté par l'orage, faiſoit craindre que ce qui en reſtoit n'effondrât bien-tôt ſous le poids de la neige dont il étoit chargé. Tout auprès étoient trois chevaux efflanquez, attachez à des arbres, & un quatriéme que Kioprully fut très-ſurpris de trouver mort à leurs côtez.

Je mis pied à terre, & m'avançant vers la cabane, j'y vis deux Demoiſelles aſſez richement vêtuës, qui couchées ſur la terre & tranſies de froid s'épuiſoient à ſouffler des tiſons, leſquels ne ſervoient qu'à remplir ce lieu d'une épaiſſe fumée.

Elles ne furent pas long temps à m'appercevoir, & ſe levant

auſſi-tôt : quoi, Monſieur, me dirent-elles, vous donner la peine de venir vous-même nous prêter du ſecours ! quelle generoſité ! & que nous nous ſommes bien adreſſées, quand nous avons pris la liberté de vous expoſer notre miſere.

Vous penſez ſans doute, Monſieur, que je ne fus point embarraſſé à leur répondre, & que je leur témoignai n'être fâché que d'avoir appris trop tard leur arrivée en ce païs, & de les avoir miſes dans la neceſſité de me demander ce que j'aurois dû leur offrir de moi-même. C'eſt là à peu près le compliment que je leur devois ; mais je me trouvai ſi interdit, qu'il me fut impoſſible de leur rien dire.

Frappé d'un côté du triſte ſpectacle de leur malheur, & de l'autre des graces de leurs perſonnes je demeurai comme hors de

moi-même. Elles s'apperçurent de mon embarras, & Zamet m'adreſſa la parole en ces termes : il paroît bien, Monſieur, que vous n'êtes pas accoûtumé à voir des Dames loger dans des lieux ſi pauvres ; cela eſt veritablement aſſez rare ; & Mademoiſelle de Vurſol n'auroit jamais crû être reduite à faire les honneurs d'une chaumiere ; mais, Monſieur, voilà tout ce que nous pouvons vous offrir. Elle tira en même-temps un coffre qu'elle me dit lui ſervir de lit, & me pria de m'aſſeoir.

Avant que d'aller plus loin, permettez-moi, Monſieur, de vous dépeindre ces deux aimables infortunées. Mademoiſelle de Vurſol, ainſi que je l'avois déja compris aux geſtes de Kioprully, n'étoit pas regulierement belle, mais elle avoit un dehors très-avantageux, la taille haute

& dégagée, des cheveux noirs, une peau fine & blanche, un regard vif & enflamé, une pudeur, pour ainſi dire, gaye & animée & qui n'avoit rien de farouche, un ſouris gracieux, & enfin ce charme ſecret que tout le monde ſent & que perſonne ne peut définir, ce je ne ſçai quoi qui touche & enleve les cœurs, & qui les ſoumet quelquefois plus ſûrement que la beauté la plus parfaite.

Zamet Barcaïs avoit quelque choſe de plus brillant. Elle étoit moins grande, mais d'une taille pourtant raiſonnable, fine & déliée, elle avoit les cheveux d'un blond cendré, les yeux bleus & bien fendus avec un regard languiſſant & paſſionné, un teint d'une blancheur & d'une fineſſe achevée, le front élevé, des ſourcils tendres & ſéparez qui lui donnoient une phiſionomie nette

& heureuſe, une bouche petite & vermeille, les dents belles, un ris tranquille & modeſte, un ton de voix ſi doux qu'il ſembloit fait uniquement pour parler le langage de l'amour, un air inſinuant; en un mot tout étoit ſi regulier & ſi parfait en elle, qu'un agrément en cachoit un autre; & chacun en particulier ſembloit ne ſe montrer que pour cautionner une ame élevée, un eſprit droit & ſincere, un cœur tendre, aiſé, noble & genereux.

L'une & l'autre portoient veritablement ſur leur front ces Lettres de recommandation dont les caracteres gravez d'une main inviſible enlevent tous les ſuffrages. Mademoiſelle de Vurſol, comme je le conjecturai d'abord, & comme je l'appris plus ſûrement dans la ſuite, n'avoit que vingt-deux ans, & Zamet étoit prête à entrer dans ſa dix neu-

viéme année. Elles avoient avec elles deux femmes de chambre que je ne vis point alors ; elles étoient allées à la proviſion. C'étoient deux filles qui avoient vieilli dans la maiſon de Mademoiſelle de Vurſol, & qui l'avoient élevée dès ſon enfance.

Dès que je fus un peu revenu de mon étonnement, je leur dis que je m'eſtimois infiniment heureux de pouvoir les retirer d'une ſituation ſi déplorable, que je ne doutois point qu'elles ne trouvaſſent ce ſervice eſſentiel, mais que je le regardois comme très-leger par le penchant que j'avois à leur en rendre de plus conſiderables. J'entrai dès ce moment en converſation avec elles.

J'appris que Mademoiſelle de Vurſol étoit fille d'un Armateur François, qui ſe trouvant à Marſeille dans les commencemens de la peſte ne voulut point ſe reti-

rer à ſa maiſon de campagne où il faiſoit ſon ſéjour ordinaire, de crainte d'y apporter des ſemences de mort à ce qu'il avoit de plus cher, & perit miſerablement dans cette Ville, Victime de ſon courage & de ſa tendreſſe paternelle.

Que cette même Demoiſelle qui étoit le ſeul fruit de ſon mariage, & qui avoit déja perdu ſa mere depuis long-temps, ſentant redoubler les craintes qu'elle avoit du mal contagieux par la nouvelle de cette mort qui lui fut très-ſenſible & dont elle ſe regardoit comme l'unique cauſe, ne balança point d'abandonner ſa maiſon, qui n'étoit qu'à trois lieuës de la Ville, pour chercher un azile plus aſſuré contre un mal qui gagnoit tous les jours du terrein de proche en proche.

Que ne trouvant nul paſſage dans les Villes, elle s'étoit rab-

batuë dans ces gorges de montagnes dont l'entrée lui avoit d'abord été très aiſée, & qu'y avançant toûjours dans l'eſperance de penetrer du moins juſqu'à un Boug dont le ſéjour fut un peu agreable, elle s'étoit vû tout d'un coup arrêtée par un corps de garde du Village voiſin qui ne lui avoit point permis de paſſer outre.

Que Zamet étoit ſa ſœur d'adoption, feu Monſieur de Vurſol ſe l'étant donnée, pour ainſi dire, par droit de conquête Il l'avoit priſe ſur mer dans le temps qu'elle s'enfuyoit de Conſtantinople ſur un bâtiment Eſpagnol ; & dès ce moment charmé de ſa beauté & plus encore des nobles ſentimens de ſon cœur, il l'avoit regardée comme ſa fille propre.

C'étoit Mademoiſelle de Vurſol qui m'apprenoit toutes ces

choſes, & Zamet l'interrompant : Helas ! ma chere ſœur, lui dit-elle, que cette adoption vous coûte cher ! vous m'avez fait part de votre tendreſſe, & je vous ai communiqué tous mes malheurs. La joye & la felicité ſont ſorties de votre maiſon dès que j'y ſuis entrée. Il y a en moi une eſpece de contagion plus à craindre que celle dont vous cherchez à vous garentir. C'eſt moi qui vous ai enlevé votre pere, c'eſt moi qui vous ai conduit dans ces deſerts affreux.

Elle verſa des larmes en diſant ces mots, & puis m'adreſſant la parole ; vous voyez en moi, Monſieur, dit-elle, la plus malheureuſe des creatures. Mais le ciel a beau me pourſuivre. Si mon amour a fait mon crime, je ne ceſſerai jamais d'être coupable à ſes yeux. Je cheris la ſource de mes maux, & je ne me plains

que

que de ce qu'il s'en prend à ceux qui oſent travailler à ſoulager mes peines.

A ce que je vois, Mademoiſelle, lui repartis-je auſſi-tôt, il eſt dangereux de vous prêter du ſecours; mais c'eſt qu'il eſt juſte ſans doute de payer par quelque peine le plaiſir qu'on trouve à vous obliger; on n'auroit autrement en cela aucun merite; mais ſi vous n'avez à vous reprocher que de l'amour, je vous crois très-innocente; vous êtes moins broüillée avec le ciel que vous ne penſez. Il eſt des penchans qu'il autoriſe & je ne crois point m'attirer ſon courroux en vous retirant du triſte état où vous prétendez qu'il a pris plaiſir à vous mettre.

Cependant, continuai-je, je m'impute tous les momens que je vous laiſſe paſſer en ce lieu. Les incommoditez que vous y ſouf-

frez ſont à preſent ſur mon compte, & je ne veux point avoir à me reprocher d'y avoir donné occaſion.

Je leur fis connoître en même-temps que ne pouvant avoir l'honneur de les recevoir chez moi où je n'étois pas abſolument le Maître, je me faiſois fort d'une maiſon qui leur ſeroit encore plus gracieuſe. Que je les menerois aſſez près de là chez une jeune veuve, qui n'ayant point de famille, & n'étant pas encore accoûtumée à la campagne où les malheurs de ſes affaires l'avoient reduite depuis peu, ſe feroit un plaiſir ſenſible de les accüeillir, & leur ſçauroit même bon gré de leur compagnie. Qu'au reſte il n'étoit pas beſoin de la preſſentir là-deſſus, que je leur répondois de ſa politeſſe, & que nous pouvions ſurement nous mettre en chemin pour l'aller joindre.

Je me leve auſſi-tôt, & Kioprully, ſans attendre aucun ordre, ſaiſiſſant le coffre ſur lequel nous étions aſſis, le va charger ſur un des chevaux; les deux femmes de chambre qui étoient de retour ramaſſent précipitamment quelques nippes, & tout étant diſpoſé pour le départ, j'emmene avec moi ces deux Dames.

La jeune veuve à qui j'appris d'abord leur triſte ſituation ne les craignit non plus que j'avois fait. Elle les reçut avec joye. Je paſſai le reſte de la journée avec elles, & ne cedai qu'à regret à des devoirs indiſpenſables qui m'appelloient chez moi, & á une eſpece de bienſéance qui ne me permettoit point de coucher ſous le toit d'une veuve qui avoit d'ailleurs quelque interêt à faire croire qu'elle s'étoit fait une idole des froides manes de ſon époux.

Je retournai chez elle le len-

demain, & je crus voir dans Mademoiſelle de Vurſol & dans Zamet deux perſonnes differentes de celles que j'avois vû la veille. Une fleur de ſerenité répanduë ſur leurs viſages leur avoit donné des charmes nouveaux, & à Zamet ſur tout des graces ſi tendres que leur ſeule idée peut tenir lieu d'enchantement.

J'ai le plaiſir de les voir & de les entretenir preſque tous les jours, & à cela près qu'elles m'ont interdit toute paſſion ſerieuſe, & que pour s'accommoder à ma foibleſſe, elles ne m'ont permis de me joüer qu'avec les apparences de l'amour, je puis me flatter de poſſeder toute leur confiance. Elles m'ont fait part de leurs ſentimens les plus ſecrets, & nos converſations ſont d'autant plus vives & plus intereſſantes, que l'eſprit ne ſe mêle de les rendre fleuries & legeres,

qu'après que le cœur s'eſt, pour ainſi dire, épuiſé à en faire tous les frais.

Ce fut dans les premiers tranſports de leur reconnoiſſance que Zamet me raconta ſes diverſes aventures. Elle ne pouvoit ignorer que j'avois quelque deſir de les apprendre ; & elle fut peut-être bien-aiſe auſſi, comme il eſt aſſez ordinaire aux amoureux, de ſe ſoulager par ce recit, perſuadée que je ne manquerois point d'approuver ſes tendres ſentimens, & de compâtir ſincerement à ſes peines. Elle me parla donc à peu près en ces termes.

# HISTOIRE
## DE
# ZAMET BARCAÏS.

JE ſuis née en cette partie de la Georgie, qu'on nomme Carthuel, dans un Village appellé Sogan-lou ſitué ſur le Fleuve Kur à deux lieuës de la celebre Ville de Tifflis, que dans notre langue nous appellons Cala.

La Province de Carthuel où l'on compte encore les Villes de Gori, de Suram, & d'Aly eſt ſoumiſe à la domination d'un Vice-Roy qui y commande ſous l'autorité du Roi de Perſe. Il y a deux ſortes de Religions. La Religion Mahometane que la plûpart des Seigneurs du Païs ne

profeſſent que pour avoir part aux graces du Sophy ; & la Religion Chrétienne qui eſt la plus étenduë & qui reconnoît un chef que vous appelleriez Patriarche, & à qui nous donnons le nom de Catholicos.

Mon pere deſcendoit du fameux Luarſab Prince du Carthuel, dont les deux fils mécontens du partage qui leur avoit été fait du Royaume furent cauſe par leurs diſſenſions que cette partie Orientale de la Georgie déja une fois conquiſe par le Grand Iſmaël Roi de Perſe le fut encore plus ſurement & ſans eſperance de retour ſous le Regne de Tahmas ſon Succeſſeur.

Quelque grands biens que mon pere eut herité des Rois ſes ancêtres ( car ſes terres s'étendoient dans les montagnes depuis Sogan-lou juſques à Melikkent qui en eſt à dix-ſept lieuës )

Il ne souffroit qu'impatiemment d'obéir à des étrangers à qui il auroit du commander par les droits de sa naissance. Les plus nobles emplois ne pouvoient le tenter, parce qu'il estimoit indigne de lui de recevoir comme Sujet ce qu'il lui appartenoit de distribuer en Maître.

Il professoit hautement la Religion Chrétienne, & à ce qu'il m'a toûjours paru, dans la seule vûë de marquer le peu de cas qu'il faisoit des graces de la Cour. Mais soit qu'il affectât un mépris souverain pour les usurpateurs, soit qu'il fût animé d'une juste indignation contre la fortune, il vivoit à la campagne enveloppé dans sa propre grandeur, & ne songeoit qu'à y elever des enfans, qui du moins se montrassent dignes du Trône de leurs peres, s'ils ne pouvoient un jour y parvenir.

Il

Il avoit fondé de grandes eſperances ſur l'aîné de mes freres, qui à l'âge de ſeize ans montroit une valeur & une ſageſſe prématurée. Il s'aviſa pour lui ménager un puiſſant credit, d'entretenir une correſpondance ſecrette avec le Bacha d'Erzerum, ne doutant point que le Grand Seigneur qui ne voit qu'à regret le Roi de Perſe regner dans la Georgie, ne fiſt un jour valoir contre lui les droits de notre Maiſon. Les filles des Grands ſont ordinairement les Victimes de leur politique ; je fus ſacrifiée à celle de mon pere.

C'eſt la coûtume en Georgie que les Grands qui prétendent aux faveurs du Sophi lui font eux-mêmes preſent de leurs filles. Mon pere ſuivant ce déteſtable uſage crut avancer plus ſurement ſes affaires en me donnant au Grand Seigneur. Et

peut-être flatté de quelques minces appas qu'il voyoit en moi, s'imagina-t-il qu'acquerant à leur faveur quelque autorité dans l'eſprit du Prince, je ſerois un jour en état de ſervir efficacement à la fortune de mon frere.

Je ne ſçavois rien du funeſte deſſein que l'on tramoit contre moi, & parvenuë à cet âge critique où les paſſions s'éveillant pour la premiere fois cherchent à étouffer en nous les fruits d'une ſage éducation & à remettre, pour ainſi dire, notre cœur dans la ſituation où la nature l'a fait naître ; je commençois à me livrer à des penchans qui devoient rendre mon départ ſi ſenſible & m'accabler deſormais de peine & de malheurs.

Depuis que les Perſans ſe ſont rendu Maîtres de la Georgie, les femmes y ont beaucoup perdu de leur liberté. Les converſa-

tions des hommes leur ſont interdites ; mais cet uſage ne s'eſt encore étendu que dans les Villes. La Campagne s'eſt maintenuë dans ſes anciens droits. On y voit regner une aimable égalité entre les deux ſexes. La ſimplicité & la pudeur y tiennent lieu de verroux & de grilles ; les femmes y voyent les hommes dans les Egliſes, aux promenades, chez elles-mêmes, & juſqu'ici les peres & les époux n'ont exigé d'elles pour garant de leur vertu, que leur vertu même.

J'avouërai à ma honte, que je m'apperçus à bonne heure de cet avantage, & que j'en profitai preſque auſſi tôt que je l'eus connu.

Le fils d'un Seigneur de la Cour qui poſſedoit un Fief dans les Terres de mon pere fut le premier qui me fit ſentir que le cœur d'une perſonne de mon ſexe n'é-

toit, ſi j'oſe ainſi dire, que la moitié d'un autre cœur. Je crus dès la premiere fois voir en lui quelque choſe qui ne m'étoit point inconnu & qui m'appartenoit ; lui de ſon côté ſembloit ſe chercher en moi. Nos regards ſe confondirent, & nous nous rendîmes ſans nous en appercevoir cette portion de nous-mêmes, que nous exigions mutuellement l'un de l'autre.

J'avois déja quinze ans & Mirza (c'eſt ainſi que s'appelloit ce jeune Seigneur) étoit dans ſa dix-huitiéme année. Mais il ſembloit avoir été élevé des mains de l'Amour & que la tendreſſe lui eût été inſpirée avec la vie. Il étoit beau & bien fait, grand & d'une taille dégagée, il avoit la jambe belle, un air majeſtueux, une phiſionomie noble & heureuſe, un diſcours aiſé, vif & paſſionné, un agré-

ment infini dans toutes ſes manieres.

Jamais il n'entroit dans une Compagnie qu'il n'y déconcertât, ſi j'oſe ainſi parler, la modeſtie de quelque belle en s'attirant ſes regards. Les plus ſages avoient de la peine à retenir leur cœur. La plûpart des autres lui faiſoient des avances, & il enlevoit ſans peine les ſuffrages de celles qui ne connoiſſant rien de beau qu'elles-mêmes, s'étoient fait une habitude de ne rien admirer.

De quelques graces neanmoins dont la nature l'eût pourvû au dehors, je fus bien plus ſenſible aux ſentimens de ſon ame. Tendre à exprimer ſa paſſion, exact à reconnoître mon amour, il ne ſe prévaloit ni des eſperances que je lui donnois ſans les connoître, ni des avantages que je n'oſois refuſer à ſon ardeur.

L'innocence regnoit également dans ſes penſées & dans ſes actions, & malgré la vivacité de la jeuneſſe, il avoit toute la retenuë d'un âge plus avancé.

Fidele à me dévoiler ſon cœur, il ne me cachoit que ſes chagrins dans la crainte d'augmenter mes peines. Diſcret ſans être diſſimulé, ouvert ſans trop ſe répandre, incapable d'abuſer de la moindre faveur, il ſe prêtoit à mes inclinations, il étudioit tous mes penchans, il rapportoit toutes ſes vûës aux miennes, il ne formoit des vœux que pour mon bonheur.

Que ce temps étoit heureux, & que je rappelle avec plaiſir ces tendres commencemens de ma paſſion naiſſante. Mais que ne puis-je exprimer ce que je ſens ſi bien, ce mutuel accord de nos volontez, cette ſecrette intelligence de nos cœurs, ce poids victo-

rieux qui entraînoit ſi puiſſamment nos eſprits, ces nœuds ſacrez & inviſibles qui lioient ſi intimement nos ames l'une à l'autre!

Toûjours ſe voir ſans croire s'être vû aſſez. N'avoir qu'une ſeule affaire, qui étoit de nous aimer; qu'un ſeul deſir, de nous le dire; qu'un ſeul penchant, de nous le prouver. Ne rien attendre de la fortune, oublier toût l'Univers, ne cultiver que notre tendreſſe, & quoique aſſurez de notre conſtance, tout employer pour l'affermir. C'étoit là notre heureuſe ſituation.

Outre les frequens entretiens que nous procuroit le voiſinage & le commerce qui étoit entre nos parens, nous ſçavions nous en ménager d'autres, & ceux-ci étoient d'autant plus délicieux que nous ne les devions qu'à l'amour, & que n'oſant trop les prolonger, nous en mettions

tous les momens à profit.

Je ſortois un jour d'une de ces converſations ſecrettes, & encore tout enyvrée du plaiſir que j'y avois goûté, je me diſpoſois à écrire à Mirza mille choſes que ma paſſion me faiſoit croire importantes & qu'elle m'avoit fait oublier en le voyant, lorſque mon pere entrant dans ma chambre vint m'annoncer ma cruelle deſtinée, & que je devois me reſoudre à partir dès le lendemain.

Je ne vous dirai point ce que je reſſentis dans les premiers momens de cette affreuſe nouvelle. La douleur me rendit comme inſenſible. Mon pere me tint de longs diſcours auſquels je ne compris rien, & ſe retira d'auprès de moi, ſans preſque que je m'en apperçuſſe.

Ma Gouvernante nommée Aſtaré entra un moment après les

yeux baignez de larmes, & ſe jettant à mon cou ſans pouvoir prononcer une ſeule parole, elle me ſerroit tendrement entre ſes bras. C'eſt alors que revenant comme d'une profonde létargie : Mirza, m'écriai je, mon cher Mirza, c'en eſt donc fait, & je ne puis eſperer de te revoir de ma vie. Mes pleurs & mes ſanglots ne me permirent point d'en dire davantage, & j'en avois déja trop dit.

Quelque ſenſible qu'Aſtaré parut être à mon départ, elle ne differa pas long-temps à blâmer la cauſe de mes regrets ; mais n'ayant plus rien à ménager avec elle, & ne faiſant aucun compte de ſes reproches, je m'abandonnai ſans honte & comme par une eſpece de dépit à tout ce que la douleur m'inſpira de dire.

J'adreſſois de temps en temps la parole à Mirza, je croyois le

voir & l'entretenir, je lui jurois une amour éternelle. Mes discours auroient, je penſe, attendri des rochers, & ils ne purent rien ſur le cœur de ma trop ſage Gouvernante. Je ſouhaittois qu'elle me fît parler à Mirza, & elle ne voulut jamais me donner une ſatisfaction, qui en l'état où j'étois me paroiſſoit ſi juſte & ſi innocente.

Elle ne me quitta plus dès ce moment; elle paſſa la nuit dans ma chambre. Quelle nuit, grands Dieux! où environnée des horreurs du trépas, je me vis cent fois ſur le point d'expirer, & où trouvant toûjours dans mon amour une force nouvelle, j'échappai autant de fois à la mort pour ſentir plûs vivement toute la rigueur de mes peines.

Dès que le jour eut commencé à paroître, on vint me ſignifier de nouveau l'ordre de partir, &

un moment après j'entendis la voix de mon pere, qui de la porte de mon appartement me parloit déja en ces termes : Eh bien, ma fille, voici donc ce jour qui doit être le commencement de votre bonheur, & comme j'ai lieu de l'eſperer, une occaſion à l'avancement de votre famille.

Je n'eus point la force de lui répondre, il prit mon ſilence pour un loüable acquieſcement à ſes volontez, & les marques de ma douleur pour de juſtes regrets de m'éloigner de lui. Il me donna des conſeils ; mais l'indifference dont je les reçûs ſembloit répondre d'avance du peu de ſuccez qu'ils auroient dans la ſuite.

Je ſortis ainſi de la maiſon, accompagnée d'une Dame des Etats du Grand Seigneur qui s'en retournoit à Erzerum, de quatre domeſtiques & d'un Eunuque eſpece d'Intendant ou

d'homme d'affaires, qui étoit chargé de me conduire jusqu'à Constantinople.

A peine je fus hors de la Cour du Château, que je jettai les yeux de toutes parts pour chercher mon cher Mirza. Je m'imaginois qu'un secret preſſentiment de mon infortune devoit l'avoir conduit ſur ma route pour recevoir mes derniers adieux. Je portois au loin mes regards dans la Campagne. Tout ne ſembloit être lui, & il ne s'offroit point à ma vûë. Chaque objet que j'appercevois redoubloit mon eſperance & la faiſoit mourir en même-temps.

Helas ! mon cher Mirza, diſois-je alors en moi-même, prétens-je te trouver en te fuyant ? tu repoſes entre les bras du ſommeil, & tu ne ſçais rien des malheurs de ton Amante deſolée. Ah ! du moins ſi tu pou-

vois être témoin de mes peines, ſi j'avois la liberté de te dire, que malgré le ſort qui nous ſépare, je t'aimerai éternellement. Oüi, mon cher Mirza, quoiqu'éloignée de toi, je ne vivrai que pour toi. Tu ſeras toûjours preſent à mon eſprit, & je t'aimerai deſormais d'autant plus fortement, qu'il n'y aura que ma tendreſſe qui puiſſe me dédommager des plaiſirs que je perdrai en ne te voyant pas.

J'étois déja loin de Sogan-lou, & je retournois encore la tête pour découvrir ſi je ne le verrois point. Ainſi noyée dans les pleurs, accablée de triſteſſe, livrée à toute la fureur d'une paſſion irritée, j'arrivai à Erzerum & quelques jours après à Conſtantinople.

Dès que j'entrai ſur les terres du Sultan, on me couvrit le viſage d'un voile. Je le regardai

comme un de ces triſtes ornemens dont on pare les Victimes, & qui ſont un préſage aſſuré de leur mort.

Mais quel fut mon étonnement, lorſque ſans le ſçavoir introduite dans le Serrail, ce voile me fut ôté par des eſpeces de Monſtres, des Eunuques d'une figure affreuſe, & que je ne vis plus à mes côtez ceux qui m'avoient conduit en ce lieu, & dont la vûë me rappelloit du moins l'idée de mon cher Mirza.

Environnée de ces Spectres hideux, de ces épouventables ombres de l'humanité, qui promenoient avidement ſur moi leurs ſombres regards, je demeurois interdite ſans ſçavoir où porter mes pas, quand pluſieurs vieilles matrones les faiſant retirer me forcerent de donner à leurs yeux, & j'oſerai même dire à leurs mains, une preuve certaine

de la verité de mon ſexe.

Cette étrange ceremonie achevée, elles me menerent toutes enſemble au Baſch Capou Oglani, qui eſt le Chef des Portiers du Serrail, que je trouvai liſant des Lettres qui me concernoient & qui venoient de lui être remiſes. Il me conduiſit ſur le champ au Kiſler Agaſi, qui eſt l'Intendant des filles, & celui-ci me faiſant pénetrer plus avant dans cette auguſte & affreuſe priſon me remit aux mains du Coutchoucodah Agaſi ; c'eſt-à dire, du Maître de la petite chambre où je devois faire mon ſéjour.

Je trouvai dans cette ſalle un nombre preſque infini de filles occupées, les unes à coudre, & les autres à broder. Le triſte ſilence qui regnoit en ce lieu y répandoit une eſpece d'horreur qui n'étoit ſupportable que par la précieuſe vûë des charmes dont il étoit embelli.

Ces divines Enchantereſſes qui ſont bien plus eſclaves du faſte de leur Maître, qu'elles ne le ſont de ſes plaiſirs, n'oſoient preſque reſpirer en la preſence de l'Eunuque qui pour un geſte ou pour un regard les tançoit avec un mépris qui alloit juſqu'à l'inſolence.

Le compliment qu'il me fit fut aſſez court. Il ſe contenta de me montrer un Sopha, me diſant que c'étoit là mon lit; & une Kadin, c'eſt à-dire, une vieille matrone m'apporta en même-temps de l'ouvrage, & pour ſçavoir ſans doute ce dont j'étois capable, elle m'ordonna d'y mettre la main ſur le champ.

Il me ſeroit impoſſible de repreſenter quel fut alors mon deſeſpoir. Je regardai le Coutchouc-odah Agaſi, les Kadins de cette chambre, tous les Maîtres de ce lieu horrible, le Sultan

tan lui même comme autant de Bourreaux, & je ne ſçai ſi je ne mis point mon pere de ce nombre.

Ce que je trouvai en ces momens de plus ſenſible, c'eſt que je me vis contrainte à devorer mes pleurs. Le Gardien ſevere & chacune de mes compagnes avoient les yeux ſur moi. Il me falloit affecter une innocence qui ne me permit pas même de ſçavoir à quoi j'étois deſtinée en ce lieu; & quoique je fuſſe telle qu'on pouvoit me ſouhaiter, mes regrets auroient donné lieu de croire que j'y arrivois trop inſtruite.

Je fis un effort ſur moi-même, & bien-tôt je contractai l'habitude de porter un front different du cœur, & de ne rien laiſſer tranſpirer au dehors des ſentimens de mon ame. Ils en devinrent d'autant plus vifs, qu'ils

étoient, pour ainſi dire, plus contraints & plus reſſerrez. Je penſois continuellement à Mirza. Il eſt vrai que de frequens retours ſur les malheurs de mon état me faiſoient payer cherement le plaiſir que je goûtois à m'occuper de lui; mais rien n'étoit capable de me détacher de ſon idée.

C'étoit ſur tout dans le ſommeil que mon imagination me le rappelloit. Un ſonge flateur qui venoit me ſéduire, me montroit toutes les graces de ce cher objet de mes vœux. L'Amour lui-même, ce Dieu boüillant & folâtre ſembloit alors s'être gliſſé tout entier dans mes veines. Mes raviſſemens paſſoient mes deſirs & ne me rendoient qu'à mon réveil l'innocence qu'ils ſembloient m'avoir ravie.

Huit jours s'étoient déja écoulez depuis mon arrivée, lorſque

tout d'un coup ſur les trois heures après midi j'entendis reſonner dans notre appartement le mot de Chelwet, comme qui diroit : mettez-vous à l'écart, retirez-vous.

Alors les Eunuques quittant précipitamment leurs poſtes coururent occuper toutes les avenuës du Serrail, & mes compagnes remplies de joye ſortant en foule de la chambre m'emmenerent avec elles dans un vaſte & magnifique jardin, où il ne m'avoit point encore été permis de deſcendre, & où je vis pour la premiere fois le Grand Seigneur.

Ce n'étoit qu'à nous qu'il en vouloit & le mot de Chelwet qu'on entendoit retentir au loin étoit pour avertir tout le monde du dehors de s'éloigner de nos murs, car en ces momens il y va de la vie d'en approcher.

Quelque peu de confiance que

j'euſſe en ces fragiles agrémens que la nature avoit mis en moi, je ne laiſſai pas de reſſentir alors une eſpece de fremiſſement. Je craignis que dans ce Paradis terreſtre les fruits nouveaux ne fuſſent plus expoſez que les autres à être cueillis, ſoit par le goût qu'on trouve au changement, ſoit par le plaiſir qu'on ſe figure à flétrir la fleur d'une maturité naiſſante.

Toutes les filles des deux Odas, c'eſt-à-dire, de la grande & de la petite chambre, ſe mirent à follâtrer dans le jardin. Les unes par leurs danſes, les autres par leurs chanſons & preſque toutes par des geſtes indécens & des poſtures libres qui me firent horreur, s'efforçoient de meriter l'attention du Heros. Mais bien loin d'agacer ſa paſſion, elles l'auroient ſans doute mépriſée, s'il n'avoit été le ſeul qui pût les contenter.

Je me tenois éloignée, je me cachois avec ſoin, lorſque venant à craindre que ma ſingularité même ne me fit remarquer, je m'aviſai de danſer comme la plûpart d'entr'elles. Ce parti favoriſoit ma crainte, parce qu'en effet piroüettant ſans ceſſe je fuyois le Sultan lorſqu'il ſembloit le plus prêt à me démêler dans la foule.

Je le voyois plein de ſa paſſion, morne & taciturne, porter de toutes parts des regards devorans. Il étoit comme le joüet de nos charmes. L'une lui donnoit des tranſports qu'une autre étouffoit auſſi-tôt pour lui en inſpirer de plus tendres. Chacune lui demandoit le tribut qu'exigeoient ſes appas. Il flottoit dans les enchantemens, & ſon ame incertaine ne pouvoit ſe fixer.

Ses retardemens me cauſoient la mort; mais enfin il prit parti.

Je vis tout à coup une de mes compagnes ſe mettre à genoux, baiſer un mouchoir qui étoit comme un étendard d'amour, que le Grand Seigneur lui livroit pour marque de ſa défaite ; elle le cacha dans ſon ſein. Je ne m'informai point de ce qu'elle alloit devenir. Je remontai dans ma chambre, où vous euſſiez dit que j'avois fait part de toute ma triſteſſe à mes compagnes, & qu'elles m'avoient communiqué toute la joye dont elles étoient penetrées auparavant.

Le danger où je m'étois vû expoſée me fit cependant ſonger aux moyens d'échapper deſormais à ces ſortes d'eſcarmouches où je ne pouvois triompher ſans devenir bien-tôt après la Victime de celui que j'aurois vaincu.

Les autres épuiſoient ſur elles tous les miracles de l'Art, tout ce que leur imagination leur pou-

voit fournir d'ornemens & de parures. Vous euſſiez dit que lorſqu'elles ſe preſentoient dans la lice, elles avoient le ſecret de donner ſur le champ de la vie à leur teint & des expreſſions à leurs graces.

Pour moi, bien loin d'avoir recours à des charmes empruntez, ou de m'étudier à ranimer mes agrémens naturels, je les abandonnois, pour ainſi dire, à eux-mêmes; & encore par une negligence dont on ne voit gueres d'exemples en ce lieu, je leur ôtois juſqu'à cette ſimplicité qui pique quelquefois plus que la beauté la plus ornée.

C'eſt ainſi que dans l'antre même du Lion je me garentis de ſes atteintes, & que ſacrifiant les affaires de ma famille & ma propre felicité à la délicateſſe de mon amour, je ſçus conſerver à Mirza un bien dont je n'eſperois

même pas de pouvoir un jour lui faire hommage.

Mais dans le temps que je soûtenois, si je puis le dire ainsi, ses interêts contre la puissance & la brutalité du Sultan, il me donnoit de son côté les preuves les plus sensibles de sa tendresse.

Quel fut mon étonnement, lorsqu'un jour voulant dédoubler une ceinture que j'avois achetée depuis mon arrivée dans le Serrail, j'entrevis entre les deux étoffes un papier où je crus reconnoître l'écriture de Mirza. J'aurois pensé que c'étoit un pur caprice de femme qui animoit alors mes doigts, & c'étoit l'amour qui les conduisoit lui-même sans m'en rien dire.

Un feu soudain me monta au visage. Je n'osai continuer mon travail, parce que je craignois d'être examinée ; mais faisant semblant de m'amuser à autre

chose,

choſe, j'attendis la tête baiſſée d'avoir repris mon premier calme. Cependant je ſongeois aux moyens de ſortir de la ſalle où j'étois, pour aller inceſſamment m'éclaircir de ce myſtere. Les prétextes ne me manquerent pas, c'eſt en ces occaſions que notre ſexe triomphe.

Dès que je me vis ſans témoins, j'achevai l'ouvrage commencé. L'amour eſt un mauvais ouvrier; je déchirai tout ce que je n'avois pas la patience de découdre, & je trouvai effectivement une Lettre de Mirza, où il m'apprenoit, que ne pouvant plus vivre éloigné de moi, le deſeſpoir l'avoit porté depuis deux mois à s'enfuir de Sogan-lou & à ſe faire eſclave du Grand Seigneur.

Qu'il étoit actuellement dans le Serrail au nombre des Agiam-Oglans, & que parmi ces ſortes de gens deſtinez aux plus bas

emplois, il avoit été assez heureux pour obtenir une place de Bostangi, ou Jardinier, laquelle lui avoit paru plus propre que toute autre à ses desseins.

Qu'il entroit presque tous les jours dans notre jardin. Que j'y trouverois au pied d'un arbre qu'il m'indiqua, à deux doigts de profondeur dans la terre, des tablettes dont nous pourrions nous servir pour nous écrire, en les déposant tour à tour au même endroit & avec les mêmes précautions.

Qu'il poussoit plus loin ses esperances; qu'il commençoit à entrevoir des moyens infaillibles de me procurer ma liberté.

Et qu'au reste, pour joüir du bonheur qu'il goûtoit autrefois il s'exposeroit volontiers à la mort, lui étant très-indifferent de vivre, dès qu'il ne pourroit plus vivre pour moi & avec moi.

Il y avoit déja cinq mois que j'étois dans le Serrail, & un mois & demi ou environ que j'avois acheté cette précieuſe ceinture. Ainſi je remarquai que Mirza ne devoit pas avoir tardé trop long-temps après moi d'arriver à Conſtantinople.

Cette marque de ſon amour me fut d'autant plus ſenſible, qu'elle me parut autoriſer toutes les larmes que j'avois déja verſé pour lui & tous les plus tendres ſentimens que je lui avois témoigné depuis l'heureux moment de notre connoiſſance. Mais je ne lui pardonnai ſa miſerable condition de Boſtangi, que par l'eſperance que ſa Lettre même me fit concevoir qu'il ne ſeroit pas long-temps dans un état ſi dur & ſi penible, & que ce nous ſeroit une occaſion de nous mettre pour jamais au-deſſus de toutes nos infortunes.

Je me reprochai toutefois d'avoir été si long-temps à m'appercevoir de cette Lettre. Je craignis que ce retardement n'eût dérangé les desseins de Mirza, ou qu'il ne lui donnât lieu de croire que par raison, peut-être même par inconstance, je m'étois déja fait une habitude de ne plus penser à lui. Je ne pouvois me resoudre à le laisser plus long-temps dans cette affreuse idée, & je voulus à mon tour user de stratagêmes pour l'informer, s'il étoit possible, de mes sentimens les plus secrets.

Il y avoit peu de jours que prête à entrer dans le bain, un Eunuque qui m'avoit deshabillée & sur qui je m'appuyois, venant tout d'un coup à perdre la raison, me fit connoître ce que j'avois ignoré jusqu'alors, qu'il en étoit à peu près des gens de sa sorte comme de ces terres steri-

riles, qui malgré leur aridité ne laiſſent pas de produire par fois des exhalaiſons qui leur donnent toute l'apparence d'une terre graſſe & fertile, mais dont elles ne peuvent retirer aucun profit. Cet indigne rebut de la nature humaine ſe ſentit monter au cerveau des vapeurs qui le firent chanceler. Que dirai-je? Ne ſçachant preſque plus ce qu'il faiſoit, il oſa porter la main ſur ce fruit redoutable qui lui étoit doublement défendu.

J'eus à peine le temps de m'en appercevoir, que je le vis à mes genoux me demander grace de ſa foibleſſe. Il ne tenoit qu'à moi de le dénoncer; ce jour eût été le dernier de ſa vie; j'eus pitié de lui & j'aimai mieux lui vendre mon ſilence. Je le regardai dès ce moment comme un foible Miniſtre de la tyrannie de ſon Maître, ſur qui j'aurois de-

ſormais plus d'autorité que le Maître lui-même.

La Lettre de Mirza me fit d'abord penſer à lui ; je l'allai trouver, & lui dis d'un ton de Sultan, qu'il me fît parler à la Juive qui m'avoit vendu ma ceinture.

Cette propoſition l'étonna & le mit en une perplexité dont j'avois pitié dans le fond de l'ame. Il n'ignoroit pas qu'il y alloit de la vie de me faire parler à cette femme étrangere ; mais il voyoit ſon ſecret en mauvaiſes mains & ſon Arrêt ; pour ainſi dire, ſur le bord de mes levres. Il prit le parti le plus raiſonnable, ce fut de me ménager avec cette femme une entrevûë ſi ſecrette, que perſonne n'en pût avoir le moindre vent.

Les femmes Juives entrent veritablement dans le Serrail pour y trafiquer ; mais quoiqu'on

prenne acte à la porte de leur juſte & naturelle conformation, elles n'y penetrent pas fort avant. Il y a une chambre deſtinée pour leur negoce & les Eunuques en ſont les courtiers. Ils prennent connoiſſance de tout.

La ceinture dont il s'agit ici m'étoit venuë par leurs mains, & la Juive ayant appris d'eux-mêmes qu'elle étoit pour moi, (car leur rigidité ne va point juſqu'à n'oſer dire à ces femmes le nom de celles qui achettent) elle la leur avoit livrée telle qu'il me la falloit.

Je fus auſſi heureuſe à pouvoir lui parler tête à tête, que je l'avois déja été à recevoir ce gage précieux de la tendreſſe de Mirza. Je lui demandai ſi elle n'avoit point de ceintures qui me convinſſent mieux que celle qu'elle m'avoit déja venduë & dont j'étois dégoûtée depuis quelques

jours ; je la lui montrai en même-temps à moitié dédoublée.

Elle parut ſurpriſe, & ne comprenant preſque rien à ce que je voulois dire, elle ſe contenta de me répondre qu'elle n'en avoit point pour le preſent. Allez donc, lui repartis-je auſſi-tôt, reporter celle-là à ceux qui vous l'ont donnée, & faites-les ſouvenir qu'il me faut auſſi des tablettes.

Je ne voulus point avoir un plus grand éclairciſſement avec cette Marchande qui ne me parut point dans toute la confidence de mon affaire, & qui effectivement ne s'étoit prêtée ſi volontiers à faire paſſer juſqu'à moi la ceinture, que parce qu'elle ne ſçavoit rien du myſtere qui y étoit renfermé.

Je crus en avoir aſſez fait pour donner à connoître à Mirza que je venois tout recemment de m'appercevoir de ſa Lettre, &

que je ne manquerois point d'avoir recours à l'arbre, dès qu'il me seroit permis de descendre au jardin.

J'attendis le premier Chelwet avec autant d'impatience que j'en avois de crainte auparavant Je ne pûs même m'empêcher de témoigner quelque étonnement de ce que le Grand Seigneur nous negligeoit de la sorte. Sur quoi une de mes compagnes qui ne voyant point le fond de mon cœur me croyoit semblable à elle, me tint à peu près ce discours :

Que les hommes sont cruels en ce païs ! me dit-elle. Je leur pardonnerois, d'avoir beaucoup d'or & d'argent sans le mettre en œuvre, c'est le crime des avares, qui est de toutes nations ; mais quelle nouvelle espece de vice est celui-ci, & comment le définir, d'avoir à soi grand nom-

bre de belles femmes, & de n'en profiter que de loin à loin & quand on ne ſçait abſolument que faire ? L'or ne dit rien dans les coffres ; c'eſt un être inſenſible ; mais nous pauvres creatures, nous ſommes animées & nous déplaiſons dans l'inaction. On eſt charmé que nous ayons des deſirs, & cela nous convient ; pourquoi donc ne pas nous ſatisfaire ? ou ſi on ne le peut, pourquoi nous retenir dans un affreux eſclavage ? L'homme en general n'apporte avec ſoi ni or, ni argent, lorſqu'il vient au monde ; c'eſt un bien étranger à la nature, & chacun peut ſans la choquer en amaſſer autant qu'il veut, quand il en trouve l'occaſion ; mais dès notre naiſſance nous appartenons les uns aux autres ; & celui qui amaſſe plus qu'il ne lui en faut de perſonnes d'un ſexe, fait tort à une infinité de ſujets

de l'autre qui en patiſſent & qui avoient un droit naturel ſur elles.

Ce langage me parut fort extraordinaire ; mais ſans faire toutes ces reflexions, je ne laiſſai pas de trouver le Sultan très-déraiſonnable de n'avoir pas plus d'envie qu'il en montroit d'uſer de ſon bien.

Ce ne fut que dix jours après qu'il s'aviſa de nous venir rendre viſite. Je cherchai d'autant plus en cette occaſion à m'éloigner de lui, que je me ſentois attirée ailleurs par un objet où je trouvois plus de charmes. J'y courus avec empreſſement dès que je le pus faire avec ſeureté ; & je fus bien plus glorieuſe de rapporter avec moi les tablettes de Mirza, que ne l'étoit de ſon mouchoir celle de mes compagnes qui triompha des autres, & que je ne l'euſſe été moi-même de la conquête de tous les plus grands Princes de l'Univers.

Mirza me faiſoit un long détail de tout ce qui lui étoit arrivé juſqu'alors & de quelle maniere il s'étoit enfui de Sogan-lou avec le plus de richeſſes qu'il avoit pû, comptant bien de n'y retourner de ſa vie. Il m'apprenoit qu'il avoit reçû la ceinture des mains de la Juive, & qu'en l'état où il l'avoit vûë, elle lui avoit tenu lieu de la plus tendre Lettre que j'euſſe pû lui écrire. Du reſte il ne m'entretenoit que de ſon amour & de quelques deſſeins auſquels il travailloit pour mettre fin à notre infortune ; mais c'étoient tous deſſeins extraordinaires & que je n'approuvai point ; ce fut auſſi le ſujet de la premiere Lettre que je lui écrivis.

Ce commerce dura neuf mois & autant qu'il plut au Grand Seigneur de me fournir l'occaſion de m'aboucher avec le confident de notre tendreſſe. Nous

épuisâmes dans nos Lettres les plus vives expressions de l'amour, & presque tous les moyens dont nous pouvions nous servir pour nous rendre parfaitement heureux l'un & l'autre.

Je parlois toûjours à Mirza des fenêtres de nos Infirmeries, qui donnoient dans le jardin & par où il me sembloit plus aisé de m'échapper, puisqu'elles étoient les seules de nos appartemens où je pusse atteindre ; toutes les autres n'étant que des abat-jours presqu'aussi hauts que les planchers. Il rebutoit toûjours ce moyen ; & enfin il le jugea le plus propre à me tirer d'esclavage.

Je trouvai un jour sous l'arbre un paquet que je saisis avidement, où étoient deux bouteilles pleines d'une liqueur que je ne connoissois pas, un paquet de ficelle & les tablettes ordinaires. Celles-

ci m'inſtruiſoient de quelle maniere je devois me ſervir de tout le reſte. Ma fuite y étoit aſſignée à la nuit du troiſiéme jour ſuivant ; ainſi je ne perdis point de temps à mettre la main à l'œuvre.

L'une de ces bouteilles étoit pour me donner tout d'un coup un teint plombé & jaunâtre qui fit croire que j'étois effectivement malade. J'en avalai une partie, & me plaignant bien-tôt après de maux que je ne ſentois point, on me mena dans la grande ſalle de l'Infirmerie où étoient depuis quelque temps quatre de mes compagnes, & une Kadin avec un Eunuque qui les gardoient.

Ce que j'y conſiderai le plus, étoit les fenêtres dont j'ai parlé, je me tournois inceſſamment vers elles, & comme un artiſan habile je meſurois mon coup des yeux,

je m'eſſayois de penſée avant que d'agir de la main. Mes compagnes gardoient le lit, & je m'y tenois auſſi pour mieux jouër mon perſonnage.

J'achevai ma bouteille le ſecond jour pour donner à mon viſage une nouvelle couche de pâleur ; & ſur la fin du troiſiéme, profitant d'un moment que la Kadin & l'Eunuque diſputoient enſemble aſſez loin de mon lit, je me levai ſous prétexte de me ſervir à boire ; & allai verſer la liqueur de mon autre bouteille dans la boiſſon des malades & dans celle de mes Gardiens. C'étoit une drogue pour les endormir.

Je n'eus rien dès-lors de plus important, que de compter tous les coups qui ſe boiroient dans cette chambre ; & je ne fus pas mal ſatisfaite de la maniere dont on y proceda. Les uns échauffez

par leur diſpute qui dura aſſez long-temps, & les autres par l'ardeur de la fiévre, tous donnerent à plein dans le piege que je leur avois tendu.

Dès que je les vis dans la profonde létargie où je les ſouhaittois, je m'approchai d'une des fenêtres, & l'ouvrant doucement j'y jettai une petite pierre qui devoit ſervir de ſignal à Mirza. Il m'attendoit impatiemment au-deſſous avec des cordes qu'il attacha à la ficelle que je lui tendis, & au moyen deſquelles, tremblante & preſque morte, je me laiſſai gliſſer dans ſes bras.

La nuit étoit fort obſcure ; mais nous n'eûmes pas beſoin de nous voir pour nous reconnoître. Nous n'avions pas la force de nous parler, nous ne l'oſions même pas dans ce lieu terrible ; mais notre ſilence fut plus expreſſif que l'éloquence même la plus vive.

Je

Je me revêtis précipitamment de quelques haillons de Battelier, que Mirza m'avoit apportez. Il étoit habillé de même, & en cet état nous remontâmes les murs du jardin à la faveur des échelles de corde qu'il y avoit tenduës.

Nous prîmes des chemins détournez, & nous rabattîmes incessamment vers le port, où un de ces Patrons qui gagnent leur vie à passer l'eau de Constantinople à Cassumpacha, à Galata ou à Pera nous attendoit dans son batteau. Il s'appelloit Isouf, & j'en parlerai quelquefois dans le cours de mon Histoire.

Il étoit Grec & Chrétien; mais au reste homme franc & candide, il portoit son ame sur ses levres. Ses discours étoient rudes & grossiers, mais ses pensées ne laissoient pas de s'y peindre des traits les plus naïfs. Et comme sous ce dehors d'innocen-

ce & de bonté, il ne laiſſoit pas de montrer une ame ferme & reſoluë, il ne demandoit pas ſimplement la confiance, il l'arrachoit, pour ainſi dire, & l'enlevoit de force.

Il avoit près de ſoixante ans & déja courbé ſous le poids des travaux, n'ayant preſque plus de reſſource en ſes mains, il vouloit ou retourner dans ſa patrie, ou s'attacher pour jamais à la fortune de Mirza, qui n'avoit pas eu de la peine à lui faire ſentir qu'il étoit d'une condition fort au-deſſus de celle de Boſtangi.

Son deſſein étoit de nous mener à l'iſle de Tenedos, où il promettoit de nous tenir cachez quelque temps dans la maiſon d'un de ſes couſins qui y étoit Prêtre, ou pour parler comme lui, qui y exerçoit la fonction de Papas.

Nous entrâmes dans ſon batteau, & il en étoit déja temps

pour moi. Ma crainte qui redoubloit à chaque pas commençoit à m'ôter entierement les forces.

Nous allions à force de rames, & nous étions déjà assez loin de Constantinople, lorsque tout à coup nous entendîmes des cris confus sur le rivage que nous venions d'abandonner. Le peu de temps qui s'étoit écoulé depuis ma sortie du Serrail fit croire à mes conducteurs, que ce n'étoit point à nous qu'on en vouloit. Ils parurent assez tranquilles. Mais ils ne le furent pas longtemps; & Mirza qui tâchoit de me rassurer par ses discours, eut bien-tôt besoin d'être rassuré lui-même.

Il me parloit encore avec affection lorsqu'Iouf l'interrompant: j'apperçois, lui dit-il, un esquif qui se dispose à nous suivre. Ne le voyez-vous point à la lueur du fanal qui l'éclaire? le

voilà qui vient à nous.

Je voulus me lever pour juger par moi-même de ce qu'il en étoit ; mais saisie d'une nouvelle frayeur, je sentis mes genoux qui se déroboient sous moi, & je retombai presque morte sur le banc où j'étois assise.

Mirza considera attentivement le danger ; & un moment après se jettant à mon cou, nous sommes perdus, ma chere Zamet, me dit-il, & c'est pour la derniere fois que je vous embrasse ; je ne puis éviter de perir des mains de ceux qui nous poursuivent ; mais je merite la mort dès-lors que je n'ai pû réussir à vous redonner la liberté que vous devoit ma tendresse. Malheureux ! pourquoi suis-je venu de si loin émouvoir encore votre tendresse, abuser, pour ainsi dire, de votre innocence, & vous solliciter à une fuite dont

le ſuccez vous eſt ſi funeſte ? Je n'ai fait qu'augmenter vos peines, votre eſclavage, votre deſeſpoir ; je ſuis devenu votre tyran & votre bourreau.

Pardonnez à ma tendreſſe, Zamet, continua-t-il ; je ne ſuis coupable que pour vous avoir trop aimé ; mais je vais expier mon crime. Qu'ils viennent, qu'ils ſe hâtent, ces Barbares. Je ne leur demande d'autre grace que de ne point differer ma mort ; je ne pourrois ſoûtenir la vûë de vos malheurs ; & en mourant à vos pieds, j'aurai du moins la conſolation de vous donner juſqu'à mon dernier ſoupir, & s'il ſe peut au-delà même du trépas, des preuves de mon repentir & de ma tendreſſe.

Je n'eus jamais la force de répondre aux paroles de Mirza. De profonds ſoupirs m'empêchoient de parler. Je me contentois de le

tenir ſerré dans mes bras & de l'arroſer de mes larmes.

Iſouf fut le ſeul qui ne ſe troubla point. Il crut ne pouvoir trouver d'autre ſalut qu'en la fuite ; il déploya la voile ; & le vent étant très-favorable, nous nous flattions d'échapper au peril, quand nous entendîmes aſſez près de nous la voix de cinq ou ſix hommes qui nous crioient avec menaces d'arriver.

Soit que le bon-homme Iſouf ſentît bien qu'ils ne pouvoient tarder de nous atteindre, ſoit que les violens efforts qu'il avoit déja faits euſſent épuiſé ſes forces, il abandonna la rame & ſe rendit à diſcretion.

Ils entrerent au nombre de ſix dans notre batteau, & prenant Iſouf au collet : rends-nous, lui dirent-ils, l'eſclave que tu emmenes. Ne me connoiſſez-vous point. repartit Iſouf avec aſſez

de fermeté, & me croyez-vous capable de vouloir me perdre pour en ſauver un autre ? Il ſe flattoit encore que je ne ſerois point reconnuë à la faveur de mon déguiſement.

Où vas-tu donc ? lui repliqua un de ces hommes. Je vais, répondit-il, à Boghas-Iſſari ( c'eſt-à-dire, aux Châteaux de la Gorge ) où je dois me trouver à la pointe du jour pour y prendre trois Eſclaves qui ont été vendus ces jours paſſez à un Marchand de Conſtantinople ; & ces garçons que j'ai avec moi ſont deux jeunes Batteliers qui m'ont été donnez pour m'aider dans mon voyage.

A ces mots, deux de ces hommes s'approchent de Mirza qui étoit à deux pas d'Iſouf, tenant une eſcope en ſa main ; & après l'avoir regardé fixement, ils vinrent à moi.

Je m'étois repliée au fond du batteau où je faiſois ſemblant de dormir, le viſage & les mains enveloppées dans mes habits ; mais que mes ſens étoient agitez ! quelle ardeur, quelle vivacité dans mes eſprits ! cruels momens ! Funeſte ſituation, où la crainte qui ordinairement nous glace & nous étourdit, nous échauffe au contraire & nous anime pour nous faire mieux ſentir les dangers de notre état ! J'étois d'une attention infinie ſur la démarche de ces Barbares. Heureuſement leur examen ne fut point trop rigoureux ; ils ſe contenterent de porter la main à mes pieds.

Ce fut alors qu'Iſouf pénetrant le motif de leur recherche, leur dit d'un ton railleur & en homme qui auroit eu la conſcience plus nette qu'il ne l'avoit : Je vois qui vous cherchez ; c'eſt apparem-

apparemment quelque Eſclave du Baigne. Voyez donc à loiſir s'il ne ſeroit point encore dans mon batteau: Ne nous inſulte point, lui répondirent ces hommes. Tu aurois bien mieux fait de prendre congé de nous au port; tu nous aurois épargné une courſe inutile.

Ils n'en vouloient effectivement qu'à un Forçat des Galeres, qui depuis quatre ou cinq heures étoit diſparu du Baigne. C'eſt ainſi que les Turcs appellent la maiſon où ces ſortes de malheureux ſont renfermez. Elle eſt bâtie ſur le bord de l'eau tout auprès de Caſſumpacha; & ces Forçats, pour marque de leur eſclavage, portent toujours un petit anneau à la cheville du pied; c'eſt auſſi à cela même que nos prétendus ennemis eſperoient reconnoître plus ſurement leur fugitif. Ils ſortirent enfin de

notre batteau, & nous laiſſerent tranquillement continuer notre route.

Je ne ſçaurois vous exprimer les tranſports de Joye de Mirza. Pour moi, encore tout étourdie d'un auſſi grand effroi, je ne m'occupois que de penſées funeſtes. Mon imagination n'étoit plus la même que dans le Serrail; & il eſt bien vrai qu'il lui eſt ordinaire de nous flatter; hors de la preſence de l'objet aimé, elle va toûjours plus loin que ne peut faire notre amour, quand il le poſſede; mais c'eſt que les hommes ne peuvent rien ſur nos plus tendres idées, & tout ſemble s'oppoſer à nos plus doux penchans. J'étois auprès de Mirza, & je ne ſçavois pas lui dire que je l'aimois; je rebutois même ſes careſſes, & l'on eût dit que je lui reprochois tous les ſoins qu'il s'étoit donnez pour mettre fin à mes maux.

Il nous reſtoit encore à paſſer les Châteaux où Iſouf avoit feint que nous allions, & que l'on appelle vulgairement les Dardanelles. Nous riſquions d'y être arrêtez par les Gardes, faute de paſſe-port ; mais y étant arrivez avant le jour, & Iſouf ayant ferlé le voile, & ſans donner aucun coup de rame, ſe laiſſant conduire au fil de l'eau qui eſt très-rapide en cet endroit, nous fûmes aſſez heureux pour doubler ces Châteaux ſans être apperçûs.

Nous abordâmes enfin à l'Iſle de Tenedos, où l'on ne voit qu'un amas de méchantes maiſons habitées par quelques Grecs. Celle où nous devions nous rendre étoit fort écartée dans l'Iſle ; mais il ſembloit qu'on y fût dans l'habitude de receler les gens en fuite, nous y trouvâmes un Corſaire Eſpagnol qui avoit quelque

interêt à n'être point connu, & qui s'y étoit arrêté par une indisposition qui lui étoit survenuë.

Ce fut là que je cessai de me donner pour Batelier ; il me sembla qu'en reprenant des habits convenables, je sentois naître en moi une nouvelle tendresse pour Mirza. Je n'étois point faite pour l'aimer sous une autre décoration. Quelque regret qu'ayent les femmes de n'être point hommes, je me sçus bon gré de mon état, & pour la premiere fois de ma vie je me trouvai charmée de paroître ce que j'étois en effet

L'Isle de Tenedos appartient au Grand Seigneur. Il y a Garnison Turque dans la Forteresse; ainsi j'avois encore quelque sujet de craindre. Mais j'éprouvai bien-tôt, qu'il n'est rien qui aguerrisse notre sexe comme l'amour, & que soit qu'il veüille

nous dédommager de ce que la nature ou l'éducation nous refuſent, ſoit qu'il ſe plaiſe à mettre une eſpece d'égalité entre les hommes & nous, il ſemble leur donner inſenſiblement toute notre foibleſſe & nous communiquer peu à peu le courage & la hardieſſe qui leur convient. Je m'endurcis, pour ainſi dire, à la crainte, & n'écoutai plus que le tendre langage de mon cœur.

Eh ! quand on ſçait aimer, que veut-on autre choſe qu'aimer ? & que craint-on autre choſe, que de ne pas aſſez aimer ? Je n'étois plus veritablement à moi-même. Cette étroite & ſolitaire maiſon où j'étois retirée me tenoit lieu du monde entier ; j'y goûtois des plaiſirs plus délicieux, qu'au milieu des compagnies les plus brillantes & dans les Palais les plus auguſtes. Je ne voulois que Mirza, & je le poſſedois ſans ja-

loux, ſans témoins, ſans interruption.

Dans le ſilence & l'obſcurité des bois où nous allions nous perdre, tout ſembloit animé du feu de notre amour. Le cours des fontaines, le chant des oiſeaux, les arbres, les fleurs; la nature elle-même qui paroiſſoit en ces lieux auſſi ſimple & auſſi ingenuë que notre tendreſſe, tout ſembloit applaudir à nos chaînes & nous inviter à nous aimer. Nous êtions dans cette Iſle, comme ſi elle n'étoit faite que pour nous. Nous n'y comptions que nous, ou pour mieux dire, nous oubliant en quelque ſorte nous-mêmes, nous n'y étions occupez que de nos tendres penchans.

Quoiqu'inſatiables l'un de l'autre, nos ſentimens ne pouvoient s'épuiſer: on eût dit que nous n'aimions, que pour apprendre à aimer. Le fruit de notre amour

n'étoit que notre amour même. Rien n'eſt ſi fecond qu'un cœur tendre ; les penſées naiſſoient en nous l'une de l'autre, & mille images differentes nous ſervoient à exprimer tout ce que nous imaginions. Au défaut de nos paroles, un coup d'œil, un geſte, un ſourire, un ſoupir ; que ſçai-je ? tout ce qui ne dit rien ordinairement pour les autres parloit pour nous.

Tendre & délicieux ſouvenir d'un bien qui n'eſt plus, que ne vous ai-je perdu, quand j'ai eu le malheur de le perdre ! En un mot, j'étois ſi occupée de mon bonheur que je le poſſedois ſans le connoître ; je n'avois pas le temps de m'en rendre compte & de me ménager un de ces gracieux momens, où l'ame renduë à elle-même s'écoute dans le calme des paſſions & ſe rappelle ſes tranſports pour en mieux ſavourer les délices.

Je paſſai de la ſorte trois ſemaines dans la maiſon du Papas, au bout deſquelles Mirza crut devoir ſaiſir l'occaſion qui ſe preſenta d'abandonner entierement les terres du Grand Seigneur.

Le Corſaire Eſpagnol étant gueri ſe préparoit à rejoindre ſon Vaiſſeau qui croizoit dans l'Archipel. Il n'ignoroit pas notre ſituation ; il s'offrit de nous emmener avec lui, & de nous remettre dans trois mois ſur les côtes d'Eſpagne.

Ce n'étoit pas à nous à choiſir les climats où nous pouvions établir notre ſéjour. Nous dépendions du ſort, nous nous y laiſſâmes conduire, & il nous importoit peu en quelle region du monde il nous portât ; notre amour étoit de tous les païs, c'étoit à lui ſeul que nous cherchions un azile.

Houf ne voulut jamais nous

abandonner, & ſon batteau ſervit à nous conduire au Vaiſſeau, qui depuis quatre ou cinq jours étoit à l'ancre environ deux mille au-deſſous de Tenedos. Nous y fûmes encore quelque temps à attendre le vent : mais enfin on mit à la voile, & nous commençâmes à courir la mer.

Je ne rappellerai point les incommoditez que j'eus d'abord à eſſuyer, les dangers mêmes auſquels nous fûmes expoſez durant l'eſpace d'un mois. Je me croyois déja faite aux accidens les plus fâcheux, lorſqu'il s'en preſenta un d'une eſpece que je ne connoiſſois point encore & dont le ſeul ſouvenir me fait trembler.

J'étois encore au lit un certain jour, & l'Aurore commençoit à peine à paroître, lorſque Mirza entrant dans ma chambre, me pria de me lever, & de ne pas differer de le ſuivre à fond de cale, où quelques Officiers de

l'équipage nous attendoient. Je me rendis à ſes prieres. Mais dès qu'il m'eut conduit où il ſouhaitoit, il remonta précipitamment. Je crus qu'il alloit revenir, & n'étant étonnée que de trouver en ce lieu l'aumônier pâle & défait, je m'informois de l'état de ſa ſanté, lorſque tout à coup j'entendis lâcher une bordée de notre canon.

La France étoit alors en guerre avec l'Eſpagne, c'étoit en 1719, & l'on me dit que c'étoit un combat qui ſe livroit entre notre Vaiſſeau & celui d'un Armateur François. Un combat ! m'écriai-je. Je voulus remonter pour aller chercher Mirza ; mais cinq ou ſix perſonnes ſe jetterent ſur moi & m'en empêcherent.

Quel fut alors mon deſeſpoir ! laiſſez-moi, leur diſois-je ; cruels, ne me retenez plus. Je veux mon cher Mirza auprès de moi, ou s'il eſt neceſſaire qu'il combatte, je veux combattre

auprès de lui. Mes clameurs, mes prieres, mes efforts, tout fut inutile. Je fus comme enchaînée dans ma douleur, n'ayant d'autre eſperance que celle que j'arrachois, pour ainſi dire, à mon amour ; & ne pouvant donner d'autre ſecours à Mirza, que les vœux que je ne ceſſois de faire pour la conſervation de ſa vie.

Cependant ce n'étoit qu'horreur & que carnage ſur nos têtes. Les cris des mourans ſe confondoient avec le bruit des armes & le mugiſſement des flots. On apportoit ces malheureux auprès de nous ; quelques-uns s'y traînoient d'eux-mêmes, preſque tous expiroient en chemin. Nous nagions déja dans le ſang.

Ce fut alors que le Chirurgien, l'Aumônier, tous ceux qui m'environnoient, ſe trouvant occupez, je m'échappai & courus chercher Mirza. Mais le combat étoit déja fini, nous étions vain-

cus. Je ne vis plus notre Capitaine Eſpagnol, ni la plûpart des gens de notre équipage: je ne vis plus mon cher Mirza, des Etrangers m'enleverent & me firent paſſer dans le Vaiſſeau François.

Rien ne pouvoit me conſoler de cette nouvelle ſervitude que de retrouver Mirza & de me voir Eſclave avec lui. Je le retrouvai en effet. Ce fut le premier objet qui s'offrit à ma vûë. On me preſenta au vainqueur. Seigneur, lui dis-je la larme à l'œil & en langage Turc (car je n'entendois point encore votre langue.) Si vous êtes dans le deſſein de me retenir Eſclave, je n'ai garde de m'en plaindre; le droit de la guerre me donne à vous: mais je vous ſupplie de ne me point ſéparer d'avec un jeune homme que vous avez fait priſonnier & qui eſt un autre moi même. Gardez-le, ſi vous me gardez. Vous ne ſçauriez conſerver l'un, ſi

vous donnez la liberté à l'autre. Il disposé de ma vie, & je meurs si je cesse de le voir.

Je parlois au plus doux de tous les hommes. C'étoit M. de Vursol. Je commençai dès-lors à connoître le fond de son cœur. Il parut touché de ma demande. Et après qu'il eut donné quelques ordres qu'on attendoit de lui, il fit appeller Mirza, & nous faisant entrer dans sa chambre, il nous pria de lui raconter nos diverses aventures. Je m'apperçus qu'en quelques endroits il faisoit effort pour retenir ses larmes.

Vous meritez, s'écria-t-il enfin, vous meritez l'un & l'autre un sort plus doux. Que souhaitez-vous de moi, & puis-je être assez heureux pour mettre fin à vos peines? Vous êtes libres dès ce moment; où voulez-vous que je vous emmene?

Seigneur, lui répondit Mirza,

le temps de tenir la mer commence à ſe paſſer. Vous retournez ſans doute bien-tôt dans un de vos ports, nous vous y ſuivrons avec joye.

Eh bien, repliqua t il, vous prévenez mes deſirs. Je vous aiderai à vous établir en France: j'aurai ſoin de vous. Il me ſemble que le ciel ne m'a rendu l'Arbitre de votre fortune, qu'afin qu'il y ait deux malheureux de moins dans le monde. Il m'a remis vos interêts, je les ménagerai avec autant de ſoin que les miens propres.

Que nous ſommes aveugles dans nos craintes, & que notre eſprit une fois troublé d'un accident funeſte eſt ingenieux à nous tourmenter! que de fantômes il ſe forme pour nous ſéduire! que de monſtres pour nous intimider! Mirza combattoit il y a peu de temps contre M. de Vurſol,

& il combattoit, pour ainſi dire, contre ſon bonheur ; & moi, noyée dans les larmes, je ne ceſſois de craindre une victoire qui devoit être le commencement de ma liberté.

Nous apprîmes le jour même que le Capitaine Eſpagnol étoit dans le deſſein de me vendre au premier port, & de retenir Mirza parmi les ſoldats de ſon Equipage. Il avoit fait des mécontens, qui ne l'épargnerent point dès qu'ils n'eurent plus lieu de le craindre, & il ne put déſavoüer lui-même cette noire perfidie qu'on lui reprocha.

Mais eût-il été auſſi honnête homme, que je l'avois crû juſqu'alors, nous aurions preſque mieux aimé Mirza & moi être Eſclaves ſous M. de Vurſol, que d'être libres auprès de lui. C'étoit un homme d'un flegme & d'une gravité à le faire prendre

pour la triſteſſe en original. Admirateur perpetuel de ſon courage, impitoyable prôneur de ſes explôits, il croyoit valoir lui ſeul dans un combat toutes les nations de la terre. C'étoit le premier homme du monde à faire mourir les autres de langueur & de dépit.

M. de Vurſol, à un certain exterieur près qu'il tenoit de la mer, & que ſon métier même ſembloit exiger de lui, étoit un homme ſimple, uni, d'un caractere à ſe faire adorer. Il gouvernoit les gens de ſon Vaiſſeau, comme un pere de famille gouverne ſa maiſon. Il étoit craint & aimé tout enſemble; on lui obéiſſoit d'un ſeul regard. Son humeur étoit toûjours égale, il ſe dépeignoit dans ſes moindres actions, où l'on ne voyoit qu'une ame portée au bien, un cœur exempt de toute malignité & de toute foibleſſe. Les

Les eſperances qu'il nous donna ne furent point vaines. Il eut pour nous les mêmes attentions & les mêmes égards qu'il auroit eu pour ſes enfans. Mais le ſort n'avoit point encore épuiſé ſur nous toute ſa rage ; nous étions condamnez à ne jamais être parfaitement heureux ; & le temps approchoit où je ne devois avoir pour le reſte de ma vie d'autre conſolation, que de me ſentir malgré moi plus grande que mes malheurs, & de montrer par là que je n'en étois pas digne.

Nous battions la mer depuis environ quinze jours. Les vents étoient favorables, les ondes tranquilles, le ciel plus ſerein que de coûtume. Les Mariniers François charmez de leur victoire en celebroient encore le ſouvenir, & les Eſpagnols ne regrettant preſque plus leur liberté, ſe livroient avec eux à la joye, quand

tout à coup des nuages épais nous dérobent la clarté du jour. L'orage creve, l'air s'enflame, le feu du ciel tombe à nos côtez. Les vents mugiſſent dans les voiles. Les flots ſoulevez battent les flancs du Navire qui ne peut reſiſter à leurs coups; un moment après ils l'élevent, & puis ſe dérobant ſous lui, ils ſemblent nous précipiter dans l'abîme. La mort ſe preſente à nous de toutes parts. Les Mariniers ſe troublent dans leurs manœuvres. M. de Vurſol travaille en vain à raſſurer les eſprits; il commande, il n'eſt point obeï. Il va lui-même ſe ſaiſir du gouvernail; mais en ce même temps un coup de vent emporte le mât, & l'on n'entend plus dans le Vaiſſeau que des cris pitoyables.

Mirza ne m'abandonna point. O Dieux! s'écrioit-il plein d'amour & de deſeſpoir, ſauvez du

moins ce que j'aime. Notre amour vous a ſans doute offenſez ; mais ſoyez contens d'une ſeule victime. Frappez le plus coupable, c'eſt moi ; je ne refuſe point de perir ſous vos coups. Puis m'adreſſant la parole : Nous allons perir tous les deux, me diſoit il ; l'heure eſt venuë. C'eſt trop long-temps diſputer contre notre malheureux ſort ; mourons, ma chere Zamet, mourons ; ce doit être une conſolation pour nous d'expirer dans les bras l'un de l'autre, & qu'il ait fallu que les Dieux nous ayent fait ceſſer de vivre pour nous faire ceſſer de nous aimer.

M. de Vurſol ayant perdu toute eſperance, parut n'être plus occupé que de mon ſalut. Il fit ſigne à Iſouf de deſcendre précipitamment dans l'eſquif & me fit couler dans ſes bras. Il alla ſaiſir Mirza, & il le lui tendoit

de même, lorſqu'une vague venant à donner contre l'eſquif, coupa le cable qui l'attachoit. Mirza demeura ſuſpendu entre les bras de M. de Vurſol, & nous perdîmes à l'inſtant le Vaiſſeau de vûë.

O Dieux! m'écriai-je, m'enviez-vous juſqu'au funeſte plaiſir de mourir avec mon cher Mirza. La ſeul eſperance de le revoir m'empêcha de me jetter dans la mer, où je fus cent fois tentée de me précipiter. Iſouf fut d'abord ſi troublé, qu'il ſe laiſſa conduire aſſez long-temps au gré des flots. Il revint enfin, & commença à ramer avec effort. Mais ayant combattu contre la mer l'eſpace de deux heures, ſes membres épuiſez s'engourdirent, ſes forces l'abandonnerent. il tomba évanouï à mes pieds. Je l'appellai pluſieurs fois; Il ne donnoit aucun ſigne de vie. Suis-

je encore deſtinée à te voir perir ſous mes yeux ? lui diſois-je. Seule au milieu d'une mer irritée, que vais-je devenir ? Je jettois les yeux de toutes parts, & je ne voyois à la lueur des éclairs, que des montagnes d'eau, des gouffres, des précipices, des rochers contre leſquels les vagues s'alloient briſer avec un bruit horrible. Je revenois à Iſouf, je le trouvois froid, immobile. je portois la vûë du côté où il me ſembloit que nous avions laiſſé notre Vaiſſeau : Je pouſſois vers cet endroit des cris lamentables ; j'adreſſois la parole à Mirza, & lui diſois à peu-près ces mots : Unique objet de ma tendreſſe, ne te verrai-je point ? Si tu n'es point mort, ta ſituation eſt encore moins funeſte que la mienne. Je n'ai ni l'experience, ni la force pour me conduire ; il ne me reſte plus aucun ſecours.

Mais, mon cher Mirza, je connois à mon danger que tu es déja peri, & ce ne ſont plus les Dieux irritez qui demandent mon ſang. C'eſt mon amour qui veut que je meure; il ne peut me permettre de te ſurvivre.

Notre eſquif étoit le joüet des vagues, & je n'attendois plus que mon dernier moment, lorſque je m'apperçus qu'Iſouf reprenoit ſes ſens. Il ouvrit les yeux, il porta ſes regards d'un côté & d'autre, & ſe voyant prêt d'échoüer contre un rocher. La crainte qui l'émeut précipita, pour ainſi dire, en lui le retour de ſes forces; il reprit la rame.

Peu de temps après nous découvrimes la terre, & à quelques pas derriere nous un homme qui ſe ſauvoit ſur un débris de Navire, & un autre qui le ſuivoit nageant à force de bras. Le premier étoit M. de Vurſol; il joi-

guit notre eſquif & y entra. Il nous apprit qu'à peine le mât avoit été rompu, qu'un coup de vent les avoit jettez contre des rochers ; & Mirza ? lui dis-je ; je ne ſçai, me répondit-il, ce qu'il eſt devenu ; chacun n'a ſongé qu'à diſputer ſa vie contre les flots ; mais j'eſpere que vous le reverrez encore.

Zioprully arriva en même-temps auprès de nous. Ce fidelle Domeſtique qui n'étoit pourtant à M. de Vurſol que depuis deux mois n'avoit pû ſe reſoudre à l'abandonner, & s'étoit jetté à la nage après lui. Il me dit qu'il avoit vû Mirza ſur une planche du Vaiſſeau, mais qu'il ne ſçavoit point où la tempête l'auroit pouſſé.

Nous abordâmes où nous pûmes. Grimpée ſur la cime des rochers je voyois ſous moi les terribles écûeils que nous avions

heureuſement évitez. Mais comptant pour rien d'être ſauvée, tandis que Mirza étoit encore dans le danger, je m'abandonnois à la douleur la plus amere. Où prétendez-vous me conduire? où voulez vous donc que j'aille? diſois-je à M. de Vurſol qui ſe hâtoit d'avancer dans le païs pour le reconnoître. Je ne ſçai ce qu'eſt devenuë la plus chere partie de moi même. Allez, partez, & laiſſez-moi ſur ces bords. C'eſt ici le ſeul endroit où je puis apprendre des nouve les de ce que j'aime. C'eſt ici que je trouverai la vie, ſi je le vois; ou la mort, ſi le deſtin ne me le ramene.

Que les Dieux, m'écriois-je enſuite, veüillent bien te ſervir eux-mêmes de Pilote, mon cher Mirza; qu'ils retiennent enchaînez tous les vents, hors celui qui te peut être favorable: Que me ſerviroit

ſerviroit qu'ils euſſent garenti mes jours, s'ils ne prenoient ſoin de ta vie, & quelle ſeroit leur cruauté, s'ils ne m'avoient préſervée de tant de dangers que pour me faire mourir de la douleur de te perdre ? Puiſſe ce débris de naufrage qui te porte ſur les flots devenir ſenſible à mes vœux. Puiſſe la mer elle-même ſe ſouvenir qu'elle te tient de mes mains & de celles de l'Amour, comme un dépôt qui lui a été confié, & qu'elle eſt obligée de nous rendre.

Je prononçois ces mots, lorſque ſept ou huit Barbares vinrent fondre ſur nous le cimeterre à la main, ſans nous donner le temps de nous reconnoître. M. de Vurſol ſaiſiſſant ſon épée & animant de la voix Kiopruly, & Iſouf qui étoient encore plus avantageuſement armez, les charge avec fureur ; mais pen-

dant que le combat s'engage, deux de ces Barbares m'emmenent de force. Mes larmes, mes prieres, mes tendres ſupplications, rien ne put les toucher.

Ils me conduiſirent en une cabane & m'y remirent aux mains d'une vieille femme, qui ſe hâtant de m'annoncer quelle étoit ma deſtinée en ce lieu, me dit de me diſpoſer inceſſamment à la volonté de ſon Maître. Et ſi je refuſe de le ſatisfaire ? repartis-je auſſi-tôt pleine de rage & de fureur. Vraiment, repliqua-t-elle, il y ira de votre vie. Eh bien ! vous & votre Maître, indignes que vous êtes, ſçachez, lui dis-je, & ſçachez une bonne fois que je ſçai mourir, & que je ne ſçai point vivre coupable.

Le Maître ne tarda point à paroître. Dès que la vieille l'apperçut, elle ſortit de la chambre & en ferma la porte. Miſerable,

lui dis-je, ſans attendre qu'il me parlât, on m'a informé de tes deſſeins; apprens à ton tour ce que j'ai reſolu de faire. Mon malheureux ſort m'a mis en ta puiſſance; mais ne crois pas qu'il ait pû diſpoſer de mon honneur. Il a pû m'ôter ma liberté; il a pû te rendre le Maître de ma vie; mais il n'a point d'empire ſur l'innocence & ſur la vertu. N'eſpere rien de moi. Je ne crains point de mourir de tes mains en te refuſant le bien le plus précieux qui me reſte, puiſque je ne balancerois point à me donner moi-même la mort, ſi j'avois eu la foibleſſe de te l'accorder.

Le Barbare qui m'avoit écouté juſqu'alors avec un ſouris moqueur, n'étant plus maître de ſa paſſion, voulut uſer de violence; mais ſes efforts furent inutiles. C'eſt un des avantages de la pudeur d'être plus forte que la bru-

talité. Ce malheureux hors d'haleine ſe retira ; & ayant encore quelque confiance aux diſcours de la vieille, il me l'envoya derechef me prêcher la complaiſance & la ſoumiſſion.

Cependant M. de Vurſol accompagné de Kioprully & d'Iſouf faiſoit main baſſe ſur ſes ennemis, Il les mit tous hors de combat, hors deux d'entr'eux dont il ſe ſaiſit, & qu'il obligea de lui dire où l'on m'avoit emmenée. Ces malheureux lui apprirent qu'ils étoient les Eſclaves du Barbare qui me retenoit, & qu'il avoit coûtume de les envoyer courir le rivage pour mettre dans ſes fers tous ceux que la tempête y jettoit. Qu'ils avoient eu deſſein quelques heures auparavant d'attaquer une Tartane qui dès la pointe du jour s'étoit miſe à l'abri du mauvais temps à deux cens pas au-deſſus de l'endroit où

ils nous avoient rencontrez ; mais qu'ils ne s'étoient point senti assez forts pour lui faire insulte.

Ce discours lâché par hazard, réveilla l'attention de M. de Vursol. Nous êtions sur les côtes d'Alger parmi les plus cruels des hommes, avec une simple chaloupe & sans provisions. Il voulut s'informer avant toutes choses, si après le coup qu'il méditoit pour me tirer d'esclavage, il pourroit être seur d'un azile dans ce Bâtiment. Il s'y fit conduire, & il trouva que c'étoit une Tartanne Marseilloise dont il connoissoit la plupart des gens qui la montoient.

Il leur raconta la maniere dont nous avions été attaquez ; il leur apprit ma triste situation ; chacun à l'envi courut aux armes & s'offrit de marcher sous ses ordres. Ils viennent en effet au nombre de douze précedez des

deux Eſclaves qui les conduiſoient. Ils entrent dans la cabane, reſolus de n'y rien épargner. J'entendis la voix de M. de Vurſol, je courus à lui ; mais quelle horreur, grands Dieux ! quel carnage ! Je vis le Barbare & les deux Eſclaves qui m'avoient emmenée chez lui porter de toutes parts des coups terribles. Iſouf perit de leurs mains ; mais ſa mort fut bien-tôt vengée. Le Barbare, les deux Eſclaves qui combattoient avec lui, la vieille elle-même, tout fut paſſé au fil de l'épée. On pilla la cabane, & on y mit le feu. Nous nous retirâmes enſuîte dans la Tartane, & la mer étant un peu appaiſée, nous mîmes inceſſamment à la voile.

Peu de jours après nous prîmes la route de Marſeille. J'y arrivai ſur la fin de 1719, & depuis ce temps je n'ai pû ap-

prendre des nouvelles de mon cher Mirza. Je vis pourtant dans l'eſperance de le revoir, ne pouvant m'imaginer qu'une paſſion ſi tendre & ſi pure, ait dû avoir un dénouëment ſi tragique & ſi funeſte.

FIN.

---

*APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit, intitulé : *Recreations Litteraires*, ou *Recüeil de Poëſies & de Lettres*, & j'ai crû que l'impreſſion en pourroit être permiſe. Fait à Paris le 26 Septembre 1722.

DEMONTEMPUYS,
Avocat au Parlement.

*Privilege du Roy.*

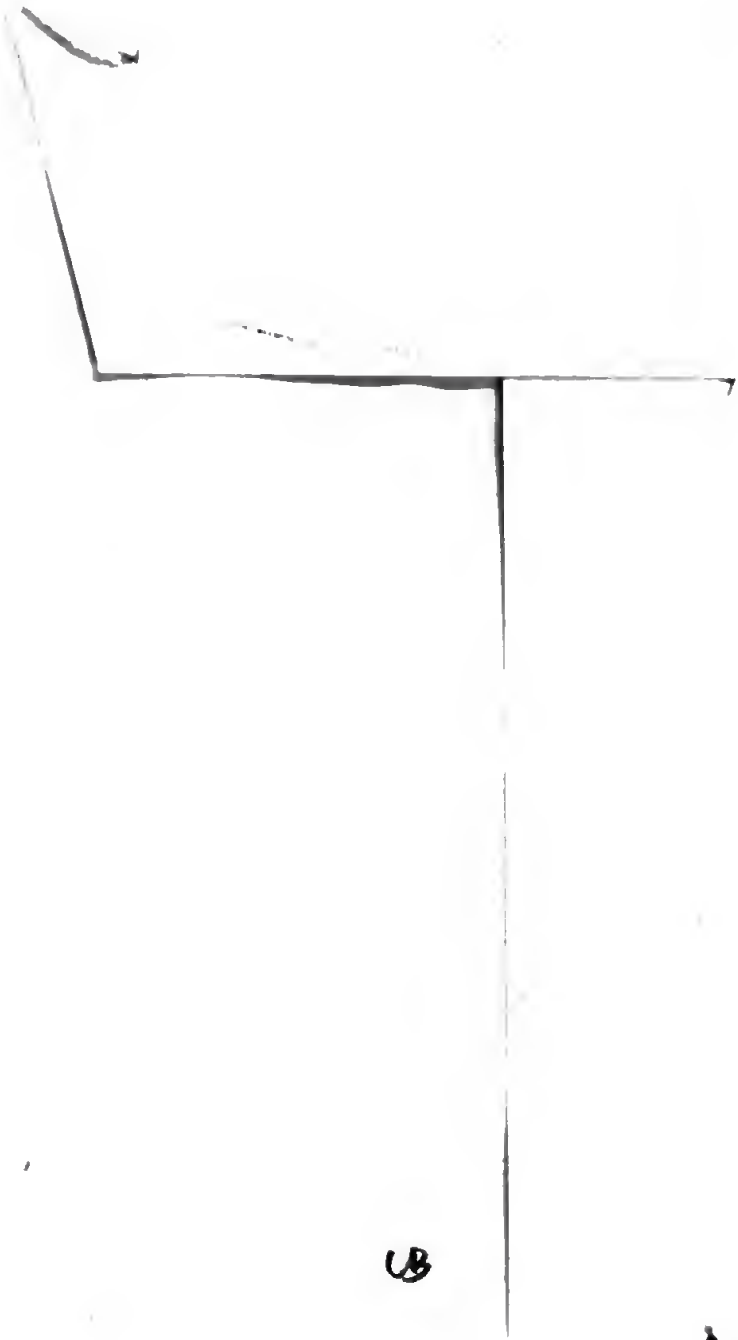
LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé CHARLES HUART, Libraire à Paris ; Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuſcrit qui a pour titre : *Recreations Litteraires*, ou *Recüeil de Poëſies & de Lettres*, par M. de *** s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expo-

ſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer ledit Livre en tels Volumes, forme, marge, caractere, conjointement, ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & debiter, ni contrefaire ledit Livre, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, cor-

rection, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de Quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; Que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit, ou Imprimé qui aura ſervi

de Copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très cher Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE; le tout à peine de nullité des Preſentes. DU CONTENU deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchemens. VOULONS que la Copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout

au long, au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée ; & que aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le huitiéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil ſept cens vingt-trois, & de notre Regne le huitiéme. Par le Roy en ſon Conſeil. *Signé*, CARPOT.

*Regiſtré ſur le Regiſtre V. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pages* 284. *N°.* 424. *conformément aux Reglemens, & nottamment à l'Arreſt du Conſeil du* 13. *Aouſt* 1703. *A Paris le* 27 *Janvier* 1723. Signé, BALLARD, Syndic.

00533836